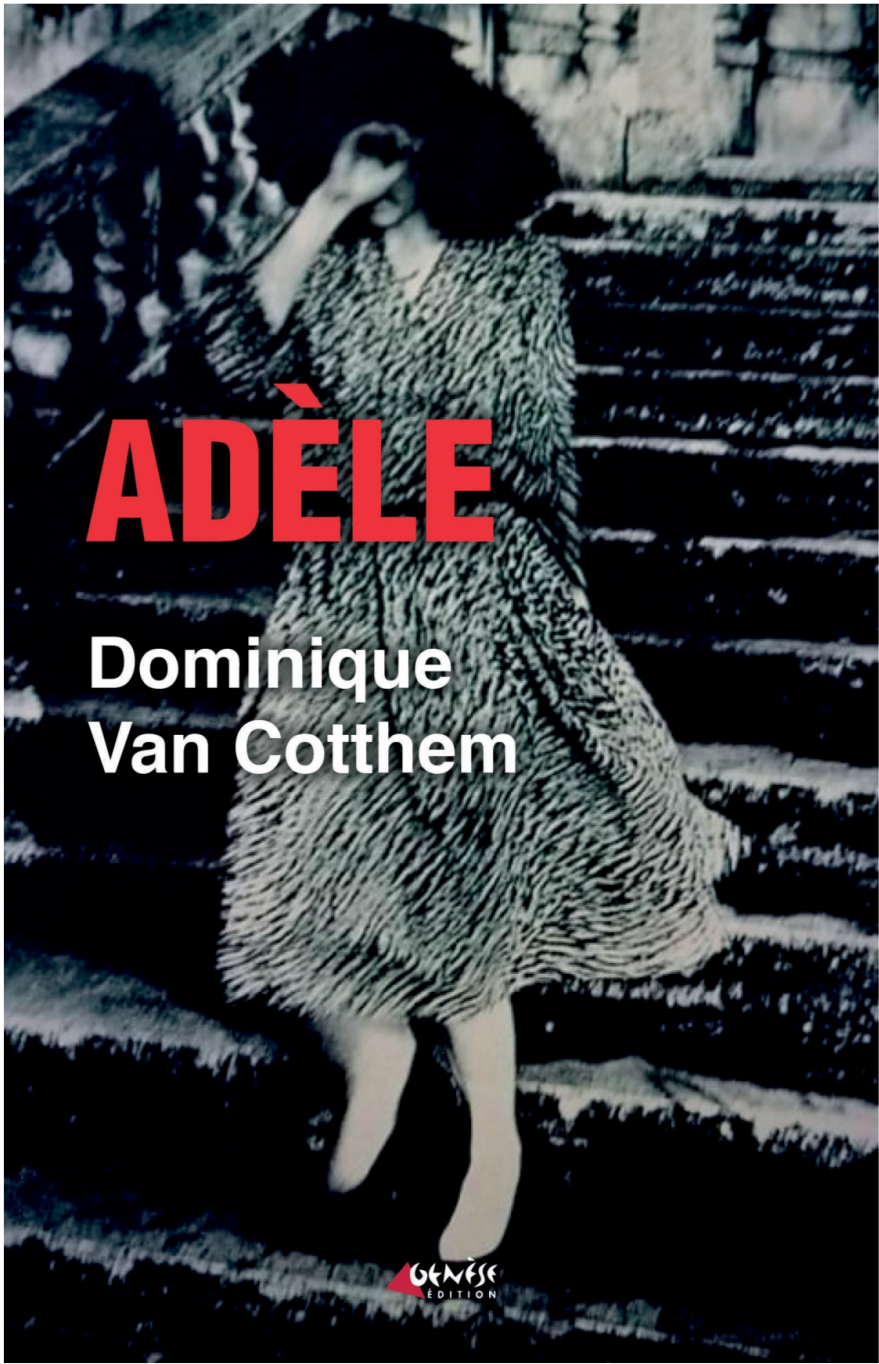
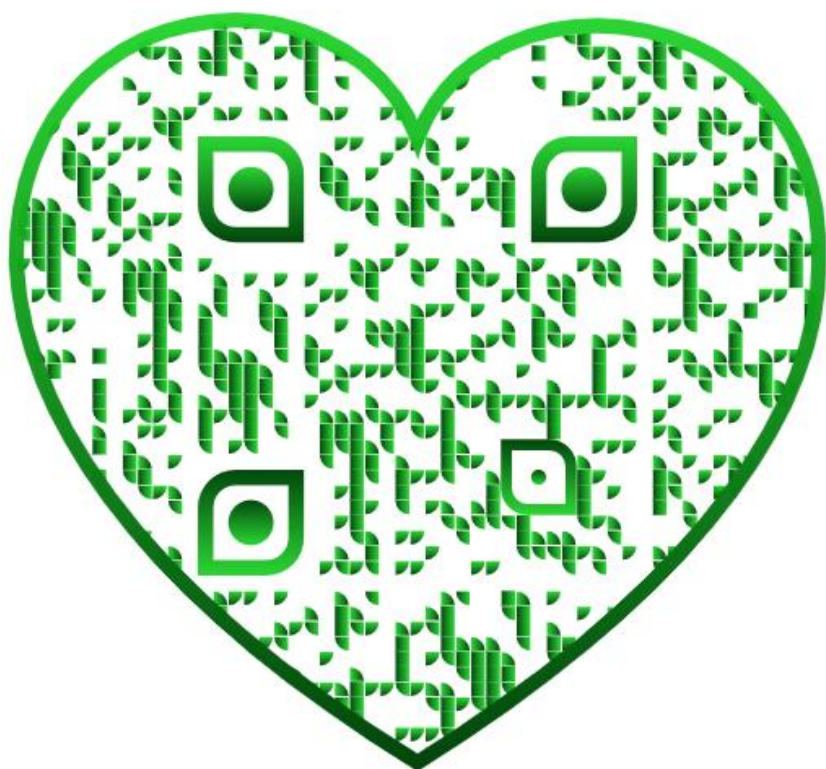


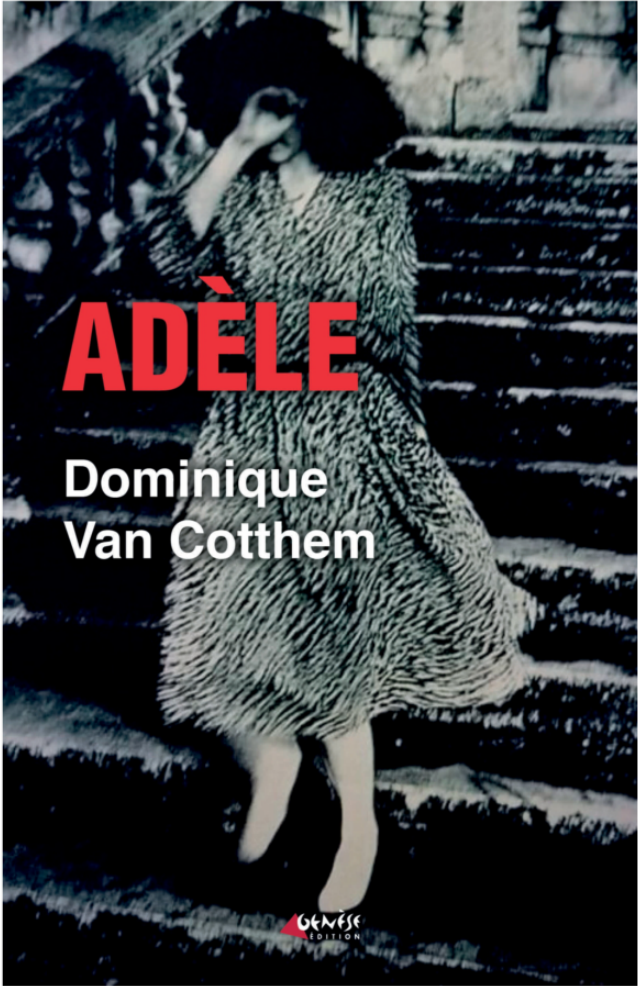


ADÈLE

Dominique
Van Cotthem

GENÈSE
ÉDITION





ADÈLE

Dominique
Van Cotthem

GENÈSE
EDITION

Contenu

1. [Nouvel article](#)

dominique van cotthem

Adèle

À ma sœur, Brigitte
À Rosalie, ma sœur de cœur

*La vie est brève, l'art est long, l'expérience dangereuse,
le jugement difficile.*
Hippocrate

Prologue

12 avril 1946

Antoine Griset aimait les chiens. Ce matin-là, vers 6 heures, il promenait son épagneul breton aux alentours des carrières de la Malogne. Habituellement, il allait plutôt du côté de Nouvelles, le long de la Wampe, le chien adorait tremper ses coussinets dans le ruisseau. Seulement, ce matin-là, allez savoir pourquoi, il s'est dirigé vers le sous-bois près de Cuesmes. Le chien s'appelait Gamin. Antoine Griset appelait tous ses chiens Gamin, sans distinction entre mâles et femelles. Ce Gamin-ci était son cinquième, il avait six ans et l'ardeur propre aux épagneuls. Éduqué à l'écoute, il réagissait au moindre claquement de langue ou sifflement de son maître. Antoine avait le don de rendre les chiens dociles. À force de patience, il obtenait d'eux à peu près tout ce qu'il voulait. En cas de désobéissance, il recourait rarement à la sanction, il lui suffisait de brandir un bâton et le chien s'allongeait, tête baissée en signe de soumission. L'homme et le chien formaient un duo indissociable, complice, uni par la confiance.

Au cours de ses promenades matinales, Antoine oubliait un peu l'aigreur de son ermitage forcé avant d'entamer une lourde journée de labeur. Antoine était mineur, justement aux anciennes exploitations de la Malogne. Il travaillait à extraire le phosphate dix heures par jour, et cela, six jours par semaine. Depuis la fin de la guerre, nécessité oblige, le rendement avait doublé. Mais on manquait de bras, alors, les journées s'étiraient dans les mines.

Antoine faisait partie des chanceux revenus vivants des champs de bataille. Chanceux, ça, c'était le qualificatif attribué par les civils. Lui, il comparait plutôt sa survie à un fardeau, un baluchon pesant soudé à ses épaules, à l'intérieur duquel il coltinait le visage de la mort. La guerre avait transformé le jeune homme insouciant en adulte désabusé et misanthrope. Autrefois, il avait des amis avec lesquels il tapait le carton au bistrot d'Yvette en buvant des coups. Yvette, elle avait été fusillée par les Allemands parce qu'un partenaire de belotes ne supportait pas qu'elle cache des enfants juifs sous les combles. Autrefois, il rêvait de devenir musicien. Il s'exerçait sur le vieux piano désaccordé du bistrot quand la bière lui chauffait l'esprit et que les copains l'encourageaient. La guerre lui avait

pris deux doigts. Depuis, il manquait beaucoup de notes à ses arpèges. Autrefois, il avait une amoureuse, Élise, la fille de l'instituteur. Elle lui avait juré fidélité sur le quai de la gare, le jour de la mobilisation générale. Pourtant, elle portait une alliance à son retour du front. Les déceptions poussèrent Antoine à se fermer au monde des hommes. Il ne comprenait pas leur manque de loyauté. Il préférait partager son existence auprès de Gamin. Lui, au moins, ne le trahirait jamais.

Tous les dimanches, après la messe, Antoine rendait visite à ses parents, à Mesvin. Sa mère lui racontait les cancans du village, son père, lui, se taisait ou alors, il grommelait timidement quelques reproches au sujet du bagou de sa femme. Après le repas, il ronflait, affalé lourdement sur le canapé près de la fenêtre. La mère poursuivait sa litanie des « on m'a raconté que... » jusqu'à 17 heures, heure à laquelle Antoine rentrait chez lui. Gamin l'attendait, impatient de filer en promenade à travers champs. La joie du chien retentissait dans la vieille maison sitôt le vélo de son maître posé contre le mur. Aucun autre témoignage d'affection ne réchauffait si bien le cœur d'Antoine. Ensemble, écrasant l'herbe humide, ils savouraient cette illusion de liberté, un moment suspendu où ni l'un ni l'autre ne se préoccupait de leurs semblables. Un instant fugace où la mémoire omettait de marteler les mauvais souvenirs.

La vie d'Antoine Griset n'avait rien de passionnant ni d'extraordinaire. C'était un homme seul avec un chien, un mineur devenu soldat puis redevenu mineur, un fils dévoué, une âme cabossée par la guerre pareille à celle des pauvres infortunés qui s'y étaient frottés. Tout aurait pu en rester là. Mais il y eut ce matin du 12 avril 1946 où, vers six heures, à l'entrée du sous-bois près de Cuesmes, Gamin se mit à gratter la terre.

Dans l'ombre de la forêt, seuls les oiseaux réagissaient au vacarme inhabituel des deux promeneurs. Ils s'envolaient dans un bruit de linge battu par le vent. Antoine sifflait, claquait la langue, tapait des mains, rien n'y faisait. Le chien pédalait nerveusement dans l'humus. En moins de trois minutes, on voyait encore à peine sa queue balancer de gauche à droite derrière un monticule. C'était la première fois que Gamin lui désobéissait. Antoine ramassa une branche solide, le chien méritait une correction. En approchant du cratère, il entendit des grognements étranges. Cela ressemblait à des grognements de loup, une alerte sauvage, enragée. Antoine comprenait de moins en moins le comportement de Gamin. Quand il sentit l'odeur de son maître à deux pas de lui, le chien arrêta net ses excavations. De la bave maculait son museau. Il se mit à aboyer à pleins poumons, à tourner autour de la crevasse. Une course désordonnée. Un étrange pressentiment glissa le long de la colonne vertébrale d'Antoine. Il pencha la tête au-dessus du trou, le chien s'immobilisa. Il fixait son maître, l'œil fier, attendant une récompense. Antoine le remarqua à peine, il tressaillait dans son manteau. La première image qu'il vit, c'est la plante d'un pied humain émergeant de la terre noire. Ce pied, tordu à l'extrême, tenait à une cheville alignée sur un tibia entaillé à plusieurs endroits. Rapidement, il reconnut le pied d'une femme. Le reste du

corps se devinait sous des lambeaux de tissu laineux. Gamin reprit ses aboiements, comme s'il indiquait la marche à suivre. Avec la branche, Antoine écarta doucement les morceaux de couverture. Le cadavre atrocement mutilé d'une jeune fille apparut. Elle était nue. Une forme diaphane enchâssée dans la terre. Une vision d'effroi. Il ne pouvait la quitter des yeux, paralysé qu'il fût devant non pas la mort et ses effets de décomposition, mais devant la barbarie des coups portés à ce corps autrefois vivant. Le pied disloqué captait tout particulièrement son regard. Un os perçait la peau, il ressemblait à un frêle rameau prêt à s'enraciner, prêt à fleurir d'autres orteils. Antoine vacillait, des feuilles humides glissaient dans la fosse à mesure de son déséquilibre. Gamin ramena son maître à la raison en se collant à lui. Il jappait des sons aigus amplifiés par les frondaisons. La tête d'Antoine ne lui appartenait plus. Un film se remettait à vomir des images en gros plan, cadrage serré sur la cruauté. C'était sa grande blessure de guerre, une infirmité qui consumait ses nuits, parfois ses jours, parfois les deux. Seulement là, ce n'était plus un soldat abîmé par un obus qui lui trouait les prunelles, c'était une jeune fille dont l'uniforme se résumait à une vieille couverture rongée par la vermine. D'un coup, il tourna les talons sans se soucier du chien. Il sentait des larmes lui nouer la gorge. Il détestait cela, pleurer. La seule fois où ça lui était arrivé, c'était quand son premier Gamin était mort dans ses bras. La peine l'avait lacéré de l'intérieur. Il s'était juré de ne plus jamais se laisser envahir par la tristesse. Et il y était parvenu, même lorsque les trois autres Gamins s'étaient raidis contre lui. Retenir un sanglot demandait une grande maîtrise de soi, un contrôle total du larynx. C'est l'endroit d'où le flot s'échappe. Respirer, déglutir, respirer, déglutir, encore et encore jusqu'à la digestion de cette boule de feutre coincée derrière la pomme d'Adam. L'air frais l'aidait. Il détournait les sensations douloureuses vers sa bouche devenue sèche à force d'empêcher le givre de s'infiltrer dans ses poumons. Il se retrouva devant chez lui sans avoir conscience du chemin parcouru. D'un geste du bras, il fit rentrer le chien avant de se diriger vers le commissariat de police de Mons.

L'histoire de la jeune fille sauvagement assassinée se répandit telle une traînée de poudre. On ne parlait que de cela au village, de cela et d'Antoine Griset qui avait découvert le cadavre. Une enquête fut ouverte le jour même. Malgré des indices, relevés sur place et sur le corps, elle ne débouchait sur aucune piste sérieuse. La résolution de ce meurtre risquait de prendre du temps. La population accusait d'emblée les prisonniers allemands du camp tout proche d'Erbisœul. En termes de coupables, ceux-là faisaient parfaitement l'affaire, car dans la région, on en avait peur. Cependant, l'inspecteur André Dumoire, en charge du dossier, écarta définitivement la thèse d'un prisonnier allemand. Dès lors, le mystère demeura entier au milieu d'un village en émoi. C'est alors que la population commença à s'en prendre à Antoine. Son comportement asocial (il ne disait jamais bonjour), sa relation étrange avec son chien (une femelle appelée Gamin), sa maison isolée, complètement délabrée (un taudis dont personne ne voulait) argumentaient les suspicions à son égard. De plus, il était revenu de la Guerre à moitié déglingué du cerveau, d'ailleurs tout le monde le surnommait le doum-

doum. De là à gonfler la rumeur, il y avait un seul pas que les Mesvinois franchirent sans se soucier de la calomnie. La mère d'Antoine, si friande de commérages, enfouissait son menton dans son cou lorsqu'elle faisait ses courses. On la montrait du doigt, on chuchotait dans son dos, on s'écartait sur son passage. Et ce *on* tant chéri par Madame Griset devenait peu à peu une chape de plomb posée sur ses épaules. Elle sommait son fils de prouver son innocence, il devait lui enlever le fichu de honte sous lequel elle transpirait des gouttes de sang. La mère Griset aimait illustrer ses propos de clichés empruntés au répertoire tragique.

Les dimanches, après la messe, se transformaient en jours d'interrogatoire et d'effusions lacrymales. Un véritable calvaire pour Antoine. Il avait supporté la guerre, la trahison de ses amis, l'infidélité d'Élise, l'impossible communication avec ses parents, la mort de ses Gamins. Il avait supporté bien plus que ses vingt-neuf ans n'étaient en mesure de supporter. La découverte macabre de la jeune fille torturée fut une violence de trop. Il n'arrivait plus à endurer la confrontation avec sa vie, ses souvenirs et l'incessante ritournelle de « Tu dois... » vocalisée par sa mère de dimanche en dimanche.

Il n'en pouvait plus !

Un jour, il partit en traînant son chien derrière lui. Sans laisser de mots, sans prévenir, il se volatilisa. On ne le revit jamais.

Alors, il devint un nouveau sujet de commérages. Sa disparition laissait libre cours aux fantasmes. L'inspecteur Dumoire pouvait compter sur les Mesvinois pour établir un procès à leur sauce, ça y allait bon train ! L'imaginaire collectif endossait la robe de magistrat. Il fallut la préparation d'un vrai procès et un autre drame pour tempérer les élucubrations populaires.

Comme toutes rumeurs, celle d'Antoine Griset, l'assassin-violeur, finit par s'étioler. Elle subsistait, décolorée, affaiblie, murmurée, mais elle subsistait. Une rumeur, hélas, ne se fane jamais.

Un an après sa disparition, sa mère reçut une lettre dans laquelle il la rassurait sur son état de santé. Ce n'était pas à proprement parler une lettre, vu les trois phrases griffonnées sur un papier froissé :

Ma santé est bonne.

Je ne reviendrai jamais.

Je n'écrirai plus.

Votre fils,

Antoine

La mère Griset se garda d'en souffler mot. Secrètement, elle appréciait l'éloignement de son fils. L'oubli ne pouvait venir que de cette séparation.

Avec le temps, elle allait reprendre ses habitudes. Les « On m'a raconté que... » reviendraient fleurir ses dimanches.

Le jour où j'ai pris la décision d'acquérir le château de Mesvin, d'emblée, celle de vous raconter a surgi. Je détenais peu d'éléments sur lesquels m'appuyer : une photographie, un témoignage, des rumeurs. Je vous sentais à la fois si proche,

Adèle, et si mystérieuse. J'espère que vous me pardonnerez si quelques maladresses ternissent le récit. Il me tenait à cœur de vous donner la parole, au risque de déformer vos propos. Il est difficile de délivrer l'histoire d'une vie, difficile de rester objectif, de ne rien trahir des souvenirs. Délicat d'envisager plusieurs points de vue sans s'égarer dans le labyrinthe des hypothèses. L'exercice requiert de prendre du recul, c'est une déambulation au cœur des couloirs secrets de la mémoire. Même les plus grands biographes s'y perdent parfois. Et puis il faut commencer la narration, choisir le moment approprié, celui d'un basculement ou celui d'une fin.

Si j'ai entamé le récit par la découverte du cadavre de la jeune fille de la Malogne, la raison est simple : ce jour-là, le 12 avril 1946, Antoine Griset, sans le vouloir, a participé à votre renaissance. Oh ! du temps s'est écoulé avant que vous compreniez qu'une deuxième chance vous était offerte.

Plusieurs mois.

C'était un peu une gestation avant la lumière. Une transition entre ce qui était écrit et des pages blanches. Le pauvre garçon ignorera toujours à quel point je lui suis reconnaissant. Sans lui, peut-être ne seriez-vous jamais revenue au monde ? Peut-être, n'auriez-vous plus jamais eu la gorge riante, la tête rêveuse, les mains artisanes, le cœur aimant ? Peut-être auriez-vous été jusqu'à la fin une femme cadennassée par la peur et le doute ? Peut-être seriez-vous morte d'avoir définitivement perdu espoir ?

D'une certaine façon, Antoine Griset vous a sauvé la vie. Son acte de bravoure aura été de déclarer sa découverte à la police. Cela peut sembler anodin. Cela a tout changé.

L'héroïsme se mesure avant tout à la conséquence du geste posé. Voilà pourquoi je tenais à parler de cet homme, de son chien, de son absence si pleine de possibles heureux.

Mais il ne serait pas honnête de ma part de poursuivre le déroulement de votre histoire sans revenir en arrière. Pour renaître, il faut en amont avoir vécu. Il faut avoir frôlé la mort, respiré son odeur, entendu son ricanement. Un retour est toujours le fruit d'un départ et un départ est toujours la graine d'un choix. C'est de là que je voudrais poursuivre la confidence, depuis cette semence plantée dans le terreau de votre jeunesse. Revenons à une époque d'insouciance où se profilaient déjà des mains tendues et l'esquisse des héros cachés dans votre champ de bataille, car eux aussi, vous ont sauvée.

Parfois, une vie peut être longue, même si elle compte peu d'années. Tout dépend de ses drames, ce sont eux qui étirent les jours. Quant au poids d'une existence, il se mesure en douleurs, hélas, inexorablement. Le bonheur, lui, est un ensemble de légèreté, une bulle d'air parfumée, un impalpable souffle salutaire.

Alors, revenons à ce temps où votre vie flottait au gré du vent et où vous croyiez aux valeurs enseignées.

Commençons par le début.

J'ai épousé le comte Jean-Mathieu de Brizan du Puy le 17 juillet 1937. C'était un samedi, il faisait beau, j'avais dix-huit ans. Contrairement aux rumeurs en circulation, c'était un mariage d'amour. Je me souviens pourtant d'avoir éprouvé un pincement au cœur en comprenant que par ce mariage, je renonçais au nom de mon père, si approprié à sa personnalité : Gentil. Un autre homme allait prendre soin de moi, un autre patronyme signalerait mon appartenance. Je compris ce jour-là que l'identité propre d'une femme se résume à son prénom, son nom étant toujours celui d'un homme.

Autour des quelques tables, dressées devant l'entrée du château, une poignée d'invités semblaient tombés là, par hasard. Parmi eux, mes parents, les villageois, la mère, le frère et la belle-sœur de mon mari. Les autres membres de la famille de Brizan du Puy n'avaient pas été conviés, trop de honte ombrageait cette union dégradante. L'accordéon d'Ernest Beauval, le facteur, rivalisait avec le chant des oiseaux. Personne ne dansait, à peine osait-on rire. Sous les habits du dimanche déjà, le drame se pressentait.

Je tentais d'effacer le malaise en affichant un sourire permanent qui me fit mal aux joues les deux jours suivants. Jean-Mathieu, lui, ne montrait aucune marque de tendresse à mon égard afin de ne pas heurter sa mère. Il m'avait à peine touché la main à l'église en enfilant l'alliance autour de mon doigt. De loin, nous ne ressemblions pas vraiment à un couple en train de célébrer le plus beau jour de sa vie. De près, ce mariage n'aurait jamais dû avoir lieu.

En prenant du recul, j'éprouve presque de la sympathie envers la comtesse, elle avait déployé tant d'énergie à essayer de le contrer. L'union d'un noble et d'une roturière, fille de mineur en plus, représentait à ses yeux, un affront sans précédent. Dès l'annonce de nos fiançailles, elle s'était employée à mettre en œuvre une stratégie de dissuasion, ralliant à sa cause les notables du village. Convaincue de sa grande influence, elle se persuadait d'arriver à ses fins. Des pressions assidues persécutaient Jean-Mathieu. Il se voyait sermonné durement par le curé, prêt à lui ouvrir les portes de l'enfer s'il ne cessait immédiatement de répondre à l'impulsion de bas instincts, harcelé par le notaire chargé de *le ramener à des valeurs plus en adéquation avec son rang*, mis en garde par de hauts fonctionnaires, inquiets quant à l'avenir des biens patrimoniaux, menacé par sa mère d'être déshérité. En dépit des agissements pervers de la comtesse, Jean-Mathieu s'est obstiné à imposer son choix. Sa volonté de prendre le pouvoir sur la dominance maternelle devait peser dans sa détermination. Désespérée, la comtesse réévalua son modèle stratégique et se tourna vers ma famille. Elle promit une coquette somme d'argent à mes parents s'ils arrivaient à me convaincre de rompre. Choqué, mon père était entré dans une colère terrible.

Il avait, lui aussi, tenté de me faire changer d'avis, car il ne voyait pas d'un bon œil le mélange de deux classes sociales diamétralement opposées. Il pensait au futur, à la séparation inévitable avec ma famille, aux enfants qu'il ne verrait pas ou si peu. Il avait peur que je ne m'embourgeoise et me rappelait continuellement les valeurs de notre condition.

— Nous sommes des petites gens honnêtes et courageux. Faut pas que t'oublie ça, ma fille. Chez les riches, on ne vit pas pareil. Tu ne seras pas heureuse. Marie-toi à un ouvrier, c'est mieux.

J'avais évoqué l'amour dont mon cœur débordait, la confiance sans limites accordée à Jean-Mathieu, ma certitude de réussir à fonder une vraie famille. Cela, au lieu de le rassurer, confortait ses craintes. Chez nous, les sentiments étaient rarement une priorité lors des décisions importantes. Ma persévérance et mon enthousiasme finirent par arrondir les angles de ses principes. Mon père admit mon choix non sans m'inonder de mises en garde naïves, tellement attendrissantes. Le bonheur de ses enfants comptait, mais on ne se disait pas ce genre de chose dans ma famille.

Au terme d'une discussion enflammée, mon père avait renvoyé la comtesse et son argent en lui signifiant que sa fille n'était pas à vendre. La guerre entre les Gentil et les Brizan du Puy s'était déclenchée ce jour-là, quand mon père, pointant l'extérieur de son index, avait mis la comtesse à la porte.

Jusqu'au jour du mariage, Jean-Mathieu et moi continuions de nous voir en cachette. Nous défions la vigilance de nos parents depuis plusieurs mois. L'interdit consolidait notre complicité, il élargissait le champ de notre liberté. Cependant, il nourrissait également une terrible angoisse, car je lui avais laissé prendre ma virginité, un après-midi d'été, dans la prairie près du vieux moulin. C'était notre secret, disait-il. C'était aussi un péché dont je n'arrivais pas à m'acquitter. J'avais honte d'éprouver du désir. Honte de cette volupté impossible à contrôler. Les mains de Jean-Mathieu se posaient sur moi à chacune de nos rencontres. J'étais incapable de le repousser. Les caresses consumaient ma volonté. Parfois, un seul regard suffisait. Pourtant, j'angoissais à l'idée qu'il ne m'abandonne pour épouser une fille de la noblesse. J'en avais déjà vu deux à l'église, lors de la messe de Noël. Elles portaient des robes magnifiques, leurs cheveux brillaient, elles marchaient d'un pas léger. De loin, l'œil discrètement tourné vers elles, il me semblait les voir flotter au-dessus des grandes dalles de pierre. Je me sentais misérable à côté, les pieds fourrés dans des sabots.

Je ne me souviens plus de la date exacte où Jean-Mathieu m'a demandée en mariage, je me souviens seulement que nous venions de faire l'amour. Il avait reboutonné son pantalon puis s'était planté devant moi, immobile. Il me fixait intensément. Immédiatement, je perçus l'instant charnière auquel il me confrontait. Mon sang fuyait mes membres, je grelottais. Préparée au pire, j'entendais le mot « rupture » percer son silence. La joie de m'être offerte à lui se transformait en effarement. Il s'en aperçut et il sourit. Sans me quitter des yeux, il s'agenouilla, plongea sa main au fond de sa poche et en sortit une bague. Sûr de lui, il me la passa autour du doigt en récitant la formule consacrée.

— Adèle, acceptes-tu d'être ma femme ?

L'herbe de la prairie m'a soudain paru liquide. Je m'enfonçais délicieusement dans le sol, m'ancrais dans la sécurité des conventions. J'espérais la question depuis le jour où Jean-Mathieu était devenu mon amant. Elle hantait mes nuits sans sommeil, surtout quand mes règles tardaient à arriver. Être fille-mère aurait

porté la honte sur ma famille et enlisé mon avenir dans la boue du mépris. Je n'ai pas hésité une seule seconde. J'ai dit oui, à peine avait-il achevé sa phrase. Je voyais s'étirer un futur conforme à la moralité de l'époque, dans lequel je serais une femme respectable. La culpabilité d'avoir cédé au désir s'évaporerait, le mariage m'offrait l'absolution. J'allais pouvoir m'abandonner totalement à la sensualité en acceptant la moiteur de mes chairs intimes. Cette bague, vissée à mon annulaire, me rendait une certaine innocence. Elle gommait les sacrilèges. Ce bijou très ancien, Jean-Mathieu en avait hérité de sa grand-mère paternelle. L'or usé de l'anneau racontait à lui seul plusieurs générations de fiançailles. Des diamants entouraient un saphir rectangulaire d'un bleu profond. Je me demandais si les autres femmes qui avaient porté cette bague étaient arrivées vierges à l'église ou si, comme moi, elles avaient triché avec leur bouquet de fleurs d'oranger. Parmi les secrets de famille, celui-là fait partie des mieux gardés.

La noce eut donc lieu le 17 juillet 1937. Devant Dieu et les hommes, j'intégrais la lignée des Brizan du Puy, au grand désespoir de la comtesse.

En m'installant au château, je compris rapidement où se trouvaient mes droits et mes devoirs. Mon père ne s'était pas trompé en me parlant de séparation, nous ne nous voyions plus ou si peu. Les miens n'étaient pas autorisés à venir me rendre visite ; de mon côté, mon époux aidé par sa mère, gérât mon emploi du temps. Il me restait quelques miettes d'heure à consacrer à ma famille, autant dire rien. Plus tard, c'est de mon plein gré que j'ai cessé de chercher à les voir. Je préférais éviter qu'ils ne remarquent mon désespoir, cela les aurait rendus malheureux.

J'ignorais les bonnes manières. J'étais à peine éduquée. Évidemment, j'avais appris à lire et à écrire à l'école primaire, mais à treize ans, je travaillais déjà en qualité de blanchisseuse, chez madame Patillot. À la maison, le seul héritage transmis était la valeur du travail, le courage et l'honnêteté. Nous étions des gens simples, mais fiers. Une devise bordait les lèvres de mon père : On n'a rien pour rien ! Il nous la répétait souvent, elle rendait supportable la pénibilité de notre quotidien. Chaque franc gagné représentait de la sueur, des cals aux mains, de la fatigue. Ce que nous possédions, nous l'avions obtenu au prix d'un labeur acharné. Les objets durement acquis miroitaient notre orgueil, ils symbolisaient notre capacité à défier les lois de la pauvreté. J'étais arrivée au château, démunie en apparence, mais riche de mérite. Rapidement, la comtesse chargea un précepteur de me faire la classe. Elle tenait à ce qu'il améliore mon langage et m'apprenne le protocole aristocratique.

Les cours se dispensaient six jours par semaine, ils commençaient tôt le matin, se terminaient peu avant le repas du soir. Ma belle-mère prenait un malin plaisir à me confronter au travail de l'esprit. Elle espérait me décourager. Ajoutant toujours plus de matières rébarbatives au programme, elle attendait sournoisement que je renonce à la vie de château. L'annulation du mariage pendant les premiers mois était envisageable, il suffisait d'invoquer la non-consommation de celui-ci, la formule permettait d'effacer une *erreur* sans passer

par le divorce. Le bourgmestre et le curé ne voyaient aucun inconvénient à rompre notre union, ils se tenaient prêts à parapher les documents. Mais l'accumulation des disciplines à étudier produisit l'effet inverse à celui escompté. J'étais émerveillée par toutes ces choses dont j'ignorais l'existence. Plus j'apprenais, plus j'avais envie d'apprendre. Le précepteur, enthousiasmé par ma boulimie de savoir, arrivait le matin, la mine guillerette, le bras engourdi par le poids d'un cartable rempli de livres. Mon mari quant à lui m'incitait à poursuivre, il voyait les changements positifs que l'éducation forgeait en moi. Il me sentait heureuse, se réjouissait-il. Je l'étais, je crois. Il me disait souvent : « Bientôt, tu seras parfaite. » Concentrée sur le besoin de gommer mes lacunes, je ne percevais pas les sous-entendus glissés dans cet encouragement.

Monsieur Seret, le précepteur, était un homme remarquable. Il maîtrisait de façon assez impressionnante une quantité de connaissances sur des sujets très variés. Parfois, il avouait ses limites, il revenait alors les jours suivants nanti de renseignements puisés dans des livres ou auprès d'érudits. Son approche de l'éducation me fascinait.

Il fut le premier à me parler du grand-oncle de Jean-Mathieu : le comte Eugène de Brizan du Puy, celui qui, en 1856, planta des vignes au domaine. L'origine de ces vignobles moribonds m'intriguait, je l'avais donc interrogé à ce propos. Monsieur Seret, connaissait l'arbre généalogique des Brizan du Puy à la perfection. Il me racontait la lignée aristocratique de la famille, sans oublier les membres dont elle se serait bien passée. Eugène faisait partie de ceux-là. Son esprit légèrement perturbé par la consanguinité le plaçait loin derrière les descendants prestigieux. En général, on évitait de parler de lui. Le côté « original » de sa personnalité dérangeait l'ordre établi.

Il me plut aussitôt.

Plus tard, je n'eus aucun mal à en apprendre davantage sur Eugène, même si les témoignages manquaient d'objectivité. Tout le monde le disait fou et son projet de plantation confirmait sa folie, car dans ce coin de Belgique, la terre crayeuse inscrit des notes métalliques dans le goût du vin, la pluie nourrit la moisissure, les vendanges sont toujours compromises par une météo incertaine. Quel écervelé aurait eu l'idée de tenter pareille gageure ? Le grand-oncle Eugène de Brizan du Puy ne s'encomrait pas d'aléas. Son brin d'inconscience mêlé à son tempérament zélé matérialisait ses rêves de domaine viticole. Il fit importer des États-Unis trois cents pieds de chardonnay. À cette époque, les cépages d'outre-Atlantique arrivaient par milliers en Europe. Il était de bon ton d'inclure dans un terroir antique la modernité du Nouveau Monde. Eugène voulait produire un grand cru. Cet idéal n'avait rien à voir avec une question de notoriété ou un besoin de reconnaissance. Il ne cherchait pas non plus à honorer le nom de ses aïeux. Le rêve d'Eugène était de rendre hommage à la demeure où il était né et où sa mère, morte en lui donnant la vie, arpentait les couloirs presque chaque nuit. Il était le seul à l'entendre, le seul à se rendre compte du déplacement des objets, le seul à sentir sa présence.

Enfant, il avait essayé d'en parler à son père. Inconscient de l'in vraisemblance

de ce qu'il vivait, il lui montrait un cadre penché à gauche un jour, à droite le lendemain, un tiroir ouvert, un presse-papiers disparu, une paire de chaussettes retrouvée sur la terrasse, près du buisson d'hortensia. Les preuves ne manquaient pas. Il aurait pu dresser une liste de plusieurs pages. Mais Eugène comprit rapidement que son père ne le croyait pas. Il se retranchait derrière des explications rationnelles, trouvait toujours le moyen de dénouer le mystère des objets voyageurs et au bout d'un moment, quand son fils fut en âge de s'exprimer plus clairement, il lui intima l'ordre de ne plus jamais évoquer ces soi-disant phénomènes.

« Si tu continues, tu finiras à l'asile, tu entends ? À l'asile ! » lui disait-il. « Les morts ne reviennent pas et les maisons hantées sont une pure invention de l'esprit ! »

La peur de finir à l'asile poussa Eugène à se taire. Il partagea alors son existence aux côtés de sa mère à l'insu de tous. Souvent, il parlait tout seul, principalement en dehors du château. Il cheminait dans les allées du jardin, le coude à l'horizontale, comme si une main amie s'y était accrochée. Et les objets continuaient à lui envoyer des signes. Au fil du temps, il finit par en décrypter le langage. La création d'un vignoble était le résultat d'une demande persistante de sa mère. Eugène était persuadé qu'à travers le breuvage, elle voulait le nourrir. Elle insistait sur la couleur du vin : « du blanc, Eugène. Du blanc, du blanc. » Blanc, la couleur du lait ! Et Eugène, fort de cet amour maternel offert depuis l'au-delà, voua sa vie à mettre en bouteille les tétées dont il avait été privé. Sur l'étiquette, il fit imprimer : Château La Dame de Mesvin. En arrière-plan, une gravure en eau-forte représentait la demeure.

Je me suis accrochée à ce grand-oncle dont le portrait ornait le mur du hall d'entrée. Un visage rond, des moustaches recourbées en arabesques, le regard bienveillant et une posture rigide en contraste avec sa vraie nature. Je me suis surprise à lui parler, comme il le faisait jadis avec sa mère. Je lui demandais de l'aide, lui confiais mes tourments, parfois, quand la comtesse me houspillait plus qu'à l'ordinaire, je le suppliais de me venger. J'aurais aimé la voir trébucher sur un coin de tapis, glisser sur les pavés en pierre ou simplement se tordre la cheville en chassant le chat. Une bonne dose de souffrance, un bras cassé, le nez écrasé sur le dallage, l'empreinte des mâchoires du chien dans le mollet lui aurait peut-être remis les idées en place. Eugène n'a jamais répondu à mes vœux, sa nature ne comprenait aucune méchanceté. C'est lui qui a fait naître en moi l'envie de reprendre l'exploitation des vignobles. Quand je suis arrivée au château, cela faisait une décennie qu'ils étaient à l'abandon. Je n'y connaissais rien. Le seul vin dans lequel j'avais trempé mes lèvres était le vin de messe, le jour de ma communion solennelle. Autant dire que mes intentions, lorsque je les ai confiées à mon mari, lui ont arraché un fou rire. Influencé par sa mère, il entendait mettre un terme à mes enfantillages. Mon rôle n'était pas de vivre une passion, mais de tenir un rang. Il me proposait de superviser le personnel domestique, éventuellement, si je voulais vraiment profiter du grand air, je pouvais m'occuper des rosiers et des parterres. Il me rappelait que ma place se trouvait en société,

auprès des associations paroissiales. Il me conseillait de broder, citant sa grand-mère qui avait réalisé les motifs végétaux des armoiries de la famille sur les draps de notre lit. Ou encore d'apprendre à jouer du piano, cela animerait les soirées.

Je pus m'acclimater à bien des changements, cette nouvelle vie aux antipodes de l'ancienne m'y obligeait, mais le besoin de travailler et le « on n'a rien pour rien de mon père » me taraudaient. Je concevais difficilement d'appeler « travail » la distribution de tâches ou la taille d'un rosier. J'avais besoin de sentir dans mon corps les courbatures d'une journée bien remplie. Mes muscles réclamaient d'être mis à l'épreuve. Je me trouvais en devoir de rembourser, d'une façon ou d'une autre, l'argent dépensé par mon mari pour mon seul confort. C'était un point d'honneur, une fierté charriée dans mon sang.

Je me suis souvent rendue sur les parcelles sud, à l'écart de la propriété, là où les maladies rongeaient la vigne. Au début, j'allais y pleurer quand mon cœur ne pouvait plus supporter le poids des reproches. Je laissais rouler mes larmes sur la terre épaisse. Mes yeux se perdaient à l'horizon, ils partaient à la recherche de la petite maison de mineur, serrée entre d'autres petites maisons de mineur, du côté de Cuesmes, non loin de l'endroit où vécut le peintre Van Gogh. J'entendais le bruit des enfants dans la rue, celui du charbon quand il coule dans le poêle. J'entendais la voix de mes parents, avec leur accent si beau et leur vocabulaire si simple. Je ressentais le bonheur d'appartenir à une famille, même si les gestes n'en disaient rien, même si les discours restaient coincés quelque part entre le cœur et la gorge.

Perchée sur le coteau sud d'une propriété luxueuse, je regrettais les vitres gelées de ma chambre d'enfant, les repas sans viande et les toilettes au fond du jardin.

Je pleurais la chaleur des miens.

2

Je demandai à Monsieur Seret de m'éduquer sur la culture de la vigne. La botanique n'étant pas sa matière de prédilection, il se procura des ouvrages spécialisés. Nous les parcourions ensemble, mon enthousiasme l'avait contaminé. De plus, il avait connu Eugène, une certaine affection le liait à lui. Il se rappelait la sévérité de son père. Eugène était le fils à cacher, celui dont on ne parlait pas en société, une mauvaise herbe gâchant un parterre de fleurs rares. Les années passant, le rejeton mal achevé, surnom donné par son propre père, finit par se fondre dans le paysage au point de devenir transparent. Les souvenirs de Monsieur Seret m'éclairaient sur la vie d'Eugène et sur la place à laquelle il avait eu droit au château. Je me sentais vraiment proche de lui. Une simple différence suffit parfois à justifier une exclusion.

Avec le vieux précepteur, nous avons lu des dizaines de livres traitant de viticulture, nous nous sommes penchés sur des sujets utiles à mon projet : l'entomologie, la mycologie, la phytopathologie. La mort lente des vignobles du grand-oncle Eugène nous apparut plus claire. Nous comprenions de mieux en mieux le mal dont ils souffraient et nous tenions entre nos mains des recettes

phytosanitaires susceptibles de l'enrayer. Monsieur Seret me proposa d'étendre nos connaissances en rencontrant des vigneron. Il y en avait peu aux environs de Mons. Par contre à Liège, sur les coteaux de la Citadelle, on cultivait la vigne depuis l'Antiquité. Sa famille vivait là-bas, à deux pas des coteaux. D'ailleurs, un ancien camarade de classe exploitait une parcelle près de la Montagne de Buren. Il connaissait très bien l'endroit puisqu'il était né impasse de l'Ange, non loin des fameux escaliers. Le nom de son camarade lui revint à l'esprit : Grignand, Gaston Grignand, dit GG. Monsieur Seret retournait auprès des siens chaque année à Noël, il me promit d'aller voir son ancien ami. GG lui fournit des indications précieuses grâce auxquelles nous pûmes identifier les pieds atteints par le phylloxéra et le mal dont souffraient les vignobles survivants. Nous mîmes au point un traitement, mélange de chimie et de décoction naturelle. Nous nous improvisions laborantins cachés dans les caves, à l'abri du courroux de la comtesse. Lorsque le remède prouva son efficacité, je dus encore convaincre mon mari de me laisser tenter l'aventure d'une exploitation viticole. Cela se révéla compliqué. Il refusait catégoriquement de me voir travailler avec les gens de ferme. Quelques fois, entre nous, le ton montait. Je lui tenais tête, réaction oh combien impensable dans son milieu ! La colère s'emparait de lui et des disputes éclataient.

— Tais-toi ! Va te reposer, l'embrassement ne te vaut rien, ton esprit s'échauffe ! Ici une femme se doit d'être silencieuse et discrète.

J'apprenais à ménager mes ardeurs et à retenir mes opinions quand elles contredisaient celles de Jean-Mathieu. Se taire, s'effacer, obéir devenaient des verbes à consonance d'adjectifs.

La mort dans l'âme, j'obtempérais, laissant au temps le soin de ramener mon mari à de meilleurs sentiments. Recluse, drapée d'une discrétion quasi monastique, je méditai de longs mois sur les moyens à ma disposition susceptibles de concrétiser mon projet. Quand enfin, une idée me vint à l'esprit. Le prestige de la famille étant une priorité absolue, j'utilisai cet argument comme cheval de bataille. Une cuvée grand cru redorerait la renommée des Brizan du Puy, elle s'étendrait dès lors bien au-delà de Mesvin, de la région, peut-être même du pays. Je laissai miroiter un avenir où je superviserais les cultures, la vinification, l'embouteillage, les transactions avec les négociants, voire, si tout se passait bien, les transactions d'exportation. Il ne serait plus question de plonger les mains dans la terre, mais dans les bons de commande. Évidemment, je n'envisageais pas un instant le futur de cette façon, mon plaisir, c'était justement de palper la matière première : terre, bois, raisin, feuilles et rameaux. Cependant il fallait convaincre Jean-Mathieu. Je devais user d'arguments imparables, car seules des extrapolations de consécration favoriseraient une réponse positive. J'ajoutai combien il m'était pénible de me sentir redevable. J'avais conscience des sommes dépensées à mon éducation, mes toilettes, au confort de vie inhérent au domaine. J'avais conscience également de ne jamais pouvoir rembourser cette dette, pas même le quart. La production d'un vin de qualité représentait une possibilité de gagner de l'argent. Celui-ci me servirait à soulager le conflit entre son opulence

financière et ma dignité.

Ma détermination le toucha. Il finit par m'autoriser à travailler la vigne sous certaines conditions. Je devais poursuivre mes activités paroissiales, honorer de ma présence toutes les réceptions et tenir mon rang d'épouse sans faillir. À cette dernière fonction, il incluait la maternité. Lui donner un fils faisait partie de mes devoirs.

La comtesse, elle, déplorait ma ferveur, une femme du monde se doit de ne manifester aucun sentiment. Elle s'offusquait de l'état de mes mains râpeuses, une femme du monde se doit d'avoir la peau douce et le teint clair. Son mépris gonflait à mesure des mois écoulés. Elle m'adressait à peine la parole, seuls les reproches consentaient à sortir entre ses lèvres pincées. Quant à son regard fielleux, puant de condescendance, il projetait sur mon âme des traces de souillures invisibles, mais profondes. Elle avait dû porter ce genre de regard immonde sur le grand-oncle Eugène : paupières soulevées sur des yeux accusateurs, hydratés à l'eau bénite. Elle scrutait, dégoûtée, ce qui sortait de son schéma normatif. J'avais été jugée et condamnée sans autre forme de procès. Mon acte de naissance à lui seul me rendait coupable de bassesse. Roture, roulure, raclure, les qualificatifs ne manquaient pas pour illustrer mes origines. Bouseuse, profiteuse, orgueilleuse, ils fusaient derrière mon dos lors des échanges animés entre la mère et le fils.

La vie de château me privait de certaines libertés dont je jouissais autrefois : m'exprimer, réagir spontanément, rêver. L'indépendance morale entraînait également dans un cadre très étroit, codifié aux normes strictes des Brizan du Puy et supervisé par la comtesse. La joie d'apprendre déliait un peu les entraves, mais elle resserrait aussi des nœuds. L'éducation, en stimulant mon sens du discernement, élargissait mon champ de vision. J'y voyais de plus en plus clair à travers la trame perfide du rejet. La compréhension de l'injustice cadénassait mon insouciance.

Vulgaire, primaire, ordinaire, les mots étaient des fers rouges appliqués sur ma peau. Ils marquaient mon appartenance. Ils faisaient de moi une tête de bétail, un animal indiscipliné.

Le coteau sud était mon échappée. Là, je me sentais chez moi. Là, je me ressourçais.

3

L'été 1938 touchait à sa fin. Partout, on parlait d'un conflit probable avec l'Allemagne, pourtant, les blessures de la Grande Guerre n'étaient pas encore cicatrisées. Le peuple, très affaibli, en deuil d'une partie de ses hommes jeunes, appauvri à l'extrême, redoutait ces rumeurs alarmantes. Une nouvelle guerre dans ce contexte économique et social s'annonçait perdue d'avance. La neutralité de la Belgique revenait sans cesse au centre des conversations, les gens s'y accrochaient, cherchant à se rassurer, car les projets d'invasion de la Pologne par les Allemands signifiaient leur hostilité. Nous n'étions à l'abri de rien malgré la

diplomatie du roi Léopold III. Nous trouvions du réconfort dans la position pacifique du pays.

Nous étions aveuglés par les œillères de l'impensable.

Au château, la tension était montée d'un cran. Outre le climat politique instable, la comtesse se morfondait à l'idée de devoir envoyer un de ses fils au combat. Jean-Mathieu la rassurait en lui rappelant que sa fonction d'ingénieur des mines lui octroierait l'immunité. Elle tremblait en songeant à Philippe-Auguste, le frère aîné de mon mari. Il baignait dans l'orgueil patriote de ses ancêtres. De sa propre initiative, il avait intégré le corps d'armée de terre des Chasseurs Ardennais ; un an plus tard, lors de la mobilisation générale, il arborait le grade de lieutenant. Dès le départ en garnison de Philippe-Auguste, son épouse était retournée vivre auprès de sa famille à Brugge. Malgré son sang bleu, la comtesse ne manquait aucune occasion de lui faire sentir sa différence de culture et ses fautes de français. La jeune femme maîtrisait cependant fort bien la langue mais avec un léger accent flamand. Elle roulait les r. La comtesse la traitait ouvertement comme une étrangère.

Le couple n'ayant pas d'enfant, rien ne retenait l'épouse rejetée à Mesvin.

Cette séparation me confronta à une évidence : nous non plus, nous n'avions pas d'enfant et je comprenais que le jour où nous en aurions, le peu de liberté dont je disposais se résumerait à peu de chagrin. Un enfant me visserait à jamais au château, à ses règles, à la tyrannie de la comtesse. Je pensais à cette guerre probable, si proche, une nouvelle guerre pareille à celle qui avait ravagé le pays vingt ans plus tôt. Tous les morts, toutes les familles endeuillées, tout le poids des espoirs fusillés, des ambitions décapitées et des rêves étouffés. Née en 1919, j'étais un enfant de la paix, mais j'avais été élevée par des survivants, ils m'avaient appris le sens de l'éphémère, l'importance de chaque instant. Les moments de bonheur qu'il faut saisir. C'est sans doute cette fragilité, ce minuscule point de non-retour bien visible à mes yeux qui me donna le courage de parler de l'Amérique à mon mari.

Nous avions eu, quelques mois plus tôt, des échanges au sujet du sauvetage des vignobles du domaine. De nombreuses recherches le confirmaient, si le phylloxéra était arrivé avec les vignes américaines, là-bas, elles résistaient à ses ravages, car elles avaient développé une immunité. Jean-Mathieu m'avait proposé d'importer des pieds américains. C'était extrêmement généreux de sa part, d'autant plus que l'idée de perpétuer la folie de l'oncle Eugène ne lui plaisait guère. À ce moment-là, j'avais refusé son offre, impressionnée par la somme à dépenser, impossible à rembourser. Mais l'attachement à la terre, les bienfaits du travail sur mon moral, ce besoin inexplicable de me rendre utile, les lendemains de plus en plus incertains et une future grossesse prenaient l'ascendant sur mes scrupules. J'avais le cœur épouvanté à l'idée de devenir une simple épouse, une mère étriquée dans la vie domestique. Sans chercher à savoir si la démarche était bonne ou mauvaise, j'ai osé reparler des États-Unis. Je lui ai dit, sourire aux lèvres, imbibée d'une confiance sans doute un peu naïve, que j'acceptais sa proposition.

Jean-Mathieu eut une réaction inattendue. D'emblée, il se mit en colère, m'accusant d'irresponsabilité, d'inconscience et d'égoïsme.

— Décidément, tu es encore pire que je ne l'imaginais ! Tu crois qu'il suffit de claquer des doigts pour que je réponde au moindre de tes caprices ? Le pays est sur le point d'entrer en conflit, l'insécurité règne en maître partout sur la planète et toi, tu penses aux vignobles ! Je me demande ce que tu as dans la tête, ma pauvre fille, certainement rien en relation avec un semblant d'intelligence.

Éberluée, je tentai de l'apaiser en me justifiant.

— Si je me permets de te solliciter, c'est parce que tu m'as toi-même proposé d'acheter des ceps américains. Souviens-toi, tu as évoqué un vigneron sur place auquel nous pourrions passer commande. La période est incertaine, je le sais, mais doit-on cesser de vivre pour autant ?

— Je ne tolère pas que tu me tiennes tête, c'est moi qui décide ici. Je dépense mon argent à ma guise, c'est clair ? Tu as refusé mon offre, tant pis pour toi. Il est trop tard maintenant, une guerre se prépare.

— Il y a trois mois, la situation était la même. Mais si tu as changé d'avis, ce n'est pas grave. Je suis désolée si je t'ai blessé.

— Désolée ? C'est beau d'être *désolée* ! Si tu réfléchissais un peu avant de dire n'importe quoi, tu aurais moins souvent l'occasion d'être désolée.

Le ton montait. Je voyais une grosse veine bleue gonfler à la base de son cou. Son visage s'empourprait. Il postillonnait en criant des mots durs.

— Tu te permets de me suggérer de dépenser une somme folle en me baragouinant des foutaises de ceps de vigne ! Ton insolence à mendier me dégoûte.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te contrarier. Je croyais que tu étais d'accord.

— Arrête de croire ! Tu es épuisante de bêtise ! Tu te comportes en gamine écervelée. Tu croyais, mais tu croyais quoi au juste ? Que ton mari endosserait le rôle d'un pigeon, c'est ça ? Tu croyais avoir épousé le bon parti dont toutes celles de ton milieu rêvent ?

Je ne l'avais encore jamais vu aussi démonté. Il hurlait, ses yeux dardaient des éclairs foudroyants. J'étais en panique. Les insultes se mirent à pleuvoir.

— Tu n'es qu'une bonne à rien ! Un tonneau vide, une tête creuse, une imbécile qui joue les grandes dames ! À moins que je me sois complètement trompé sur ton compte et que tu sois la pire des profiteuses !

Ses propos me transperçaient le cœur, ils m'imprégnaient de crasse, ils bafouaient mon honneur. J'étais incapable de lui répondre, tétanisée par tant de méchanceté. Lorsqu'il eut fini de me salir en se référant aux qualificatifs préférés de sa mère — Tu es une souillure, une illettrée, une fille de bas étage —, quand il en eut assez des injures, il claqua la porte derrière lui, me laissant seule et désespérée. Je ne comprenais ni sa colère ni le revirement de position. Humiliée, j'allai me réfugier auprès des vignes agonisantes, l'unique endroit où je ne me sentais pas jugée. Un sentiment de culpabilité, surgi d'entre les hurlements de Jean-Mathieu, rongait mes espérances. Je n'aurais jamais dû revenir sur sa proposition. Plus j'y songeais, plus je me trouvais vile, stupide, immature. Le

vocabulaire immonde de mon mari s'infiltrait au cœur de mes remords. J'aurais pu mourir de chagrin.

À la tombée de la nuit, Jean-Mathieu est venu me rechercher. Il était confus. Ses traits tirés laissaient entrevoir une grande lassitude. J'y percevais du repentir.

— Tu ne peux pas rester là, viens, nous allons parler calmement.

Je ne savais si je devais le croire ou m'en méfier.

— Je te présente mes excuses, je n'aurais jamais dû m'emporter. Rentre maintenant, tu vas prendre froid.

Ses excuses ne suffisaient pas à effacer l'affront. L'après-midi solitaire, à ravalier la tristesse, m'avait donné le temps de réfléchir à ce qui s'était passé. Je lui en voulais beaucoup. Je ne pouvais concevoir de reprendre mon rôle au sein de notre couple si Jean-Mathieu pensait sincèrement les horreurs qu'il avait proférées.

— Si tu as la conviction que c'est l'argent qui me lie à toi, alors, il vaut mieux cesser de parler d'amour entre nous. Je resterai ton épouse aux yeux des autres, mais je ne serai plus jamais ta femme.

Il eut un mouvement de recul. Il ne s'attendait pas à cette prise de position. Ma témérité le désarçonnait. Il déposa sa main sur mon épaule, les siennes tombèrent. Ses paupières retenaient la tristesse entre les cils. Nous prenions conscience de la fragilité de notre couple. Une simple opinion divergente le mettait en péril. Jean-Mathieu entama le dialogue :

— Je me suis emporté, c'était une erreur, une fois encore, je te demande de me pardonner. Vois-tu, j'ai du mal à comprendre pourquoi tu es tellement attachée à ces vignes. C'est étrange, cette fascination pour le vin, venant de toi. Tu n'en buvais pas avant notre rencontre. Tu passes le plus clair de ton temps sur ce coteau, tu délaisses tes obligations et maintenant, tu en arrives à quémander. Tu ne t'en rends certainement pas compte, ces vignes t'ensorcellent. J'ai peur, Adèle. Ta raison se perd dans les vignobles. Je ne te reconnais plus. Comprends-tu qu'à cause d'eux, tu serais prête à briser notre amour ?

Il parlait doucement, affectueusement. L'énorme boule qui me nouait l'estomac se déliait à mesure de ses inquiétudes. Nous retrouvions le moyen de nous exprimer sans colère. La crainte s'évaporait. Je lui expliquai l'attachement irrationnel au grand-oncle Eugène. Ma désolation de voir mourir son travail, celle devant mon impuissance à enrayer le mal. C'était ma guerre à moi, je combattais un ennemi sournois, tapis dans des racines. Il symbolisait l'exil, l'effacement, l'oubli. Il rendait bancal un peuple d'arbustes veinés d'histoire. En sauvant les vignobles, c'était ma propre vie que je voulais sauver. Mon intention était d'ancrer mes racines face à la mine, à la maison de mes parents, à mon enfance. Au bout de leurs cheveux, en pensée, j'y accrocherais les perles indestructibles de la mémoire. J'avais besoin de me sentir chez moi quelque part en ce monde.

Ma sincérité le troubla. Il me promit d'étudier la question d'un éventuel commerce avec l'Amérique.

— En attendant ma décision, je te demande de ne rien dire à ma mère à propos de ce projet, il sera toujours temps de lui en parler s'il se concrétise.

Je n'espérais pas une réponse favorable, mais le fait que mon mari l'envisage avait remis mon cœur en marche. J'oubliai rapidement les injures vomies dans la colère. Il redevenait beau, je redécouvrais son âme sensible et l'impression d'être en sécurité au creux de ses bras. Les semaines passèrent sans que nous évoquâmes le sujet de notre première véritable dispute.

Le soir de Noël, nous nous sommes retrouvés tous les deux seuls à table. La permission de Philippe-Auguste avait été annulée, il devait rester cantonné en garnison à Marche-en-Famenne. La comtesse en fut désespérée. Elle refusa de manger et s'enferma dans sa chambre toute la journée jusqu'au lendemain. Le sapin avait un air triste au milieu du salon. Après le repas, Jean-Mathieu s'est levé, sans prononcer une seule parole, il a déposé devant moi un paquet. Un beau papier rouge satiné enveloppait le présent. Il souriait, sûr de lui. Sous le papier, une grande boîte en carton cachait une liasse de documents. Je ne compris pas immédiatement, c'est en découvrant des titres de transport que je saisis l'importance du cadeau : Le Havre – New York, 4 février 1939, sur l'un, New York – Le Havre, 31 mars 1939, sur l'autre. L'image d'un paquebot appelé Le Normandie flamboyait sur chacun d'eux. Aux côtés des billets, je trouvais des documents nécessaires au voyage. Il y avait même des réservations d'hôtel. Mon mari m'observait, il s'amusait de ma stupéfaction. Il avait pris soin de contacter un vigneron renommé, établi à Corning, à quelques heures de route de New York. Celui-ci avait accepté de m'accueillir au domaine, il se réjouissait de m'apprendre le métier.

— Il vaut mieux te rendre sur place, les vignes comptent trop dans ta vie, personne d'autre que toi ne peut les choisir.

Mon cœur était sur le point d'exploser. Je mis un temps infini avant de pouvoir parler.

— Nous allons aller tous les deux à New York ?

— Non, Adèle, *tu* vas à New York. Je ne peux pas abandonner mon travail en cette période chahutée. C'est absolument impossible. Tu partiras donc seule, mais rassure-toi, tout est arrangé, j'ai pris des dispositions, ton séjour sera confortable et surtout, tu reviendras avec les compétences d'une vraie vigneronne.

L'entreprise d'un tel voyage par une jeune femme seule, dans le contexte de l'année 1939, était inconcevable, pourtant, Jean-Mathieu acceptait de me laisser partir vivre mon rêve. J'écrasai les documents contre ma poitrine, je n'arrivais pas à y croire. Ma joie était telle que je me mis à pleurer. J'aurais aimé offrir mieux que des larmes à Jean-Mathieu, mais c'était impossible, elles inondaient mon bonheur. La valeur du cadeau de mon mari se chiffrait en tendresse. Jean-Mathieu me démontrait combien il était prêt à se sacrifier par amour. Un jaillissement de sentiments tendait à l'extrême les parois de mon cœur.

C'était cela, je l'aimais à l'extrême.

La dispute au sujet de ces vignes américaines semblait loin derrière. J'en arrivais à me demander si je serais capable de lui retourner autant d'abnégation.

Si j'étais en mesure d'aimer avec une telle force.

Je l'invitai à terminer la soirée dans les vignobles, nous devions leur annoncer la bonne nouvelle. Après un instant de réticence, Jean-Mathieu enfila son manteau. Nous avons longuement discuté de notre prochaine séparation.

Dans le calme de la nuit, nous sommes restés là, à regarder le ciel étoilé, à douter que quelque part, sous le plafond de l'Univers, il puisse exister d'autres amants aussi amoureux que nous.

4

La traversée fut une véritable épreuve. Durant les quatre jours du voyage, je fus en proie au mal de mer. Un vent glacé agitaient l'océan, il soulevait des vagues énormes. Nous étions nombreux à supporter difficilement les roulis du bateau.

À bord du Normandie, tout respirait le luxe. Aucun détail n'échappait à la volonté d'excellence, cela se retrouvait jusque sur les poignées de porte, les couverts ou le choix du linge de lit. Les lignes épurées du style Art déco unifiaient l'ensemble. Je ne me sentais pas vraiment à ma place dans ce palace des mers ni suffisamment érudite pour échanger avec les autres passagers. Je me faisais discrète. Je décrivais l'incroyable beauté des lieux dans un petit carnet, il m'accompagnait partout. Parfois, je croquais des personnes, des objets, des meubles, certains endroits inattendus comme le grand salon soutenu par des colonnes de verre ou le fumoir. Ce dernier recelait des merveilles, je fus éblouie par les cinq panneaux gigantesques, inspirés des bas-reliefs égyptiens. Ils représentaient *Jeux et joies de l'homme*. Le scintillement de la laque d'or magnifiait la finesse de l'ouvrage. L'un d'entre eux s'intitulait *Les vendanges*. On y voyait des hommes de l'Antiquité transportant de lourds paniers remplis de raisin aux côtés de joueurs de flûte. Celui-ci en particulier résonnait en moi, je pris le temps de le dessiner en soignant les détails.

Les concepteurs du navire, soucieux de rivaliser avec les autres compagnies maritimes, avaient fait appel aux meilleurs ingénieurs et aux plus grands artistes de l'époque. J'avais la sensation d'évoluer dans un musée. La salle à manger était accessible par des portes monumentales de six mètres de haut, chacune ornée de dix médaillons représentant dix villes normandes. Un passager m'apprit le nom du sculpteur : Adalbert Szabo. Quant à la salle à manger elle-même, c'était l'endroit le plus impressionnant. Son plafond à caissons en bois culminait à près de dix mètres. Des luminaires conçus par René Lalique déversaient une ambiance de lever de soleil. Je ne savais où poser les yeux, un luxe raffiné se déployait jusque dans le moindre recoin. À côté, le château de Mesvin aurait pu servir d'habitation de garde-chasse. Chaque objet était façonné dans un matériau noble et estampillé ou signé par un grand artiste. Au moment du repas, le tintement du cristal orchestrait le ballet bien rodé des serveurs. Couverts en argent, porcelaine de Limoge, nappes tissées dans les meilleures manufactures de France, rien n'avait été laissé au hasard.

Je ne pouvais pas savoir, à ce moment-là, que le paquebot brûlerait trois ans

plus tard et que mes croquis deviendraient une forme de témoignage sur le faste du Normandie. Les flammes ont détruit la majorité de ses richesses, néanmoins, quelques œuvres purent être sauvées, notamment, les magnifiques médaillons du sculpteur Szabo. Ils ornent à présent les portes d'une église de Brooklyn.

La fatigue, occasionnée par le mal de mer, me retenait, la plupart du temps, dans ma cabine. De plus, j'éprouvais un certain malaise au milieu des passagers de première classe. Les toilettes des femmes rivalisaient de somptuosité. Mes valises contenaient deux robes de soirée. Elles étaient certes élégantes et cousues dans une mousseline de soie si rare à l'époque, mais à bord du Normandie, même la tenue des femmes de chambre valait bien davantage que mes plus jolies robes. J'ai dîné une seule fois dans la salle à manger, un soir où le bateau tanguait un peu moins fort. L'appétit contrarié par la nausée, j'ai à peine touché aux mets raffinés qu'un serveur attentif déposait devant moi. Je picorais dans l'assiette, trempais les lèvres dans le vin millésimé, caressais doucement le lustre de la serviette damassée. Les quatre jours de traversée furent quatre jours de jeûne et de solitude malgré les milliers de personnes à bord.

J'arrivai à New York affaibli. Tyler Evans, le vigneron en charge de me fournir l'hébergement en plus des ceps, m'attendait sur le quai en brandissant un panneau à mon nom. Je dus rassembler l'ensemble de mes forces avant de me diriger vers lui. Mes jambes flageolaient. Malgré la terre ferme, je ressentais encore les ondulations du navire.

— Enchanté de vous accueillir aux États-Unis d'Amérique, chère Madame. J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Oui, merci, mentis-je, je suis très heureuse de vous rencontrer.

— Je vais vous conduire à l'hôtel, vous devez être fatiguée. Votre mari a réservé deux nuits, le temps de vous reposer avant de prendre la route vers mes vignobles. Je vous ai préparé de la documentation si jamais vous décidiez de visiter New York.

Jean-Mathieu avait pensé à tout, même au décalage horaire. Je regrettais son absence, j'aurais aimé partager cette grande aventure à ses côtés. Il me manquait beaucoup. Au fond de moi, tout en frottant les marques bleues autour de mes poignets, sourdait un sentiment de culpabilité. Les attentions de Jean-Mathieu, la délicatesse avec laquelle il avait préparé le voyage en ne négligeant aucun détail, les sommes exorbitantes dépensées, son visage fermé le jour du départ, enfonçaient un clou dans cette satanée culpabilité. Je m'en voulais d'avoir eu des pensées horribles, de l'avoir détesté, d'avoir osé regretter notre mariage. En y réfléchissant, je méritais certainement son exaspération, ses colères et ses gestes de brutalité. Je manquais de raffinement, ma rusticité m'empêchait de saisir les subtilités de sa démonstration amoureuse.

Plus la distance s'étirait entre nous, plus je me trouvais misérable.

Le jour avant mon départ, nous nous étions violemment disputés au sujet du contenu de mes valises. Au début, c'était risible. Comment le contenu d'une

valise pouvait-il abîmer notre dernière nuit ? J'avais choisi des vêtements confortables en prévision du travail dans les vignes et quelques robes un peu plus élégantes pour le soir. Rien de très extravagant. Mais Jean-Mathieu avait passé en revue chacun des habits en grommelant.

— Tu as vraiment l'intention de te trémousser dans ce pantalon moulant ? Cette blouse est trop décolletée, sauf si tu veux aguicher les Américains. Tu ne vas tout de même pas t'exhiber dans cette robe de fille de joie ?

Il trouvait à redire sur chacune de mes toilettes. C'était lui, pourtant, qui m'en avait fait cadeau. J'avais révisé mes bagages en éliminant les vêtements jugés indécents. Cela ne lui convenait toujours pas.

Jean-Mathieu s'énervait.

Je sentais monter son irritation à mesure qu'il reprenait son inspection. Incrédule, j'essayais de me défendre, de le rassurer.

— C'est impossible de tenir deux mois avec la même tenue, il me faut de quoi me changer. Dis-moi ce que tu veux que j'emporte. Choisis.

Il avait retourné les valises au milieu de la chambre. Il donnait des coups de pied dans le linge.

— Rien que des robes de putes !

Je pris peur. La vulgarité de ses propos ne lui ressemblait guère. Je ne comprenais ni sa colère ni sa violence. Le projet de départ s'effondrait sur le monceau de vêtements. Il triturait ses poches, je craignais qu'il ne détruise sous mes yeux les billets du Normandie. J'étais désespérée, incapable de me positionner face à ce déferlement de reproches. Puis vint le moment où mon mari vérifia la lingerie. Cela le mit dans un état de rage inouï. Il pestait tout en serrant les poings. Ses phalanges blanchies retenaient des coups. En une fraction de seconde, je récapitulai les culottes et soutiens-gorge entassés dans les bagages. Ils n'avaient rien de réprimandable, au contraire. Il s'agissait de sous-vêtements simples, sans incrustation de dentelle ni quelconque fioriture équivoque. Jean-Mathieu les déchira d'un coup sec en m'injuriant.

— De la soie de putain ! Sale roulure !

Jusque-là, j'avais remis en question la bienséance de mon bagage, peut-être n'avais-je pas été assez vigilante en sélectionnant mes toilettes. Mais devant l'emportement de Jean-Mathieu, devant la virulence de ses insultes, la colère montait. Je soutins du regard l'aversion plantée dans ses prunelles.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton !

— C'est à moi d'interdire, toi, tu obéis. C'est clair ?

Il me saisit par les poignets. Je me mis à le détester. Si j'avais pu, je me serais enfuie, loin, très loin. Plus je me débattais, plus il serrait fort. Plus il serrait fort, plus je capitulais. Il tordait les articulations, me forçant à m'écraser au sol. La douleur m'a arraché des larmes acides. Elles désagrégeaient ma révolte. Agenouillée devant ses bottes, je me résignais au point de lui accorder le droit de régner en maître sur ma vie, non pas que je sois de nature soumise, mais ma condition d'épouse m'y obligeait. Ma capitulation l'apaisa instantanément. Sans transition, il redevint doux, presque touchant. Puis, sans raison apparente, il se

mit à pleurer. Il m'expliqua combien il souffrait de me laisser partir, combien il m'aimait, combien j'allais lui manquer. Il s'excusait de s'être emporté, me demandait de comprendre sa détresse. Déstabilisée par sa réaction, j'abdiquais. Il embrassait mes poignets meurtris comme si les marques rouges étaient la trace de violence d'un inconnu.

Je n'arrivais pas à lui pardonner, cependant, ses larmes me désarmaient.

Les hommes qui pleurent ont ce pouvoir...

5

Je visitai New York durant les deux jours libres. Mes yeux n'étaient pas assez grands pour y imprimer le déploiement d'images saisissantes. La ville m'émerveillait. Elle m'éblouissait par sa démesure, par l'opulence extravagante dont elle rayonnait. Mon carnet de croquis se remplissait à une allure vertigineuse. J'allais m'asseoir sur les bancs de Central Park ou près des sorties de métro. Je griffonnais à la hâte des instantanés de cette vie trépidante. Une forêt de gratte-ciel envahissait le paysage, parfois, je m'arrêtais à un angle de rue, la tête dans les nuages, je cherchais à rendre la perspective des immeubles en contre-plongée. À Manhattan, la mer ressemblait à un lac entouré d'une nature sculptée dans le fer et le béton. Un monde fou se partageait les trottoirs ou s'entassait dans les transports en commun. L'Exposition Universelle attirait des visiteurs des quatre coins de la planète. J'en avais entendu parler sur le bateau, beaucoup de passagers comptaient participer à l'événement. Les leçons d'anglais de Monsieur Seret portaient leurs fruits. J'adorais saisir les conversations, écouter la radio et m'adresser aux gens. J'adorais cette langue. Souvent, mes phrases étaient un peu maladroitement, je manquais de vocabulaire. Cependant, avec un brin de perspicacité agrémentée de quelques gestes mimés, je réussissais toujours à me faire comprendre.

Lorsque Tyler Evans vint me chercher à l'hôtel, j'étais fin prête à le recevoir, impatiente de découvrir son domaine. Dans ses courriers, le vigneron certifiait l'irréprochabilité de ses cépages, il garantissait un conditionnement adapté au trajet par bateau et promettait une arrivée sans dommages. Tyler Evans succédait à son père, William Evans, leur domaine jouissait d'une renommée internationale. Ils exportaient en Europe depuis déjà près de cent ans. Là encore, je ne comprenais pas pourquoi Jean-Mathieu avait tenu à ce que je me rende sur place. Il souffrait horriblement de notre séparation et de mon côté, je n'aurais jamais osé lui demander un sacrifice de cette ampleur. Nous aurions pu faire livrer les trois mille pieds sur lesquels je comptais greffer des boutures survivantes de La Dame de Mesvin. C'eût été tellement plus simple ! Mais Jean-Mathieu, en m'offrant le voyage, m'avait assuré vouloir donner toutes les chances de réussite au projet. Il disait que je manquais d'expérience. Il me trouvait immature, capricieuse, rêveuse aussi. Importer des ceps de qualité coûtait très cher (il avait beaucoup insisté sur la valeur du voyage, des plants, des frais de

douane), il misait dès lors sur un résultat concluant. En mettant un maximum d'atouts entre mes mains ignorantes, il espérait perdre le moins d'argent possible.

C'était vrai en partie, en partie seulement.

Contrairement aux affirmations de mon mari, j'étais suffisamment documentée, je pouvais mener à bien cette entreprise sans l'intervention d'un grand professionnel. Je mis du temps à comprendre la véritable raison de ce cadeau spectaculaire. Le flamboiement de son sacrifice me serait resservi à de nombreuses reprises. Le *cadeau* deviendrait vite l'incontournable étendard frappé d'une devise perverse : *Après tout ce que j'ai fait pour toi*. Donner n'est pas toujours un acte empreint de bonté, parfois, cela représente une spéculation sur l'avenir. Un atout incomparable pour semer le doute. Un témoignage authentifié aussi convaincant qu'un faux alibi. À ce moment-là, seule sa générosité m'impressionnait. Il se positionnait en mari dévoué. Un homme remisant ses besoins au profit des fantaisies d'une épouse singulière. Tout le monde y voyait la preuve d'un amour fou. Même moi...

Tyler Evans était un passionné, il évoquait le vin, les yeux baignés de soleil. Durant le trajet en voiture, il ne cessait de parler de son travail comme s'il voulait me transmettre son savoir-faire au plus vite. Cinq heures de route séparaient New York de la ville de Corning dans le secteur de Finger Lakes. Nous traversions des paysages époustouffants ! La région devait son nom aux nombreux lacs de forme allongée, qui ressemblaient à de grands doigts sur la carte. Ils étaient éparpillés au creux d'une nature omniprésente. Rien à voir avec les gratte-ciel new-yorkais, le labyrinthe de rues et les enseignes lumineuses. Des collines enneigées bordaient les lacs, je devinais des forêts de feuillus sous les flocons. Tyler Evans me racontait l'histoire des villes que nous traversions, il les piquait d'anecdotes ou nommait les domaines viticoles. Il m'expliquait la prohibition, abolie depuis seulement 1933, elle avait très durement touché les vignerons. Heureusement, lui, il avait tenu en produisant du vin de messe.

— La religion nous a sauvés ! plaisanta-t-il. Nous sommes très croyants ici. Et vous, êtes-vous catholique ?

La question était surprenante, un peu gênante même. J'hésitais à répondre quand j'aperçus un chapelet accroché au rétroviseur. Je crus bon de me ranger à ses idées sans entrer dans la polémique de mes incertitudes.

— Oui, je suis catholique.

— Vous avez des cathédrales magnifiques en France. Je rêverais de me recueillir à Notre-Dame de Paris. Chez nous, les églises sont récentes et beaucoup plus modestes.

— Je suis Belge, pas Française.

— Désolé, je pensais que la Belgique était une ville française, c'est si petit.

— Je vous l'assure, la Belgique est un pays ! À votre décharge, vu l'immensité des États-Unis, je comprends la confusion. De plus, nous sommes voisins de la France, nous avons à peu près la même culture, les mêmes traditions, une histoire commune et surtout, nous parlons français.

— Alors, dites-moi à quoi ressemble votre pays. Je suis curieux de tout connaître. Y a-t-il des cathédrales ? Des châteaux ?

Je lui racontai la mer au Nord et les Ardennes au Sud, les lieux historiques que j'avais étudiés, tous ces endroits où je n'avais jamais mis les pieds. Oui, il y avait des châteaux et des cathédrales en Belgique. Je vivais au château de Mesvin, dans le Borinage. À ses questions, je comprenais qu'il imaginait Versailles, je rectifiai le malentendu. Le château de Mesvin était modeste et réclamait de nombreux travaux. Quant au Borinage, c'était une localité aux richesses minières. Je lui parlai du climat tempéré et humide dont nous jouissions. Un climat mitigé à l'image de la géographie de la Belgique, partagée entre les Flamands et les Wallons. « Le compromis » aurait pu être notre devise au lieu de « L'union fait la force ». Il souriait en tentant d'imaginer à quoi pouvait ressembler une nation si petite et si diversifiée.

— C'est incroyable, chez nous la devise est *E pluribus unum* ! C'est à peu près pareil ! Cependant, certaines pièces de monnaie sont frappées de *In God We Trust*², quand je vous dis que nous sommes très croyants.

En lui racontant la Belgique, des images surgissaient. Mes parents, ma sœur, mes frères. Mon imagination voyait leur air grave, leurs mains râpeuses. Que penseraient-ils du faste de ce voyage ? Je me sentais en décalage, en opposition totale avec leur pauvreté. Tyler Evans s'émerveillait au récit de mon royaume, de ma vie de château. Il devait se fabriquer son propre film, m'inclure dans un monde si éloigné de ma vraie nature. Cela me dérangeait. Je ne pouvais accepter l'idée de rayonner le faste quand ma seule fierté était d'être la fille de petites gens. Je me mis à lui confier mon enfance, j'insistais sur les valeurs de ma famille, sur l'importance du travail, ce tuteur planté dans notre lignée afin de garder la tête haute. Sans m'en rendre compte, les souvenirs émergeaient. L'habitable de la voiture les capturait et Tyler Evans, cet inconnu, réclamait des détails. Intrigué par la différence de classe sociale, il finit par me demander comment nous étions rencontrés, Jean-Mathieu et moi.

— Votre histoire ressemble à un conte de fées ! Racontez-moi comment elle a commencé.

Il n'y avait aucune indiscretion, sa curiosité faisait écho à mes confidences. Je me suis exécutée non sans un certain plaisir.

— Un jour, Jean-Mathieu est entré chez madame Patillot, il venait récupérer du linge. Habituellement, le chauffeur se chargeait de cette tâche, seulement ce jour-là, il y avait une réception au château et le chauffeur était trop occupé par les préparatifs. Jean-Mathieu est donc passé après son travail. Madame Patillot m'a envoyé chercher les paquets dans la remise, et lorsque je suis arrivée au magasin, il se tenait là, droit devant la vitrine. Je le connaissais, nous le connaissions tous au village, lui, par contre, ne m'avait jamais remarquée. Il m'a adressé la parole, quelques formules anodines de politesse, son regard me transperçait. Ma patronne elle-même s'en est aperçue, elle a mis fin à ce début de conversation en me renvoyant à l'ouvrage. Ensuite, nous nous sommes revus à la messe, le dimanche. Il me cherchait dans les allées, me souriait, souvent, il se retournait

durant le prêche. Et puis un jour, il a déposé une lettre à mon attention à la blanchisserie. Puis une autre, une autre et une autre encore. Il me donnait rendez-vous. Il insistait avec une élégance raffinée. Il souhaitait me rencontrer. Il disait vouloir apprendre à me connaître, devenir mon ami. Enfin, vous savez comment sont ces choses, quand une personne vous plaît et que vos pensées vous ramènent inlassablement vers elle. Il était beau. Je le trouvais beau, mais je refusais de me laisser envahir par les sentiments. Nos conditions sociales vouaient d'emblée à l'échec la moindre amourette. Pourtant, j'ai fini par aller à un de ses rendez-vous. J'avais la ferme intention de lui demander d'arrêter de m'écrire. J'étais déjà amoureuse de lui, un peu trop, je voulais mettre un terme à ce jeu dangereux. Notre histoire a commencé ce jour-là, dans une prairie près d'un vieux moulin. Un seul baiser a annihilé mes résistances. Voilà comment la blanchisseuse et le comte sont devenus mari et femme contre l'avis de tout le monde.

— Et aujourd'hui, « tout le monde » est-il ravi de vous appeler Comtesse ?

— Oh, vous savez, les histoires hors normes font rarement l'unanimité.

C'était la première fois que quelqu'un me demandait comment j'avais rencontré Jean-Mathieu. Parler de lui m'en rapprochait. Il me manquait. Je détournai la conversation sur d'autres sujets, ce fut facile, nous avions beaucoup de points communs.

Nous arrivâmes à Corning en fin d'après-midi. Un pâle soleil d'hiver éclairait le domaine. Je fus estomaquée par l'élégance de la demeure. Elle ressemblait aux temples grecs que Monsieur Seret m'avait montrés sur des gravures. Un fronton, des colonnes, une entrée monumentale et au loin les vignobles.

J'étais au sommet de l'Olympe !

Toute la beauté du monde se trouvait réunie en ce lieu terrestre.

6

Les hivers étaient rudes dans l'État de New York et les étés souvent très chauds. Les saisons, plus marquées qu'en Belgique, avaient une grande influence sur les arômes du vin. Les cépages de prédilection en Amérique se caractérisaient par un goût foxé. Le terme « foxé » venait du renard et le goût s'apparentait à celui de son urine. Tyler m'avait fait découvrir ces crus très particuliers. L'âpreté se mêlait à de puissantes saveurs de métal et de miel. Il m'expliquait comment il œuvrait à effacer le côté « dur » en greffant des essences « douces ». Nous dégustions le produit de ses expériences, elles racontaient à elles seules le travail énorme du vigneron. Mes aptitudes œnologiques étaient d'une médiocrité affligeante. Je pouvais apprécier ou détester certains bouquets, j'identifiais plus ou moins les arômes, mais cela se limitait aux évidences, les subtilités m'échappaient complètement. « Apprendre à reconnaître un vin est un acte d'amour », disait Tyler. Il avait raison, tant d'humanité se cache derrière la sophistication du vin. Patiemment, il m'aida à affiner mon palais, à saisir les nuances fruitées ou terreuses, à mettre des mots sur des sensations et à qualifier

des émotions. Chaque jour, il me faisait déguster des crus très différents, d'abord en me signalant leur particularité, ensuite, je dégustais à l'aveugle. Cette formation en œnologie n'était pas prévue au programme du séjour, ce fut une chance formidable, elle me permit d'envisager le travail viticole autrement. Grâce à elle, je compris l'importance de chaque étape depuis la plantation jusqu'à la vinification. Vendanger un jour plus tôt ou plus tard pouvait transformer irrémédiablement un cru en vin moyen. Tous les actes posés avant de remplir un verre se retrouvaient en bouche. L'expérience, le temps consacré à l'éducation du palais offraient la possibilité de les identifier à la dégustation. Tyler Evans savait détailler la composition d'un sol dans une gorgée de bordeaux.

Avant de nous lancer dans l'œnologie, nous avons concentré notre attention sur le but de mon voyage : le choix de pieds capables de venir à bout du phylloxéra. L'insecte, typique des essences américaines, était arrivé avec elles en Europe. Il s'attaquait aux racines et ne laissait aucune chance aux cépages. Il avait ravagé la quasi-totalité des vignes antiques européennes. Aucun produit phytosanitaire ne venait à bout du phylloxéra. Les vigneronns avaient épuisé les solutions bonnes ou mauvaises en espérant épargner l'ancestrale culture. Jusqu'au jour où il fut établi que la vigne elle-même savait se protéger du prédateur, car en Amérique, elle survivait malgré le parasite. Des vigneronns aguerris, aidés par des scientifiques, se penchèrent sérieusement sur la question. Au terme de leurs recherches, ils purent annoncer qu'en greffant des essences européennes sur des pieds américains, les crus prestigieux seraient sauvés. Sans cette immunité naturelle, le monde viticole antique aurait été anéanti ! Je me trouvais au milieu de ces soldats de l'ombre, de ces sauveurs inespérés, une armée de végétaux au service de l'homme. Ils perpétuaient le bel hommage à la nature.

Tyler me le garantissait, les pieds mères provenant de son exploitation protégeraient les greffes de chardonnay. Il m'en faisait la promesse. En retour, il insistait pour que je lui fasse parvenir une bouteille de La Dame de Mesvin. « Vous avez la passion et la sensibilité indispensables à la création d'un grand vin. Il me tarde de découvrir les subtilités du vôtre ! » Ce qui me touchait chez Tyler, c'est qu'il me parlait d'égal à égal. Il n'évoquait pas ma condition de femme, il ne s'étonnait pas de mes connaissances sur les maladies, les insectes nuisibles, les champignons et les traitements. Pas plus qu'il ne s'étonnait de ma maîtrise du travail de la terre. Nous échangeions de vigneron à vigneron. Il accordait de l'importance à mon travail, cela donnait une valeur à ma vie.

Il m'emmena sur le coteau sud d'où les trois mille pieds allaient être déracinés. En arrivant, je ne pus retenir un cri de surprise, c'était tellement troublant. À presque six mille kilomètres de chez moi, je retrouvais un paysage d'une ressemblance déconcertante. La pente douce du coteau, la silhouette d'un village au loin et des arbres en contrebas. À cet instant, je sus avec certitude que la folle entreprise du grand-oncle Eugène serait sauvée.

Tyler Evans maîtrisait absolument tout sur le vin, de la plantation d'une vigne à la maturation d'un cru. Je me régala à l'écouter. Il partageait ses expériences, ses réussites, ses échecs en me livrant une multitude de conseils. Je les notais souvent

à la hâte. Régulièrement, je devais lui demander de répéter, il parlait vite. Tyler Evans bouleversa mes ambitions. Il me communiqua son goût de l'excellence et m'apprit à reconnaître un grand cru d'un bon vin. Grâce à lui, un rêve un peu fou se transformait en une réalité à portée de main. J'entrevois dans l'avenir la fierté de m'acquitter d'une dette envers mon mari et sa famille. Il n'était pas question d'argent, mais de prestige. J'aimais ce travail passionnément. Il était devenu plus qu'une aspiration, une nécessité. Creuser la terre, c'était créer ; vendanger, c'était palper la matière ; presser, c'était façonner l'œuvre ; il restait ensuite à confier au temps le soin de la magnifier. Cela s'appelait « travail », mais au fond de moi, cela aurait pu s'appeler « acte de vie ». Car il vibrait dans mes veines en propageant un sentiment intense de liberté.

Je logeais au domaine. Il était convenu que Tyler m'apprenne comment greffer sur les pieds mères et quels soins apporter jusqu'à la cicatrisation. Il m'enseigna bien plus. Nous ne nous quittions pas, je l'accompagnais partout, j'observais sa façon de distribuer les tâches, son organisation des journées, son souci de la météo. Une relation complice s'installa entre nous, une sorte d'évidence. Souvent, il me demandait mon avis ou un conseil. À chaque fois, cela me surprenait. Je me sentais si peu instruite à côté de lui.

Tyler était veuf, bel homme, d'humeur agréable, d'un raffinement et d'une culture hors du commun. Je n'arrivais pas à lui donner un âge précis à cause de ses traits jeunes mêlés à une grande maturité d'esprit. J'aimais passer du temps auprès de lui, je l'admirais pour ce qu'il représentait de connaissance et de simplicité. Une affection particulière s'était nouée aussi avec ses deux enfants, Mary, six ans et John, quatre ans. Après le dîner, nous jouions ensemble, je leur apprenais des mots en français. Ils adoraient m'accueillir par un « bonjour » et me gratifier de « merci ». Avant le coucher, je leur lisais une histoire, ils m'avaient sollicitée dès mon arrivée, j'en étais profondément touchée. L'odeur de leur petit crâne chaud, la candeur dans leurs yeux, la générosité de leurs menottes potelées enfermées entre mes doigts éveillaient en moi l'envie de devenir mère. Je les serrais dans mes bras, souvent. Au début, je pensais les aider à combler un manque en les choyant. L'injustice d'être privés de leur mère à un si jeune âge me bouleversait. Néanmoins, très vite, je ressentis combien les marques d'affection remplissaient mon propre vide. La question des enfants était un sujet sensible dans mon couple. Jean-Mathieu me reprochait de ne pas lui offrir une descendance. Nous étions mariés depuis plus d'un an et demi et l'enfant espéré tardait à arriver. Jean-Mathieu m'accusait d'être stérile. Moi, je croyais que ma peur d'une grossesse se transmettait à mon ventre et qu'il empêchait la vie d'y entrer. Dans la chaleur du foyer de Tyler, Mary et John calés entre mes bras, je sentais l'angoisse de la maternité se dissoudre. De loin, nous devions ressembler à une famille. Cette image me réconfortait. L'idée de devenir mère un jour déclenchait une avalanche d'affection. Je me réjouissais de retrouver mon mari, de faire de lui un père comblé. Notre couple allait changer. Peut-être même la comtesse m'accorderait-elle plus d'égards si je lui donnais un petit-fils ou une petite-fille ? L'effervescence d'un enfant manquait entre les murs du château, cela

faisait trop longtemps qu'ils s'imprégnaient d'austérité.

Ce voyage en Amérique m'avait transformée. J'étais partie recroquevillée, j'allais rentrer épanouie.

Dieu que mon mari me manquait !

Tyler me parlait très souvent de son épouse, Cassy. La terrible absence le rendait mélancolique. Il m'avait confié qu'elle était morte en donnant naissance à John. Au début, il avait eu du mal à s'attacher au bébé ; inconsciemment, il lui en voulait. Mais John était le plus adorable des nourrissons, il avait su attendrir le cœur de son père. Les confidences de Tyler sur un sujet si personnel me troublaient. Elles instaurent une sorte d'intimité entre nous. Je me gardais de le lui dire, j'avais remarqué que les Américains échangeaient avec beaucoup de liberté. Ils osaient questionner sur des matières attachées à la sphère privée chez nous. Cela m'avait frappé dès le premier jour. En écoutant le récit de sa vie d'homme, je découvrais Tyler sous un jour nouveau. La douleur de son deuil faisait de lui un homme sincère, il me touchait autant que ses enfants m'avaient touchée. Il y avait en lui un mélange de force et de vulnérabilité, ce point d'équilibre entre l'insouciance et la clairvoyance. Je me souviens lui avoir exprimé combien je le trouvais remarquable. Il n'y avait aucune intention de séduction dans le compliment, uniquement une franchise spontanée, un élan du cœur.

Le soir avant mon départ, Tyler m'a avoué ses sentiments. Sa déclaration chantait sur les accords de la langue anglaise. Il m'appelait Darling et ce simple nom Darling, remettait en cause mes choix, mes décisions, mon avenir. Un instant, juste un fragment de minute, j'ai failli plonger dans l'amour de Tyler et la famille qu'il me proposait. C'eût été facile, il me suffisait de ne jamais revenir en Belgique. Cela dura quelques secondes, le temps de déposer sur la balance le contenu concret de ma vie et celui d'une existence incertaine. L'image de Jean-Mathieu me brûlait les yeux. Je pensais à lui, l'âme remplie d'émotion. Ce voyage, il l'avait façonné à ma mesure. Il avait pris soin de moi à des milliers de kilomètres de distance. Il m'écrivait, j'avais reçu douze lettres durant les deux mois de mon séjour. À chaque fois, il me répétait combien il m'aimait, à quel point il était fier de moi. J'appartenais à cet homme-là, ce mari aimant, cette destinée choisie en l'épousant. Je repoussai les avances de Tyler. Nos chemins s'étiraient dans des directions opposées, ils ne se rencontreraient jamais, même si, l'espace d'un instant, un pont avait enjambé nos routes.

Il m'a offert une rose de Damas, il l'avait cueillie sur la parcelle est, là où mûrissaient les grappes destinées au vin de roses. Son parfum m'enveloppait de douceur.

— Fais-la sécher dans un livre. Si un jour je te manque, Darling, tu sauras où me trouver.

Nous avons dissipé le malaise en buvant un chardonnay de 1930. Il n'y avait pas de plus belle façon de se dire adieu.

Lors de la traversée du retour, j'ai lancé la rose dans l'océan. Par ce geste, j'enterrais le doute que Tyler avait fait naître en moi.

Lorsque je suis revenue en Belgique, Jean-Mathieu avait changé. Il était devenu plus froid, plus distant, à la limite de l'indifférence. Le contraste entre les lettres qu'il m'avait adressées et son comportement était saisissant. Les premiers temps, j'ai mis son détachement sur le compte des tensions qui secouaient le pays. La guerre se profilait. Partout, la peur régnait en maître. Des réseaux de résistance s'organisaient, leurs objectifs d'espionnage structuraient le conflit en parallèle. La Première Guerre mondiale était encore fraîche dans les mémoires. Les gens se demandaient s'ils devaient fuir ou rester. Des biens étaient réquisitionnés et des hommes mobilisés. Les charbonnages tournaient au ralenti, faute de main-d'œuvre. Jean-Mathieu affrontait des problèmes de maintenance et de sécurité dans les mines. Une tâche énorme dans laquelle il engageait sa responsabilité. Cela expliquait sa réaction d'indifférence, planter des vignes quand le monde est sur le point d'implorer était un projet totalement incongru.

Je comprenais.

Je me faisais discrète et tentais de maîtriser mes élans envers lui. Nous parlions peu, tellement peu. La plupart du temps, il me demandait de me taire.

Je comprenais.

Il découchait parfois, lorsqu'on faisait appel à ses services loin de chez nous.

Je comprenais.

C'est lorsque les accès de colère et la violence ont commencé que je n'ai plus compris.

Les premiers coups sont arrivés sans raison, un soir, après le repas. Une malheureuse phrase avait déclenché la fureur de mon mari. C'était pourtant lui qui avait engagé la conversation en me posant des questions à propos du voyage en Amérique. Naïvement, je lui avais confié mes impressions.

— J'aimerais un jour retourner à New York avec toi.

L'aveu m'était venu spontanément, sincère, amoureux. Jean-Mathieu ne l'entendit pas de cette oreille.

— Pourquoi ? Faire un voyage de luxe ne t'a pas suffi ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je me suis mal exprimée, j'essayais de te faire savoir combien tu m'as manqué. Ce serait formidable de découvrir la ville ensemble. J'aimerais te montrer les endroits incroyables que j'ai visités.

— Ah oui ? Vraiment ? Tu veux aussi me présenter à ton amant ?

— De quoi parles-tu ?

— Tu dois en avoir une vague idée, non ?

— Non justement. Précise ta pensée.

— Tu crois que je ne sais pas que tu as été la maîtresse de ton planteur d'arbres !

— Mais tu divagues !

— Tu vas voir si je divague !

Il me saisit au cou. Ses doigts se pressaient sur ma gorge. Je ne savais plus

parler. Il y avait de la haine dans son regard, une haine baignée de folie. J'étais terrorisée. Il m'a lâchée un bref instant, le temps de desserrer ses mains avant de me frapper. Il cognait fort, au visage, principalement au visage. Lorsque je me retrouvai à terre, il me roua de coups de pied en visant le ventre.

— Sale putain stérile ! Même pas capable d'enfanter !

Je ne me souviens pas de tous les noms dont il m'a gratifiée, tout comme je ne me souviens pas du nombre de coups. Mais je me souviens de la haine bavée hors de ses orbites, de la virulence de ses injures, de son mépris : ils me battaient eux aussi. Quand il a eu son compte de violence, il est sorti, la bouche cousue et le souffle bruyant. Je restai hébétée ; il me fallut un moment avant de concevoir ce qui venait de se produire. J'étais en sang, roulée en boule près du buffet. Un animal blessé laissé pour mort.

Le silence faisait naître des bruits inquiétants. J'entendais des martèlements de pas dans les craquements du parquet. J'avais peur qu'il ne revienne, qu'il ne me frappe encore, alors, je me suis réfugiée dans la grange. Il y faisait froid, c'était les saints de glace, il gelait. J'avais honte d'avoir été aussi bête. Une seule question tournait en boucle dans mon esprit : Pourquoi ? Pourquoi lui avoir suggéré de retourner à New York tous les deux ? Pourquoi ? J'aurais dû savoir que cela le mettrait en colère. J'aurais dû réfléchir. Derrière le souhait, il y avait une demande déguisée, comment avais-je pu être aussi sotte ?

C'est terrible, mais j'en voulais à peine à mon mari. Face à sa réaction cruelle, je ne pouvais m'empêcher de penser que, d'une certaine façon, je l'avais méritée. Je m'étais comportée en gamine capricieuse, obnubilée par les futilités de sa passion. La guerre menaçait et moi, je parlais de plaisir. J'aurais voulu pouvoir reprendre les mots prononcés, effacer la conversation, revenir en arrière, ne plus saigner.

Je me trouvais tellement stupide !

Recroquevillée sur un tapis de paille, je ne valais guère mieux qu'un chien écervelé auquel on donne le bâton. À cette opinion dégradante s'ajoutait un effroyable sentiment de culpabilité. Il me punissait plus fort encore que les gifles de mon mari. Je me rongerais de l'intérieur en songeant que Jean-Mathieu avait perçu la seconde de doute, le fragment de pensée dans lequel j'avais envisagé d'accepter le baiser de Tyler. Non, je ne l'avais pas trompé, aucun autre homme que lui n'avait posé ses lèvres sur les miennes ni ses mains sur mon corps, cependant, je l'avais imaginé. J'étais tiraillée entre l'injustice de la sanction et la légalité des coups. Un éclat de désir peut-il rendre une femme infidèle ? À ce moment-là, je le craignais. J'avais les arcades sourcilières ouvertes, la lèvre inférieure fendue. Je sentais gonfler mes paupières. En épongeant mon visage, je me promis de rassurer mon mari dès le calme revenu. Il me croyait coupable d'adultère, cela m'était insupportable. Il fallait au plus vite dissiper les doutes et enterrer les souvenirs.

Lorsque l'occasion se présenta, un soir où Jean-Mathieu semblait d'humeur paisible, je lui confiai ce qui s'était réellement passé en Amérique. J'insistai sur

l'honnêteté de Tyler, sur la mienne, sur la façon très claire dont j'avais repoussé ses avances. Je me suis surprise à m'excuser, comme si j'étais en faute. J'argumentais le récit avec moult détails, les gages dérisoires de mon intégrité. J'espérais tellement qu'il me croie. Les questions pleuvaient. Jean-Mathieu voulait savoir, il voulait tout savoir. Mais il y avait si peu à dire puisqu'il ne s'était rien passé.

Il insistait.

Il m'obligeait à ressasser dix fois la même histoire. Il analysait mes propos, cherchait une divergence, le minuscule soupir de travers qui témoignerait d'un mensonge. Je m'en tenais aux faits, répétais inlassablement une version identique, la vérité. Plutôt que de lui redonner confiance, cela produisait sur lui une exaspération décuplée.

La tension montait.

Il se focalisait sur la seule idée qu'un homme avait tenté de me séduire. Selon son analyse de la situation, si ce bouseux s'était permis de me faire des avances, c'est que j'avais laissé entrevoir un probable consentement.

Plus je protestais, plus il se braquait. Plus je niais, plus il s'énervait.

Une deuxième salve de coups me tomba dessus. Plus raide encore et plus furieuse que la première.

Il y en eut beaucoup d'autres après. Tellement d'autres que je cessai de les compter.

8

L'Allemagne envahit la Belgique le 10 mai 1940. Un an et quarante jours après mon retour d'Amérique. Jean-Mathieu, grâce à son travail d'ingénieur des mines, fut démobilisé. Son frère, Philippe-Auguste, mourut dès le début du conflit, il avait trente-neuf ans. La comtesse ne s'en remit jamais. Son caractère déjà dur devint acerbe. Elle malmenait son entourage avec hargne comme si seul son fils aîné avait eu le droit de vivre. Jean-Mathieu redoublait d'attention envers elle, il se comportait en fils aimant, cependant les formules affectives sonnaient faux dans sa bouche.

En les observant de près, il ne fallait pas être le docteur Freud pour comprendre leur fonctionnement. L'un détenait l'argent, l'autre le pouvoir et les rôles pouvaient s'inverser puisque Jean-Mathieu possédait à présent la part d'héritage de son frère. La guerre adoucissait un peu la règle du jeu, néanmoins elle ne les empêchait pas de pousser leur pion sur l'échiquier.

Ils se ressemblaient tellement tous les deux.

Mathilde de Brizan du Puy avait donné naissance à son double, elle lui avait inculqué sa voracité, son égocentrisme et ses frustrations. Cela tenait de la vengeance, de cette revanche dont elle n'arrivait pas à s'acquitter. Dès le départ, ce deuxième fils non désiré, geignard, en perpétuelle sollicitation, la confrontait à ses impossibilités. Il lui volait le temps précieux qu'elle aurait voulu passer en compagnie de son premier si docile et si doux. Elle n'avait pas souhaité un autre

fil, il était sorti d'elle, la gueule grande ouverte, déterminé à ingérer sa substance. Il la vampirisait. Le jour, quand il ne la tétait pas, il réclamait sa présence à grands cris. La nuit, ses hurlements faisaient trembler la lune. Plusieurs fois, elle positionna le coussin au-dessus de sa figure froissée. Une simple pression. Dix, vingt secondes tout au plus et le silence reviendrait. Les petits poumons, d'où s'échappaient les vagissements, cesseraient de fendre sa vie en deux. Mais le courage lui manquait. Penchée sur le berceau, à portée de la délivrance, elle reconnaissait dans les traits du nourrisson couvert de bave, ceux de son autre fils, celui qu'elle aimait. Alors, elle fichait son sein lourd dans la bouche du braillard, elle l'étouffait avec son lait, jusqu'à ce qu'il se taise. Jusqu'à ce qu'il lui accorde une ou deux heures de sommeil.

Ce schéma de relation s'affinait au fil des mois. Il demandait et elle donnait, histoire de se libérer de lui. Alors, il réclamait davantage, histoire de se venger de ce simulacre d'attentions. Elle lui flanquait à la face tout ce qu'il voulait pourvu qu'il garde ses distances.

Le jeu était lancé, rien ne pourrait arrêter la partie.

Jean-Mathieu s'étalait, pareil à un paillason, sous les semelles de sa mère, la main tendue en aumône. Il courbait l'échine en bon fils, dévoué, respectueux, dont la seule quête est celle d'un vrai moment d'intérêt. Le tableau, digne d'un faussaire expérimenté, dépeignait un martyr. L'illusion de soumission était devenue sa stratégie, son réel pouvoir. Plus elle le repoussait, plus elle lui permettait de la vampiriser. L'absence d'amour et d'empathie obligeait les partenaires à se surpasser. Personne n'aurait misé sur un gagnant. Mathilde de Brizan du Puy avait fabriqué un monstre de froideur. L'abjection plantée dans le regard de son fils était un miroir dans lequel elle se reconnaissait. Ensemble, ils s'appliquaient à sauvegarder les apparences sous la trame d'une seconde peau affable. Ils s'inspiraient du masque angélique derrière lequel le diable capture ses victimes.

L'épouse de Philippe-Auguste est revenue à Mesvin le jour des funérailles. Elle se tenait digne devant le cercueil, les larmes cachées sous un épais voile de crêpe noire. La comtesse veillait à la précéder d'un pas. Elle avançait subtilement, l'œil en coin rivé sur les chaussures de sa bru. Elle refusait, même ce jour-là, de céder sa place à une autre femme. Les quelques centimètres volés au protocole flattaient son orgueil. Jusqu'au bout, elle aurait tenu le premier rang auprès de son enfant chéri. Après la cérémonie, la jeune veuve retourna en Flandre. Nous ne l'avons jamais revue.

Les années de guerre ont profondément modifié notre mode de vie. La hantise de la comtesse était que le château soit réquisitionné par les Allemands. Elle avait fait décrocher les tableaux et les tapisseries de valeur. La vaisselle, les verres en cristal, les sculptures, certaines pièces de mobilier les avaient rejoints dans la cave dite « le passage secret ». C'était un long couloir dissimulé derrière une étagère en stuc épousant la forme voûtée du plafond. Elle avait déjà servi lors de la Première Guerre mondiale. En dépouillant le château de ses richesses, la

comtesse espérait dissuader les Allemands de tenir leurs quartiers sous son toit. Nous avions redécoré avec des objets simples et du mobilier rudimentaire. Seuls les portraits des aïeux ornaient toujours les murs du hall d'entrée. Nous dînions encore dans la grande salle à manger. La gouvernante, prénommée Betty, continuait de nous servir, mais la viande manquait dans les plats ébréchés.

Les dix hectares de terres attachées au domaine, outre la partie boisée, se partageaient en prairies jusqu'aux coteaux sud où poussaient les vignes. Jean-Mathieu délimita des parcelles en fonction de la qualité du sol, ensuite il fit planter des céréales par les agriculteurs de la région. Il organisa également une basse-cour et un grand potager. Les Brizan du Puy perpétuaient une vieille tradition chrétienne, qui consistait à associer leur image à des actes de charité envers les miséreux. Cela donnait bonne conscience, renommée et pouvoir. En ces temps de conflits, le potager devint une des sources alimentaires du village. La générosité des Brizan du Puy prit de l'ascendant. On s'inclinait devant eux le dimanche à la messe. Des hommes froissaient leur casquette entre leurs doigts, les yeux sur leurs chaussures, lorsqu'ils demandaient de l'aide. Jamais des légumes n'offrirent autant de prestige à quelqu'un. Il fallait continuer de mener à bien ces cultures, seulement cela exigeait beaucoup d'énergie. Si les terres agricoles, données en prêt aux fermiers, ne réclamaient aucun effort tout en garantissant de la farine et du maïs en suffisance, il n'en allait pas de même avec le potager et la basse-cour. La comtesse, de concert avec son fils, soulignait un point : il était inconcevable de laisser les villageois venir travailler aux abords du château. Rodolf avait l'habitude d'endosser une multitude de fonctions : chauffeur, jardinier, homme de maintenance, mécanicien, maçon parfois. Mais l'entretien du potager en supplément de ses nombreuses attributions devenait matériellement impossible. Je l'aidais de mon mieux sans abandonner mes vignes. J'y retournais sitôt accomplies les tâches quotidiennes. Mon cher coteau était plus que jamais mon refuge, car la violence de mon mari s'accroissait de jour en jour. Les coups pouvaient venir à n'importe quel moment, sans raison, ou du moins, sans explication. Jean-Mathieu arrivait toujours à m'extirper une parole déplacée, une expression inappropriée, parfois un simple soupir suffisait à déclencher sa colère. Pourtant, je me taisais en sa présence. Je diluais mes opinions dans l'acide de la peur. Mon mari avait trouvé une parade, il me questionnait. Il adorait m'interroger, m'extraire des mots dont il se servait pour dégoupiller sa rage. Chaque soir, je cousais sur ma peau une cuirasse imaginaire. Si elle ne me protégeait pas le corps, elle protégeait mon esprit effaré.

Les premières vendanges donnèrent un vin sec et doux comme si le raisin avait capté mon besoin de tendresse. J'étais fière de ce résultat. Ce vin méritait amplement son appellation de chardonnay. Il reflétait des mois de patience, de soins, d'envie de bien faire, et enfin, l'âme de l'oncle Eugène si chère à mon cœur. Jean-Mathieu me fit la grâce d'un compliment. Je ne savais s'il était sincère ou si cela cachait le début d'un prochain emportement. J'en étais à redouter la bienveillance de ses avis. J'en étais à craindre la brutalité de ses silences.

Helmut Von Staffen est arrivé au château en avril 1943. C'était un jeune homme de dix-huit ans, apeuré, tel un lapin pris au piège. Tout le monde l'appelait l'Allemand, mais il était Autrichien. Une lointaine parenté le reliait à la famille de Brizan du Puy. L'union d'une tante de la comtesse avec un duc de Bohême. Helmut était le fruit d'un enfant issu de ce mariage, un petit-cousin dont personne ne connaissait l'existence jusqu'à l'*Anschluss* en 1938. À cette époque, la famille Von Staffen avait fui l'Autriche, grâce à leurs accointances avec le gouvernement Standenstaats. Ils avaient trouvé refuge à Bruxelles, chez la sœur de la comtesse. Leur fortune considérable contribuait beaucoup à cette hospitalité peu enthousiaste. Lorsque la guerre avait éclaté en Belgique, ils avaient vécu cachés au sous-sol de la grande demeure bourgeoise. Jusqu'en 1943, date à laquelle les parents et les deux sœurs d'Helmut furent arrêtés et déportés vers l'Allemagne. Le jeune homme, absent ce matin-là, avait échappé de justesse à la rafle. Il courait trop de risques en restant à Bruxelles. La comtesse consentit à l'accueillir sous certaines conditions, à commencer par l'acceptation d'un logement rudimentaire et la fourniture d'un travail quotidien. Elle réclamait également une discrétion absolue au sujet du lien familial qui les unissait.

Il serait traité tel un prisonnier.

Entre les camps allemands et le servage au château de Mesvin, le choix d'Helmut fut vite fait.

La comtesse et mon mari lui réservèrent un coin de grange sans eau, sans électricité et sans chauffage. Le seul confort accordé se limitait à la nourriture, car on lui en demandait beaucoup à l'Allemand (nom attribué par la comtesse pour souligner son mépris à l'égard de ce petit-cousin). Il ne rechignait pas à la tâche. Helmut Von Staffen s'efforçait d'accomplir sa besogne en y mettant l'énergie brûlante qui battait dans ses veines : l'envie de vivre.

Son arrivée au château changea considérablement notre quotidien. Rodolf put à nouveau s'occuper de l'intendance, le potager doubla de volume, la basse-cour s'enrichit de clapiers, la volaille eut droit à un poulailler solide, une véritable protection contre les renards. Personne n'osait le dire, mais ce jeune homme contribuait au bien-être de tout un village. Lequel fermait les yeux sur les origines d'Helmut, conscient de ne pouvoir se passer des appuis de la comtesse.

Avant l'*Anschluss*, il vivait à Retz, près de Vienne, dans le massif bohémien. Helmut avait grandi au cœur d'une région viticole, il connaissait et aimait travailler la vigne. Sa famille possédait un domaine important, transmis de génération en génération.

Il parlait fort peu le français. J'appris quelques rudiments d'allemand afin d'établir une communication avec lui. Il se montrait coopératif, acceptant sans broncher d'user sa jeunesse aux travaux pénibles. Très vite, il s'attacha au coteau sud de la propriété. Je le remarquais à son ardeur à évincer les corvées potagères, il courait ensuite vers les vignobles, un sécateur à la main, un arrosoir ou des

bassins. Parfois, tard le soir, on pouvait observer une ombre se faufiler entre les ceps. Helmut donnait de sa personne, il aurait fait la fierté du grand-oncle Eugène. Je l'encourageais. En signe de remerciement, je glissais un verre de vin discrètement dans son panier-repas, grâce à la complicité de Betty.

Mon mari le méprisait. Souvent, je l'entendais l'injurier. Souvent aussi, je l'entendais le battre. Jean-Mathieu ne maîtrisait plus sa violence.

Avec moi, les périodes d'alternance entre les coups et les excuses se réduisaient considérablement. Et un jour, les remords s'évaporèrent. Les remords ou le besoin de répit, comment savoir ? Je ne reconnaissais plus l'homme que j'avais épousé, celui qui me parlait d'amour avec de la poésie empruntée aux livres. La promesse d'une vie heureuse teintait les fausses notes du mensonge. Un garçon doux au regard d'ange m'avait laissé croire que j'étais la plus belle femme du monde. À celui-là j'avais dit oui. Il était à présent un mari insensible, d'une froideur de givre et d'une violence sans pitié. J'osais à peine lui adresser la parole. Je me muais en créature aphone, engluée de peur. Le soir, sous les draps de notre lit conjugal, il me prenait en grognant. Quand son sexe redevenait flasque, il poussait un dernier grommellement, alourdi de reproches, celui-là. Il ouvrait sa bouche fétide au-dessus de mon visage. Soufflait sa morgue à deux centimètres de mon nez.

— Je me demande pourquoi je m'obstine, ton ventre est sec ! Sale putain stérile !

Peu à peu, à force d'humiliations, l'amour se transforma en dégoût. Son odeur, son haleine chargée, le bruit de ses mâchoires pendant les repas, sa façon de faire trembler sa jambe quand il était assis, tout en lui me répugnait. Lorsque son corps s'écrasait sur le mien, je fermais les yeux, fort, très fort. Je comptais les coups de boutoir : un, deux, trois, quatre, cinq... ils dépassaient rarement les trente. Notre mariage n'avait plus aucun sens, mis à part le fait que mon mari trouvait à sa disposition une femme à frapper ou dans laquelle se soulager. Je dissimulais au mieux les bleus et les plaies. Je voulais à tout prix épargner ma famille. Si ma mère avait su, elle en serait morte de chagrin. Mais autour de moi, personne n'était dupe, à commencer par la comtesse. Son regard s'abaissait sur les ecchymoses avec la force d'un poing. Elle retenait à peine un rictus de mépris derrière lequel j'entendais nasiller sa voix méchante : « Je vous l'avais dit, vous n'avez pas votre place ici. »

Au village, les conversations cessaient dès mon apparition. Les hommes me toisaient, les femmes baissaient les yeux, elles évitaient de croiser les marques de mon calvaire. Des chuchotements filtraient les jurons : intrigante, fille légère, putain. Je feignais de ne pas les entendre. Les villageois cautionnaient mon martyre et il m'arrivait encore de douter de mon innocence. Je me confessais auprès du curé, chaque dimanche. J'espérais une rédemption. Je ne lui avais rien caché de ce qui s'était passé en Amérique : la déclaration de Tyler, mon attirance, mon refus. Le curé insistait, il revenait sans cesse sur le sujet. Posait invariablement la même question. Proférait inévitablement les mêmes menaces.

— Pourrais-tu jurer devant Dieu d'avoir été fidèle à ton mari ? Fais bien attention, le mensonge conduit à la damnation éternelle.

Lui non plus ne me croyait pas, il concédait plus de crédit à la jalousie de Jean-Mathieu qu'à mes confessions. En me tutoyant, le curé signifiait le peu de respect accordé à ma personne. Cela pouvait sembler anodin, cependant, cela en disait long.

Aux yeux de tous, j'étais *persona non grata*. Une femme à exclure, mais nantie d'un titre de noblesse. Une châtelaine drapée dans les honneurs d'une grande famille. Cela m'octroyait le privilège d'éviter les crachats.

10

Le 8 mai 1945, début des *événements*.

Les événements sont arrivés à la fin de la guerre. « Les événements », car d'un seul, une succession d'autres faits a bouleversé mon existence, faisant basculer ma vie de façon irréversible.

Après le retrait des troupes allemandes, le chaos se mélangea à l'euphorie. L'avenir nous apparaissait soudain prêt à germer des graines de délivrance. Bien sûr, il fallait enterrer les morts, décorer les survivants, reconstruire les villes, les villages, les vies. Rien ne serait pareil. Nous émergions peu à peu de l'enfer, affublés de séquelles dues au séjour passé dans le monde des damnés. Nous apprenions par les journaux jusqu'où des êtres humains avaient été capables de s'enfoncer dans l'horreur. Certains articles parlaient des camps de concentration où l'on dénombrait des centaines de milliers de victimes. Nous avions peine à le croire, les chiffres avancés donnaient le vertige. Comment aurions-nous pu concevoir l'impensable ? Ce dont nous étions certains, c'est que si Satan portait une nationalité, il était sans aucun doute Allemand.

J'envisageais l'armistice jusque dans mon couple. La liesse populaire ravivait ma joie, elle me donnait l'illusion d'une paix universelle. J'avais préparé des bouteilles de vin en vue de fêter la libération au village. Je comptais inciter mon mari à venir danser sous les lampions. Je retrouvais la candeur de ma jeunesse, l'envie d'effacer l'ardoise griffonnée d'additions impossibles à honorer, celle d'utiliser une craie neuve sur un tableau propre. La guerre était finie, elle devait également se terminer au sein du cercle familial.

J'oubliais que nos sauveurs valsaient eux aussi sur la place entre l'église et l'école, qu'ils distribuaient du chewing-gum et des cigarettes, qu'ils parlaient anglais.

J'avais enfilé une robe à fleurs, relevé mes cheveux, mis un peu de rouge sur mes lèvres. La comtesse était partie à Mesvin durant l'après-midi en compagnie de Betty et Rodolf. Le curé souhaitait aménager la sacristie en dortoir afin d'y accueillir des soldats américains, ils s'étaient portés volontaires pour prêter main-forte. Chacun au village y mettait du sien, on amenait des matelas, des oreillers, des couvertures. J'attendais le retour de mon mari. J'étais impatiente d'aller les rejoindre. Jean-Mathieu a garé sa voiture dans l'allée. Je me sentais heureuse,

légère, prête à tourner la page. Lorsque je suis arrivée à sa hauteur, il souriait. Nous nous sommes observés, un peu comme des animaux qui se toisent avant de s'approcher. Nous tentions d'apprivoiser la crainte, de museler le mépris. Jean-Mathieu a brisé la glace par un compliment.

— Tu es belle ! Vraiment très belle ! Est-ce en mon honneur ou cherches-tu à me séduire ?

— J'aimerais aller danser, lui ai-je timidement répondu.

— Danser ?

— La guerre est finie, Jean-Mathieu, cessons de nous déchirer nous aussi, donnons un nouveau souffle à notre histoire. Je ne suis pas ton ennemie. Nous sommes jeunes, nous avons encore tant de bonheurs à vivre. Allons retrouver les autres au village, allez, viens. Allons nous amuser, allons fêter la paix, allons rire. Depuis combien de temps ne rions-nous plus ?

— Ce n'est donc pas pour moi que tu t'es mise en beauté. C'est juste parce que tu as envie d'aller danser.

— Non ! D'ailleurs, je ne me suis pas préparée. Cette robe, je l'ai déjà portée des centaines de fois.

— Elle te va à ravir ! Tu es une belle femme, Adèle, je te trouve très élégante. Il semblait sincère, un peu mal à l'aise. Tu as sans doute raison, je suis trop jaloux, à force de m'éblouir devant ta beauté, je vois le mal partout. Allons faire la fête avec les autres. C'est un grand jour, ne le gâchons pas. Mais avant, si tu le permets, je voudrais enfiler des vêtements propres. Tu m'accompagnes ?

J'étais surprise par la simplicité de nos échanges. Jean-Mathieu me serrait la main, il y avait déposé un baiser. Il me regardait amoureusement.

Il m'attira vers ma chambre.

— Tu m'as manqué, Adèle, tu me manques encore beaucoup.

— Je ne sais pas comment nous en sommes arrivés là. Repartons sur de nouvelles bases. Je veux bien oublier tes écarts, tirer un trait sur ce qui s'est passé. Offrons-nous une nouvelle chance.

— Tes écarts ? Je n'ai pas bien compris. As-tu dit TES écarts ou MES écarts ?

— Je voulais dire, enfin tu sais... Tes gestes malheureux.

— Serais-tu en train de m'accuser de quelque chose ?

— Non, au contraire, je te propose de faire la paix.

— Bien entendu. Alors, faisons la paix et embrasse-moi.

En me dirigeant vers lui, je comprenais que rien n'avait changé ni sa froideur ni ma répulsion. Je me rigidifiais au contact de ses lèvres. Son odeur me révoltait. Il fourrageait ma bouche avec sa langue, les doigts accrochés à ma taille. Une impression de souillure me traversait depuis la racine des cheveux jusqu'aux talons. Il devait percevoir mon dégoût, cependant, il continuait à me caresser les hanches fébrilement.

Sa respiration s'accélérait. La bête sortait de sa tanière.

Il me demanda de ne pas bouger. C'est étrange la facilité avec laquelle un être peut se soumettre à son bourreau. Le jeu sadique, aux règles perfides, avait commencé peu de temps après mon retour d'Amérique. Deux salves de coups

suffirent à intégrer le rituel morbide à ma relation de couple. « Ne bouge pas » signifiait : tiens-toi droite devant moi, bras le long du corps, tête baissée. Mon mari aimait frapper une femme debout.

J'aurais dû me méfier de son sourire. J'aurais dû comprendre que la sanction, cette fois, serait différente.

Il me fixa un moment. Il ricanait des sons dangereux, claqués par la lnette de l'ogre. Cela dura une éternité. Il ne se passa rien d'autre que ce ricanement hostile et un flot de haine projeté sur ma droiture. L'absence de coups donnait naissance à des brutalités bien plus terrifiantes. Jean-Mathieu sortit de la chambre. La peur me broyait les entrailles.

Non, rien n'avait changé ! On peut essayer une flaque, mais il est impossible d'éponger un torrent. Le bruit dans la serrure confirmait ses intentions. Clac, clac. J'étais enfermée. Derrière la porte, le ricanement gagnait en jouissance. Jean-Mathieu crachait son venin. L'empoisonnement fut immédiat.

— Tu pensais vraiment que j'irais m'amuser avec tes amis américains ? Me prends-tu pour le dernier des idiots ou cherches-tu à me ridiculiser ? Tu resteras là jusqu'à ce que tu comprennes que je suis ton mari et que tu es ma femme. À ce titre, ton droit est de me servir, de me satisfaire et de te soumettre à la moindre de mes volontés. Je te laisse méditer. La privation te sera salutaire.

Il quitta le château en voiture, calmement, c'est à peine si j'entendis claquer la portière. La chambre se trouvait au deuxième étage, plus de dix mètres me séparaient du rez-de-chaussée. Les murs de façade n'offraient aucune prise, impossible de m'échapper par là. Quant à l'énorme porte en bois, tenter de la défoncer était peine perdue. Je me résignais à l'enfermement. Une fois de plus, aussi incompréhensible que cela puisse paraître, tout en brassant ma rage, je peinais à réprimer un sentiment de culpabilité. J'avais mis sa jalousie à l'épreuve sans le rassurer par un baiser chaleureux. Cette aversion dont je ne pouvais me défaire avait gâché notre réconciliation. Je m'en voulais d'avoir été si peu convaincante.

Les heures s'égrenaient. La nuit déposa son manteau noir sur le village. Un nouveau jour se leva. Ankylosée par un sommeil trop court, je tentais de rassembler mes idées. À force de ressasser mes manquements, de m'insurger contre la cruauté de Jean-Mathieu, plus rien ne me semblait tranché. La nuance des sentiments se diluait sur la palette des actes, cela fabriquait du gris. Le gris ne se targue ni de oui, ni de non, ni de pour, ni de contre. Le gris est une couleur dépersonnalisée, sans opinion, sans définition. Les évidences fusionnaient à ce mélange confus. Sans certitudes, marcher ne mène nulle part.

11

Le 11 mai 1945, trois jours après le début des *événements*.

La comtesse m'a libérée dans l'après-midi. Elle a ouvert la porte sans dire un mot, à peine a-t-elle tenté un sourire avant de s'éclipser. Après trois jours d'enfermement sans nourriture, l'air chaud du dehors me revigorait. J'en aspirais

de grosses bouffées, j'espérais me reconstituer. Il devait être aux alentours de 15 heures, le soleil perçait des nuages faméliques, il brûlait délicatement ma peau.

Pourquoi ai-je un souvenir si précis de ce doux soleil ?

Peut-être parce que je voudrais garder un peu de clémence de ce jour maudit. Peut-être parce que c'était une journée idéale pour cueillir des fleurs, emmener le chien en promenade ou s'adosser à un arbre et lire un livre.

En ce 11 mai 1945, il faisait beau, c'était une de ces journées où l'on voudrait arrêter le temps. Sans hésiter, j'ai couru vers les vignobles. Avec le recul, je me dis que j'aurais dû m'enfuir. Mais avec le recul, il est si simple de refaire l'histoire. Comment aurais-je pu imaginer ce qui m'attendait ce jour-là ? Je suis donc allée auprès des vignes. Elles manquaient d'eau, le vent chaud desséchait la terre, alors, je suis allée chercher les arrosoirs dans la grange. Soigner les vignobles me rendait à la vie. Mon esprit s'apaisait, les chapelets de questions cédaient la place aux gestes mécaniques du travail. Je déposai six arrosoirs sur une brouette, le puits se trouvait quelques mètres plus loin. J'étais sur le point de repartir quand j'ai entendu des pas dans mon dos. Légers, discrets, terrifiants.

Là encore j'aurais dû m'enfuir.

Pourtant, sans me presser, j'ai poussé la brouette en veillant à faire le moins de bruit possible. Une main s'est abattue sur mon épaule. La peur m'a clouée sur place. Je sentais mon cœur s'emballer, mes membres se refroidir. J'anticipais la douleur des coups, des injures, des reproches, de la hargne avec laquelle mon mari allait me battre. Le rituel auquel j'allais devoir me soumettre. Il devait penser que je m'étais échappée, la sanction n'allait pas tarder. Je me préparais à encaisser sa colère en fermant les yeux, maigre bouclier, protection dérisoire, unique moyen d'occulter sa violence. Mais les coups n'arrivaient pas et la main me caressait l'épaule. Elle tremblait. Jean-Mathieu devait se délecter. Il adorait retarder le moment des premières gifles. Il plongeait dans ma terreur, nageait dans les plis de mes yeux clos. Ses ordres odieux résonnaient à mes tympans : « Ouvre les yeux ! Regarde-moi quand je te frappe ! Plus tu refuseras de me regarder, plus je frapperai fort ! » répétait-il à chaque fois.

Seulement là, en cet instant, il ne disait rien.

Les doigts glissaient lentement sur mon bras, en douceur, en retenue. Je ne reconnaissais ni le geste ni cette sorte de frôlement délicat. Interpellée par cette nouvelle manière de me punir, je me suis retournée au risque de précipiter le châtiment.

Helmut me fixait, le visage crispé par un mélange d'affection et de désir.

Comme à chaque fois, quand l'impensable me surprend, je n'ai pas compris. Mon cerveau fonctionnait au ralenti, englué par les eaux d'un lac poissonneux.

La main chaude, confondue avec celle de mon mari, se refermait de plus en plus sur mon épaule. Helmut s'est mis à parler. Il s'exprimait trop vite, je saisisais à peine la moitié de ces propos. Sa respiration s'accélérait au rythme de ses phrases. Le malaise grandissait. J'ai voulu le rompre en me dégageant.

— Pardonnez-moi, Helmut, je dois aller arroser les vignes.

Il m'a attrapée par le poignet. Il resserrait ses doigts, m'empêchant de partir.

Son regard s'assombrissait, une détermination d'homme effaçait la naïveté bleue que je lui avais toujours connue.

— Laissez-moi, Helmut ! Lâchez-moi immédiatement !

Il a renforcé son emprise. Il m'a plaquée contre le mur, saisi les mains et il les a pressées sous sa ceinture. Il se collait fermement à moi, j'étais prise en étau entre les briques et son corps en sueur. Impossible de me dégager. Ses lèvres gluantes cherchaient ma bouche.

— *Küss mich, küss mich.*⁴

Je détournais la tête autant que je pouvais. J'aurais dû crier, j'aurais pu crier, mais j'avais appris à me taire depuis trop longtemps. À me taire et à garder les yeux fermés.

— *Küss mich, küss mich.*

Le cou tordu à l'extrême, j'attendais l'instant où il relâcherait un peu sa prise. Je comptais m'enfuir, retourner m'enfermer dans ma chambre.

— *Küss mich, küss mich.*

Il ne relâchait rien, frottait mes mains sur son sexe dur.

— *Küss mich, küss mich.*

Je sentis une vertèbre craquer dans ma nuque. De douleur, j'ai ouvert les yeux. Et je l'ai vue. Elle se tenait dans l'embrasement de la porte, immobile, les poings serrés. Un instant j'ai espéré qu'elle vienne à mon secours. Je la suppliais du regard. Mais elle n'a rien fait pour me sauver. Une expression glaciale marbrait son visage. Quand enfin j'ai tenté de l'appeler, Helmut a pressé sa main sur ma bouche. Mes cris s'étouffaient sous sa paume brûlante. Il me forçait à pivoter la tête vers lui.

À ce moment-là, la comtesse a tourné les talons en direction du château.

— *Du gehörst jetzt mir.*⁵

L'emprise d'Helmut s'est accentuée. Il a cessé de chercher un baiser, il voulait plus. Il était déterminé à assouvir sa pulsion, prêt à me brutaliser au besoin. Il m'a traînée par les cheveux vers la paille où il dormait. D'une main, il immobilisait les miennes, de l'autre, il a remonté ma robe et baissé son pantalon.

Je hurlais.

Je hurlais un son rauque sorti de mes tripes. Un rugissement fracassant, animal, désespéré. On aurait pu m'entendre jusqu'au village. Pourtant, même le chien n'est pas venu à mon secours. Je me débattais de toutes mes forces. Mais j'étais si faible et Helmut était costaud. Si costaud.

Je suis rentrée au château, la robe déchirée, l'intimité en charpie. Des filets de sang glissaient le long de mes cuisses, j'avais mal. Horriblement mal. La comtesse est arrivée à ma rencontre, elle a ouvert la bouche en me voyant, aucun son n'en est sorti. Sa stupeur a duré le temps de comprendre ce qui s'était passé. L'espace de ce bref effarement, je l'ai sentie émue, empathique, humaine. Elle a fait un pas vers moi, puis s'est ravisée. Son masque froid s'est recollé à son visage aussi

soudainement qu'il s'était émiété.

— Allez vous rafraîchir ! Votre époux ne va plus tarder à rentrer, il serait désastreux de lui infliger la honte de vous retrouver en pareil état.

Elle pointait l'escalier de l'index, le bras tendu à l'horizontale. J'escaladai les marches péniblement, le ventre en lambeaux. Ma chambre redevint ma prison, j'entendis tourner la clé dans la serrure de l'autre côté de la porte. Je regrettais de m'en être évadée. Je me suis lavée, lavée et lavée encore. J'aurais aimé pouvoir arracher ma peau, racler la souillure jusqu'à l'os, jusqu'à la moelle, jusqu'à la mort. Je frottais. Furieusement. L'impatience d'en finir avec la vie cédait la place à la colère. Une colère jaillie de mes profondeurs. Elle prenait le dessus, consumait l'inhibition, la résignation, les années de silence. Je ne voulais plus me taire, c'en était terminé de l'allégeance. Tôt ou tard, mon mari rentrerait et je tremblais à l'idée de sa réaction. Cependant, pour la première fois, je me préparais à sa sauvagerie sans douter un instant de mon innocence. Ni ses injures ni ses coups ne m'empêcheraient de garder la tête haute et de le mépriser sans aucun remords. Car je le haïssais de m'avoir enfermée dans cette chambre, tout comme je haïssais sa mère de m'en avoir libérée. Ma colère toisait leur morgue. Les haïr suffisait à peine à nommer ce que je ressentais.

J'avais été la proie d'un homme vaincu, de son accès de folie, de son ignominie. Oui, une proie, c'est exactement ce que j'avais été, un être en état de faiblesse physique et morale, formatée par l'église, les usages imposés au sexe faible, l'ancestrale dictature misogyne. J'étais née femme, cette triste condition me rangeait du mauvais côté du fusil. Quel prédateur a pitié de sa pitance ? Je pensais au chat, habile à martyriser une souris durant des heures, juste par plaisir. Au château, je ne me sentais guère plus armée qu'un mulot et je savais pertinemment qu'à ce jeu, du chat et de la souris, le perdant est toujours la souris. Je refusais de poursuivre cette course vaine : échapper aux coups, aux reproches, à la peur, à l'humiliation. Échapper à l'injustice d'un quotidien battu de secondes douloureuses : tic, viens là, tac, prends ça ! La seule échappatoire se trouvait auprès des vignobles, mais hélas, leurs pieds soudés à la terre ne pouvaient courir à mon secours.

Je frottais ma peau au gant de crin, mes larmes se confondaient à l'eau de la baignoire.

La colère perdait de sa vigueur.

Je demeurai longtemps prostrée, le corps à moitié immergé jusqu'au menton. Des questions martelaient mon crâne. Devais-je continuer à vivre ou bien mourir ? Devais-je me venger ou oublier ? Devais-je rester là ou m'en aller ? L'eau devenue glacée engourdissait mes membres, je grelottais.

Le froid ravivait la rage.

Je me voyais tuer de mes propres mains ce salaud d'Helmut. Appuyer mes pouces sur sa gorge, presser son cou jusqu'à l'étouffement. Dans la foulée, je tuais aussi Jean-Mathieu, en lui fracassant la tête avec le plat de la hache. Je me voyais en déesse vengeresse, cruelle, implacable, meurtrière au service de toutes les femmes du monde. Des visions macabres me ramenèrent au monde réel et à

la peur, cette rongeuse de personnalité. La vengeance exige d'être en accord avec soi. En huit ans de mariage, je m'étais tellement éloignée de mes convictions que je les apercevais encore à peine.

Il fallait prendre une décision. Le temps pressait, la nuit commençait déjà à tomber. Il me restait suffisamment de forces pour partir et trop peu pour tuer. Mon esprit poursuivait inlassablement sa bataille vitale, il analysait la situation, envisageait des solutions acceptables. Personne n'allait mourir, ni eux ni moi ! Ma fuite se dessinait peu à peu, je devais agir de toute urgence, avant le retour de Jean-Mathieu. Je rassemblai quelques vêtements dans un sac aux côtés d'objets personnels. Mes parents ne me repousseraient pas, j'en étais convaincue. Ils comprendraient sans m'obliger à leur raconter les détails de ma condition d'épouse.

À ce moment-là, je ne tenais compte ni de la honte, ni des rumeurs, ni du jugement que le village porterait sur moi et sur ma famille.

À ce moment-là, je voulais sauver ma peau, le reste n'avait aucune importance.

Fébrile, je m'habillai à la hâte. Plus je me pressais, plus j'éprouvais la nécessité de faire vite. Fuir, fuir, fuir ! Le verbe rythmait la précipitation. Quand soudain, une déflagration fit trembler les vitres. Je l'assimilai à un coup de feu difficile à situer. De panique, je perdis mes moyens, je trébuchai sur mon bagage, m'écrasai à plat ventre sur le sol. Le souffle court, les gestes désordonnés, je me relevai, hagarde et désespérée. J'imaginais Jean-Mathieu armé, tirant sur Helmut. Lui explosant la cervelle. Il allait pousser la porte de la chambre, pointer son arme sur moi. Il me semblait déjà voir la balle sortir du canon, se diriger droit vers mon cœur. Déchiquter ma chair.

Je refusais de mourir alors que j'avais décidé de vivre.

J'ouvris la fenêtre, une deuxième déflagration retentit. Elle provenait de la grange. Je tournai la tête dans sa direction, elle était en flammes. Un brasier furieux consumait la toiture. L'explosion, que j'avais confondue avec un coup de feu, venait des carreaux éclatés. Instinctivement je criai « Au feu ! Au feu ! », mais le vacarme de l'incendie couvrait mes cris. J'observais interdite la puissance des flammes. Un épais nuage de fumée enveloppait le domaine, il diffusait des particules de combustion jusqu'au château. Je dus fermer la fenêtre, les yeux me piquaient, je toussais. Soudain, la comtesse est apparue sur le pas de la porte.

— Sortez d'ici, la grange est en feu.

Elle ne témoignait aucune impatience, aucune agitation. Je la trouvais même fort détendue au regard de la situation. D'un bras, elle tenait la porte ouverte, de l'autre, elle m'enjoignait de sortir. J'emportai mon sac sans me faire prier.

Dehors, des voisins arrivaient en courant, ils improvisaient une chaîne humaine, se passaient des seaux d'eau puisée dans l'étang en attendant les pompiers. Chacun y mettait du sien, ils s'activaient en aboyant des ordres, leurs voix se confondaient avec les crépitements du brasier. La grange se trouvait à cent mètres du château, mais le vent soufflait dans sa direction, il risquait à tout moment de s'enflammer lui aussi. L'incendie se propageait à une vitesse folle. La charpente menaçait déjà de s'effondrer.

Le moment était idéal pour m'enfuir. La voiture du boulanger, venu prêter main-forte, était garée devant le château, les clés sur le contact. Cette providence me motivait plus encore. Je m'installai à bord. J'avais appris à conduire avec Rodolf. Je n'avais pas remis les doigts sur un volant depuis une éternité, qu'importe, ma vie était en jeu, conduire une voiture s'avérait une formalité.

Je n'eus pas le temps de tourner la clé de contact. Sorti de je ne sais où, Jean-Mathieu se dressait devant le véhicule. Il me fixait, la mine défaite, les cheveux sales, le menton et les joues mal rasés. Sa chemise ouverte, hors du pantalon, était maculée de sang. Il écrasa ses paumes sur le capot, pencha son torse en avant sans me lâcher du regard. Dans cette position, il ressemblait à un taureau prêt à charger. Je voyais défiler mon existence au ralenti : mes parents supportant la tristesse et le poids du monde sur leurs épaules, la maison de mon enfance, mes frères, ma petite sœur, ils me reprochaient une dernière fois de les avoir quittés. Puis, les images s'accéléchèrent, je me retrouvais au sol, les pieds de Jean-Mathieu visant les côtes. Je distinguais ses chaussures, celles aux semelles souples, celles au bout métallique qui faisait jaillir le sang. Cela n'en finissait pas. Les paupières serrées les unes contre les autres, j'attendais la sanction les mains accrochées au volant.

— Tu n'as rien ?

La voix de mon mari me sortit de ma torpeur.

— Adèle, dis-moi, tu n'es pas blessée ?

Je ne saisisais pas l'objet de sa question, n'imaginai pas qu'il puisse s'inquiéter de ma santé. Incapable de produire un seul son, je fis non de la tête. Il vint alors vers moi, ouvrit la portière et m'attira à lui. Il sentait la sueur, la crasse et l'urine. Ma vie cessa de défiler, elle reprenait son droit, propulsant des grêlons dans mes veines.

— Viens là. Tu es certaine que tu vas bien ? Tu m'as manqué ! Si tu savais à quel point tu m'as manqué !

Il s'est agenouillé, les bras tendus vers mon ventre. Il a serré ma taille. Une sorte de sincérité accompagnait l'étreinte. Le souvenir ancien du temps avant les coups, avant la fureur, avant la haine. J'étais pétrifiée. Une statue de marbre eut été plus animée. Je voyais s'effriter mes espoirs d'évasion et avec eux, la possibilité de reconstruire ailleurs une existence moins rude, sans blessures, sans peur, sans lui.

— Ne reste pas là, rentre au château, tu seras en sécurité.

Avais-je le choix ?

Oui, évidemment, on a toujours le choix. Cependant, ce n'est pas ma tête qui a décidé de regagner le château, c'est mon corps meurtri. Je n'étais pas en mesure d'affronter Jean-Mathieu. Il m'a guidée jusqu'au grand hall.

— Reste à l'intérieur. Je vais aller aider les autres. Ne sors plus d'ici, d'accord ?

— D'accord.

J'étais horrifiée en découvrant à quel point il est facile d'acquiescer, de se résigner, de tourner le dos à sa liberté. Je me suis réfugiée dans la cuisine auprès de Betty, la gouvernante. Jusque-là, nos échanges se résumaient à des sujets

d'intendance. Betty était une femme dynamique, réservée et plutôt discrète. Mais ce soir-là, peut-être à cause des émotions de l'incendie, de l'effervescence du dehors, des trois jours de punition auxquels, involontairement, elle avait pris part, ce soir-là, elle s'est permis un geste insensé : elle m'a enlacée. Ses rondeurs chauffaient ma peau.

— Ça va aller. Ça va aller, répétait-elle en chuchotant. Ses intonations apaisantes, habituellement réservées aux enfants vibraient contre mon front. Ça va aller...

Dans ces bras-là, entourée de cette affection-là, j'ai laissé jaillir ma détresse. D'une main, Betty me tapotait le dos, de l'autre, elle caressait mes cheveux. À ce moment-là, je n'ai pas remarqué qu'elle pleurait elle aussi. Je crois, aujourd'hui encore, que Betty savait ce qui s'était passé dans la grange.

— Ça va aller, ça va aller...

Ses mots ne voulaient rien dire et en même temps, ils disaient tout. Jean-Mathieu était revenu, l'évasion ratée me ramenait à ma prison, l'agression d'Helmut balafrait à jamais mon âme, mais je n'étais pas morte, donc ça allait aller. Betty enrobait tant de douceur autour de ces trois mots que, l'espace d'un instant, je la crus. Elle mit une bouilloire d'eau sur le feu et nous prépara une tisane. Puis, elle sortit du garde-manger une coupelle remplie de fraises sauvages sur lesquelles elle versa une grosse cuillère de sucre. Elle m'obligea à en manger.

— Je les ai cueillies exprès pour vous. Vous devez vous nourrir, Comtesse, il faut reprendre des forces.

J'avais envie de lui demander « Pour qui ? Pour quoi ? » Mais je me tus. Sa gentillesse me rappelait celle de ma mère. Celle de ceux qui autrefois veillaient sur moi lorsque j'étais malade.

Nous finîmes par oublier les flammes, les cris, l'odeur tenace de bois brûlé. Les fraises avaient une saveur réconfortante. Nous buvions la tisane à petites gorgées. Peu à peu, mon corps se réchauffait de l'intérieur. Betty s'en aperçut. Elle sentait la tension retomber. Elle s'exprima presque familièrement.

— Vous savez, Madame, je ne suis ni aveugle ni sourde et si je suis muette, c'est uniquement par nécessité. Une gouvernante a des devoirs, celui de se maîtriser en fait partie. Il n'empêche, j'ai mes opinions.

Je souris timidement. Betty me laissait entendre qu'elle en savait long sur mon calvaire. Indirectement, elle me tendait une main amie.

— Si vous avez besoin de moi, je serai toujours là. Vous comprenez ? Vous pouvez compter sur moi, Madame. Sur moi et sur mon silence.

Je ne savais quoi lui répondre. J'avais perdu la notion de confiance et celle de l'amitié. J'avais également perdu mes repères, je pataugeais entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Si ma belle-mère ou mon mari m'avait surprise en conversation intime avec la gouvernante, cela aurait déclenché une nouvelle avalanche de reproches. Je mesurais l'ampleur des dégâts assénés à la spontanéité héritée des miens. Chez moi, il était inconcevable de refuser une main tendue, surtout si elle appartenait à un bras de modeste condition. Ma nouvelle personnalité, formatée aux principes des Brizan du Puy, gommait les élans. Elle

traçait des phrases en forme de question. La générosité de Betty, si je l'avais analysée, m'aurait paru suspecte. Je me détestais. Je haïssais ces pensées puantes, si lointaines de ma vraie nature.

— Ne vous inquiétez pas, Madame, vous n'êtes pas obligée de vous confier à moi. Sachez simplement que si je peux vous aider, de n'importe quelle façon, vous trouverez toujours ma porte ouverte.

J'acquiesçais de la tête en serrant la tasse brûlante. Il m'était impossible de la remercier. Nous sommes restées là, dans la cuisine, une grosse partie de la nuit, jusqu'à la fin de l'incendie. Betty me racontait des anecdotes sur le grand-oncle Eugène et certains membres de la famille dont je n'avais jamais entendu parler. Je forçais mon esprit à se concentrer sur ses récits, à le détourner de la grange dans laquelle Helmut m'avait piégée, où il avait craché de la lave en fusion dans mon ventre. Je me calcinais de l'intérieur. Je voulais me laver encore, encore, encore, encore et encore. Mes ébauches de sourires leurraient-elles Betty ? Ou feignait-elle aussi d'être sereine au milieu du chaos ?

13

Le 13 mai 1945, 5 jours après le début des *événements*.

La grange avait été presque entièrement ravagée par les flammes. Une moitié des murs en moellons tenaient encore debout, l'autre moitié s'était effondrée avec les poutres porteuses. Le décor était cataclysmique. Il ne restait rien des outils en bois, de la carriole, des brouettes à bras sur lesquelles nous acheminions l'eau dans les vignes. Autour des grilles à foin, des squelettes en métal noirci rappelaient là une roue, là un rouleau de clôture. Rodolf travaillait sans relâche. Il cherchait des objets à sauver parmi les décombres tout en évacuant les gravats.

Deux jours après l'incendie, alors qu'il déblayait un passage entre les auges, il aperçut une forme bizarre, indéfinissable. Intrigué, il s'en approcha sans imaginer un instant que la forme en question était celle d'un corps humain. Il reconnut Helmut à une de ses mèches blondes et à ses godillots. Saisi d'effroi, Rodolf prit ses jambes à son cou, il fila droit vers le château pour nous alerter. Il tremblait de tous ses membres en bafouillant des explications incompréhensibles.

— Faut venir vite ! Je l'ai pas vu tout de suite, sinon j'aurais mis les pierres ailleurs. Vous comprenez, je l'ai pas vu tout de suite ?

Jean-Mathieu et moi avons couru pensant qu'un nouvel accident venait de se produire. En entrant dans la grange, j'eus l'impression de me décomposer. Même détruite, elle dégagait toujours l'énergie du drame qui s'y était déroulé. L'angoisse me serra la gorge au point de m'étouffer.

— Regardez ! Regardez ! Je l'ai pas vu tout de suite, sinon j'aurais mis les pierres ailleurs.

L'image était effroyable. Helmut gisait au milieu des décombres, recroquevillé en position fœtale. Un énorme moellon lui avait fracassé le crâne.

— C'est vous qui avez fait ça ?

— Je l'ai pas fait exprès, Monsieur le Comte. J'avais pas vu qu'il était là, sinon,

j'aurais lancé les pierres autre part.

— Je ne vous parle pas des pierres, Rodolf.

— Non, Monsieur le Comte ! J'ai pas touché au... J'y ai pas touché ! J'ai rien fait !

Rodolf n'arrêtait pas de se frapper la tête, comme s'il cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées. Sa voix chevrotait, il ne simulait pas son émotion.

Nous gardions les yeux rivés sur le corps enroulé d'Helmut. Les brûlures avaient rétréci sa peau. Un bâton ou un tuyau s'échappait de lui au niveau des côtes, il ressemblait à un enfant relié à sa mère par le cordon ombilical. Jean-Mathieu le retourna du bout du pied. Helmut n'était mort ni d'une fracture du crâne ni de ses brûlures. Une fourche avait été plantée profondément dans son thorax. Malgré sa peau calcinée, je voyais sur son visage la grimace de l'épouvante. Cela ne faisait aucun doute, Helmut avait été assassiné. Ses deux mains serraient encore les dents de la fourche. Une pierre, lancée par Rodolf, avait broyé la moitié de son visage et enfoncé un œil dans la cervelle autour des fragments d'os, l'autre restait grand ouvert. Il se braquait sur nous. Je me détournai de cette vision d'horreur, tandis que Rodolf continuait de bredouiller ses plaintes. Mon mari lui intima de se calmer.

— Nous avons compris, Rodolf, il faut vous ressaisir maintenant. Jusqu'ici, personne ne s'est tracassé de savoir où était passé l'Allemand. Nous n'allons pas nous démonter parce qu'il est mort. Dites-moi, quelqu'un d'autre est-il au courant ?

— Non, non, les autres y sont à Nouvelles, chez le menuisier. Ils achètent du bois pour refaire la charpente.

— Et ils n'ont rien vu, vous pensez ?

— Non, sinon ils auraient alerté !

— Les ouvriers sont entrés ici à de nombreuses reprises depuis l'incendie, vous aussi. Vous avez même été le premier à commencer le déblaiement. Comment se fait-il que vous n'ayez rien vu ?

— Mais, Monsieur le Comte, que voulez-vous dire ? Je vous le jure, je ne savais pas qu'il était là. Et puis, rappelez-vous, le mur entre les auges s'est effondré, y avait un sacré gros tas de pierres ici. Il a fallu les dégager une à une, c'est à ce moment-là que je l'ai trouvé. Je ne savais pas qu'il était là.

— C'est bon. Je vais aller avertir la comtesse. Surtout, ne touchez à rien. Et tentez de vous reprendre, Rodolf, la scène est certes pénible, mais imaginez si un des nôtres se trouvait à la place de l'Allemand.

Le pauvre homme semblait au bout de sa vie. Il n'osait plus regarder la dépouille. Il froissait le bas de sa veste nerveusement en bredouillant une litanie inaudible.

La comtesse, alertée par les cris de Rodolf, est arrivée avant que Jean-Mathieu ne quitte la grange. Sa voix tranchante reflétait son irritation d'avoir été dérangée durant ses activités.

— Que se passe-t-il ici ? Pourquoi ces cris, Rodolf ?

Elle comprit rapidement en se penchant vers le tas de pierres.

— Mère, vous le constatez, nous avons un énorme problème. J'allais venir vous en parler. Surtout, ne vous tourmentez pas, je vais m'occuper de tout. Retournez au château.

— Depuis quand vous permettez-vous de me parler sur ce ton ? Tâchez de

vous rappeler ceci : personne ne me donne des ordres. Personne ! Surtout pas vous.

Jean-Mathieu baissa la tête d'un air repentí sans oser protester. Quel contraste avec l'homme qui me terrorisait. Le jeu de pouvoir entre ces deux-là engendrait des rixes écœurantes d'humiliation. Je me préparais déjà à subir le besoin d'autorité de mon mari.

La comtesse prit la situation en main. Étrangement, aucune expression d'effarement ne ridait son visage. Le tableau de l'Allemand embroché semblait lui être familier. D'un ton sec, elle aboya ses directives.

— Nous devons nous débarrasser de lui. Rodolf, allez chercher la charrette à bras qui se trouve dans le hangar. Adèle, vous, ramenez-moi une couverture. Et dépêchez-vous. Les ouvriers ne devraient plus tarder à revenir.

— Mais, Comtesse, on ne peut pas...

— On ne peut pas quoi, Rodolf ? Qui l'a découvert ?

— C'est moi, mais je vous jure, c'est pas moi qui...

— Ne jurez pas, Rodolf, cela n'a aucune valeur. Il est si facile de revenir sur sa parole.

— C'est pas moi, Comtesse ! Je l'ai trouvé, mais c'est pas moi !

— L'Allemand a été assassiné, cela semble évident, par vous ou quelqu'un d'autre, quelle importance ? Il est hors de question de mêler notre famille à une sordide histoire de meurtre. On ne l'a pas retrouvé ! C'est compris Rodolf ? On ne l'a pas retrouvé !

— C'est pas moi...

— Il n'y a pas d'Allemand ici, c'est compris, Rodolf ? Helmut a disparu, on ne sait pas où il est. Et ceci est valable pour tout le monde.

Encore sous le choc de la macabre découverte, nous avons obtempéré. L'autorité de la comtesse nous rendait dociles. De retour avec les objets demandés, nous nous tenions à l'écart du cadavre, attendant de nouvelles consignes. J'observais Jean-Mathieu, ses poings s'ouvraient et se fermaient rageusement.

Tic, viens là, tac, prends ça !

Ses doigts en forme de marteau décomptaient les minutes. Ils se réjouissaient de s'abattre sur une femme debout.

— Il faut l'emballer dans la couverture, ensuite nous le transporterons.

La Comtesse continuait de diriger les opérations sans manifester la moindre émotion.

— Qu'allons-nous en faire ? Nous n'allons tout de même pas l'enterrer ici ? Mère, dites-moi que ce n'est pas votre intention.

— Laissez-moi le temps de prendre la bonne décision. Pour l'heure, nous le mettrons dans le cellier. Il y fait frais et, mis à part vous, votre épouse et moi, personne n'y pénètre.

Mon estomac se noua d'un coup sec. Je ne pouvais accepter l'idée de cacher le cadavre d'Helmut là où les fûts abritaient la maturation du vin.

— Pas dans le cellier, Comtesse ! Je vous en prie, pas là !

— Vous, on ne vous a pas demandé votre avis. Passez-moi la couverture.

Elle la jeta sur Helmut d'un geste précis.

— Rodolf, aidez mon fils à le porter sur la charrette.

Ils s'exécutèrent sans protester. Sous la couverture, le corps prit la forme d'un colis. Nous traversâmes la cour, en direction du cellier. Le bâtiment jouxtait la cuisine à l'opposé de la grange. À l'intérieur, d'énormes fûts de chêne s'alignaient sur deux rangées. En face, dans des niches de briques rouges, des centaines de bouteilles reposaient en attendant de vieillir. La comtesse fit mettre la charrette au fond de la pièce, entre deux fûts. Un silence de catacombes régnait sous le plafond voûté. Nous étions sidérés par la situation, inaptes à réagir avec discernement. Seule la comtesse gardait son sang-froid.

— À présent, que chacun retourne normalement à ses activités. Il ne s'est rien passé, vous n'avez rien vu et l'Allemand a disparu. C'est compris ? J'ai besoin d'un peu de temps avant de prendre une décision concernant la suite à donner à cette fâcheuse histoire. Rendez-vous ici ce soir, à 22 heures précises. D'ici là, si l'un d'entre vous parle de ce qu'il a vu à qui que ce soit, il aura de bonnes raisons de le regretter. Suis-je claire ?

Nous avons acquiescé sans sourciller.

La menace était troublante, la détermination de la comtesse aussi. Pourquoi tenait-elle autant à cacher le cadavre d'Helmut ?

14

La journée me parut une éternité. Des visions morbides me hantaient. Je me sentais observée par l'œil exorbité d'Helmut. S'il ne m'avait pas imposé le même regard deux jours plus tôt, je me serais démenée pour connaître le nom de son assassin et pour qu'il soit puni. La vie d'un homme, fût-il Allemand, Belge ou Autrichien, comptait aux yeux de Dieu. C'était ce que l'on m'avait appris et ce à quoi je croyais sincèrement. L'indulgence est si facile lorsque le mal vous épargne. Quand chair et âme n'ont à souffrir d'aucun préjudice. Il est tellement simple de pardonner à un inconnu. Qu'en est-il du pardon à ceux qui nous offensent comme nous ne les avons jamais offensés ?

Dieu m'avait laissé tomber. Je ne croyais plus en lui ni à son histoire de joue gauche qu'il faut tendre à celui qui frappe. Je l'avais tendue tant de fois. Je n'éprouvais aucune pitié en pensant à la dépouille d'Helmut. Aucune compassion, au contraire. La vision de son crâne défoncé, de sa peau brûlée, de son torse transpercé par la fourche si profondément que les dents ressortaient dans le dos, me réjouissait. Une sorte de jubilation intérieure se mesurait au besoin de revanche. Il avait eu ce qu'il méritait ! Oui, Dieu m'avait laissé tomber. Il assistait, tel un voyeur, aux conséquences des actes de cruauté dont ma vie était jonchée. Il savait tout et il laissait faire sans lever le petit doigt, pire, il ajoutait des monstres sur la route. J'étais son objet d'expérience, son cobaye humain. Il testait mes résistances. Je me demandais jusqu'où il pousserait la barbarie. Plus jamais je ne tendrais la joue gauche. Les sévices ne méritent aucune indulgence.

La colère enflait.

Je me glissais sous les bleus d'une femme en révolte, prête à renier la religion. On m'avait menti ! Le mariage pouvait être une geôle gardée par des tortionnaires, les serments prononcés à l'église, une supercherie éhontée : « Je fais le vœu de te choyer et de te chérir. » Mensonge ! Alors, moi aussi je laissais tomber Dieu ! Je lui tournais le dos, à lui et à ses beaux discours surannés. Mon nouveau guide serait ma colère. Elle au moins me donnait l'énergie de me battre, elle m'ouvrait les yeux sur la réalité. Pardonner m'avait transformée en agneau guidé vers l'autel du sacrifice. La culpabilité m'avait broyé l'esprit. Je me rappelais les conseils de mon père : « Tu seras pas heureuse. Marie-toi à un ouvrier, c'est mieux. » Que savait-il du bonheur pour avoir pressenti la vie qui m'attendait ? Le cœur plein de bonté de mon père comprenait tout. D'un seul battement, il percevait la perfidie. Ses silences me manquaient. Je me jurai de ne plus jamais le décevoir ! Car, s'il n'en disait rien, je l'avais déçu en épousant un homme devant lequel il se sentait obligé de s'incliner. « Chez les riches, on vit pas pareil. » Tu avais raison papa, ils ne vivent pas pareil. Ce sont eux qui devraient s'incliner devant toi.

Gronde encore, ma colère. Rends-moi forte ! J'irai retrouver les miens. Je quitterai définitivement ce château de malheur. L'assassinat d'Helmut m'offrait une arme imparable contre mon mari et contre sa mère. Leur réaction en découvrant le cadavre montrait clairement leur embarras. Ils devaient avoir une part de responsabilité dans ce décès étrange. Ils en savaient long sur ce meurtre, du moins, je le pensais. L'avaient-ils commis ? À ce stade, impossible de l'affirmer. L'important c'était qu'ils avaient peur d'ébruiter le fait. Peur d'attirer sur eux l'attention des âmes charitables attachées au jugement dernier. Je tenais là un moyen de pression. En les menaçant de tout révéler, je fabriquais une monnaie d'échange : ma discrétion contre ma liberté. Pour cela, je devais réussir à démontrer qu'Helmut n'était pas mort de mort naturelle. Ma tête bouillonnait. Je ne pouvais m'appuyer sur le témoignage de Rodolf, il était trop dévoué à ses patrons et sous la coupe de la comtesse depuis trop longtemps. Et puis Rodolf s'exprimait mal, il serait un témoin peu fiable. Une idée machiavélique me traversa l'esprit : il fallait photographier le cadavre ! Les plaies parlaient d'elles-mêmes, personne ne pourrait contredire les clichés. Mon mari possédait un appareil photographique, il le rangeait dans un tiroir de son bureau, à l'étage. Le temps pressait. Je profitai de ce qu'il fut parti à Mons avec sa mère pour accomplir mon dessein.

En fouillant les tiroirs, je tombai sur une pile de courriers adressés à mon nom. Quatorze lettres exactement, estampillées d'un cachet américain. Mon cœur s'emballa. Je caressai le papier comme s'il s'agissait des joues de Tyler. Dans chacune d'elles, Tyler me souhaitait d'être heureuse. Il s'ouvrait en confiance, dévoilait sa sincérité sans imaginer que ses confidences finiraient entre les mains de mon mari. Il s'inquiétait de l'absence de réponse, en espérait une, même s'il comprenait qu'il n'y en ait pas. La première lettre se terminait par une invitation à le rejoindre si un jour je me rendais compte que mon bonheur était auprès de lui.

Il m'assurait de ses sentiments, me promettait le respect, un avenir imprégné d'amour et de passion commune. Dans les suivantes, il relatait son travail, les nouvelles techniques d'arrosage ou les expériences réussies dans le domaine des greffes. Il me parlait de ses terres, de ses vignes, de sa dernière cuvée qu'il avait appelée *Sweet Adele*. Il évoquait la guerre, m'assurait de ses prières. Il demandait à Dieu de veiller sur moi.

Jean-Mathieu avait dû être fou de rage en lisant ces courriers. Cela expliquait peut-être en partie sa violence. Pourtant, à aucun moment, Tyler n'avait fait allusion à une quelconque approbation de ma part. Au contraire, il regrettait le baiser que je lui avais refusé. Il évoquait l'amour inconditionnel que je vouais à Jean-Mathieu, cet homme a beaucoup de chance, précisait-il. La déception de Tyler ne suffisait pas aux yeux de mon mari. Le dernier courrier datait d'il y a un an, Tyler revenait sur mon silence. Il me promettait de ne plus m'écrire et de m'attendre toujours. Il ne m'avait donc pas oubliée.

Plus que jamais, je voulais me libérer des griffes des Brizan du Puy. Le temps passait vite, je devais me reconcentrer sur les raisons qui m'avaient amenée dans le bureau de Jean-Mathieu. Je refermai le tiroir sur les lettres de Tyler et emportai l'appareil photo.

Devant le cellier, mon courage vacilla. L'idée de me trouver seule avec Helmut, même mort, me terrorisait. Cependant je n'avais pas le choix. Si je voulais partir retrouver Tyler, je devais prendre ces clichés. Je ne sais si le plus répugnant fut d'enlever la couverture ou de me sentir observée par l'œil d'Helmut. Je tremblais si fort que je n'arrivais pas à fixer l'image dans l'objectif. Il le fallait pourtant, la photo devait être nette. Ma liberté en dépendait. Je trouvai la force de m'approcher du cadavre, d'appuyer sur le bouton. Le flash projeta une vive lumière blanche, elle accentuait la vision d'épouvante. Je contournai la charrette, je devais prendre un cliché du dos d'où sortaient les dents de la fourche. Une odeur de décomposition me piquait le nez. Je me retins de respirer. Au bout de six prises de vues, le film était fini. Je me pressai de remettre la couverture sur Helmut et courus ranger l'appareil. Il me restait à cacher le film. Dans l'urgence, le bureau de Jean-Mathieu me parut l'endroit idéal, car c'était là qu'il fouillerait en dernier. J'emballai la bobine dans un mouchoir et la dissimulai derrière un ouvrage d'encyclopédie ancienne, mon mari ne le consultait jamais. En refermant la porte du bureau, je décidai de m'accorder un moment de réflexion afin de trouver un lieu plus sûr, hors de portée de Jean-Mathieu ou de sa mère.

Les heures filaient. J'entendis la voiture s'approcher du château. Sans attendre, je m'enfermai dans ma chambre.

Plus je songeais au drame, plus je me disais qu'une fois passé le temps de la surprise, personne ne chercherait à connaître l'identité de l'assassin d'Helmut. Les coupables possibles se comptaient par dizaines. À plusieurs reprises, Helmut avait été agressé. Au village, on le détestait. Certains allaient jusqu'à lui attribuer des pratiques de sorcellerie. C'est vrai qu'il savait prédire plusieurs jours à l'avance quand il allait pleuvoir, neiger, geler ou quand une vache allait vèler. Il

cueillait quantité d'herbes sauvages, les laissait sécher, accrochées aux poutres de la grange. On s'en méfiait. Qui parmi la population voudrait connaître le nom de l'assassin de cet Allemand au passé trouble ? Du sorcier avalé par les flammes ? Personne ! Et s'il n'était pas mort, mais seulement disparu, cela serait pareil. Qui aurait donné de son temps précieux à le rechercher ? En tenant compte de tous ces éléments, je me sentais bien pauvre avec mes preuves. Mon projet de chantage s'effiloçait au gré de mes pensées. L'angoisse reprenait le dessus. J'avais l'impression d'être enfermée dans un caisson d'acier.

Les lettres de Tyler faisaient surgir des sentiments indéfinissables. La douceur de leur contenu, en contraste avec l'âpreté de ma vie, m'ouvrait grand les yeux. Il y avait eu une étincelle invisible entre nous, une attirance réciproque, une sorte de mise en contact de nos âmes. Jusqu'à présent, je m'étais refusée à toute pensée romantique. En quittant Tyler, j'avais fermé définitivement la porte à une passion possible, j'étais une femme mariée, nous devions nous en tenir à nos choix. Mais les mots de Tyler Evans me bouleversaient. Ils chantaient à mes oreilles, ils étiraient une longue farandole de sourires. Des images la suivaient. La délicatesse de Tyler, ses attentions, sa façon de respecter la terre et les hommes qui y évoluent. Sa loyauté envers son épouse défunte. Lorsqu'il en parlait, ses yeux brillaient. Cassy se glissait souvent dans le fil de nos conversations. Elle était morte quatre ans et demi plus tôt en mettant au monde leur fils, John. Le souvenir de ces échanges ravivait l'émotion que j'avais éprouvée en écoutant leur histoire. C'était une grande histoire d'amour. Tyler ne cherchait ni à l'enjoliver ni à l'extrapoler. En me montrant ce qu'il avait été, il me laissait voir ce qu'il était devenu. Il m'ouvrait son cœur.

Il avait rencontré Cassy au MoMA, à New York, devant le tableau *La maison au bord de la voie ferrée*. Ils ne s'étaient pas remarqués, trop captivés par la force du pinceau d'Edward Hopper. C'est au bout de plusieurs minutes qu'elle avait tourné la tête vers lui. Tyler se sentant observé avait tourné la tête à son tour. Une rencontre banale, en somme, entre deux personnes attirées par la même beauté. Ils avaient échangé au sujet du tableau, du peintre, de la peinture en général, de l'art, et, sans s'en rendre compte, ils en étaient venus à évoquer leur vie. Cassy était avocate, elle travaillait dans un bureau new-yorkais, une situation presque unique, car impensable à cette époque. Elle se consacrait principalement à la cause féminine et bouclait péniblement ses fins de mois. Peu de personnes accordaient du crédit à un maître du barreau en jupons et peu de femmes osaient entreprendre une action en justice contre leur mari, leur patron ou leur père. Le caractère bien trempé de Cassy, ses convictions, l'ardeur avec laquelle elle s'emballait en parlant des injustices commises envers les femmes plurent immédiatement à Tyler. Il tomba sous le charme de cette jolie rousse de dix ans son aînée. Elle portait des pantalons, les cheveux courts, elle fumait. Sa révolte condamnait tous signes ostentatoires de soumission aux diktats masculins. Cassy admirait Tyler, cet homme à la tête bien faite, cet amoureux de l'art et de la philosophie. Leur relation s'était édifiée sur des échanges intellectuels riches.

Cassy n'était pas une femme comme les autres et Tyler n'avait rien d'un homme de la terre, cependant, cette dernière était sa passion. Il cultivait la vigne avec une attention presque paternelle. Son but était de créer un vin digne de la générosité de la nature. Très vite, entre eux, les frontières de l'amitié se sont effacées. D'abord par l'entrelacement de leurs doigts lors de promenades à Manhattan, ensuite par des propos plus intimes, plus orientés vers des projets d'avenir à deux et enfin, par un premier baiser. Il scellait le début de leur histoire. En épousant Cassy, Tyler lui offrait une sécurité financière assortie d'un travail de gestion dans son entreprise. De son côté, Cassy se rangeait sur les rails de la norme, non sans un renoncement à ses convictions. Cela faisait des années qu'elle se battait contre une société bien-pensante, elle était fatiguée de toujours devoir se démentir pour leur prouver qu'ils avaient tort. Madame Cassy Evans était une locomotive. C'est elle qui tractait les wagons de l'entreprise Tyler Evans. Après sa mort, Tyler s'était juré de ne jamais se remarier. Il avait repris les rênes de ses affaires, réorganisé sa vie entre le travail et les enfants auprès desquels il essayait de passer le plus de temps possible. Il pensait avoir définitivement tourné la page de l'amour quand Adèle était arrivée avec son accent français adorable, son visage de déesse grecque, sa passion pour la vigne et sa personnalité atypique. Cette femme ressemblait à Cassy par sa force de caractère, c'est cela qui lui ravageait le cœur. C'est cela qu'il cherchait à lui dire en lui parlant de Cassy.

15

La comtesse entra dans le cellier à 22 heures. Rodolf, Jean-Mathieu et moi y étions déjà depuis plusieurs minutes. L'odeur de décomposition imprégnait toute la pièce. Elle était insoutenable. Je respirais à travers ma manche, le dos collé au mur à deux pas de la porte. La comtesse eut un mouvement de recul en aspirant l'air vicié.

— Diable, quelle puanteur ! Il n'a quand même pas pourri subitement depuis ce matin ?

— Il est mort depuis presque trois jours, mère.

— Ne restons pas ici, c'est irrespirable. Allons plutôt dans ton bureau, Jean-Mathieu.

Je ne pus retenir un gémississement. Je pensais au film, aux lettres de Tyler, aux tiroirs que j'avais fouillés. Et si par malheur, dans la précipitation, je n'avais pas remis les objets à leur place ?

— Que se passe-t-il, Adèle ? Pourquoi ce couinement ?

— J'ai cru voir une souris, Comtesse, pardonnez-moi, mentis-je en me glissant à l'extérieur.

Rodolf était très mal à l'aise. Il ne savait pas s'il pouvait entrer dans les appartements privés de ses patrons avec ses chaussures sales. La comtesse le pressa et, sans nous inviter à nous asseoir, elle se positionna derrière le bureau. Alignés devant elle, nous ressemblions à des condamnés attendant leur sentence. Sa face austère étirait un rictus jubilatoire. Elle aimait affirmer sa toute-puissance.

— Nous avons tous pu le constater, l'Allemand a été assassiné, il est inutile de revenir sur cet état de fait. En soi, il ne s'agit nullement d'un drame incommensurable, néanmoins nous avons un énorme problème sur les bras, car si nous déclarons le décès aux autorités, ce que j'aurais fait sans hésiter si l'incendie en était la cause, les responsables du camp d'Erbisœul ouvriront une enquête et nous risquons d'être incriminés. De plus, nous aurons à répondre de la présence d'un dissident ennemi au château. Or nous n'avons rien à nous reprocher, n'est-ce pas ?

Personne n'osa réagir. Elle insista.

— Je vous pose la question, quelqu'un parmi vous a-t-il un lien direct ou indirect avec ce meurtre ?

Nous niâmes en même temps.

— Donc, il serait intolérable d'être soupçonnés, nous sommes d'accord. Intolérable également de voir débarquer au château une délégation d'enquêteurs chargés de fouiner un peu partout. Nous n'avons rien à cacher, mais en cherchant, on peut toujours trouver matière à suspicion. N'est-ce pas ?

Nous nous observions, incrédules. Les propos de la comtesse laissaient planer un doute sur ce qu'elle savait et sur la personne qu'elle visait en particulier.

— Cessez de faire semblant de ne pas comprendre. Quand un enquêteur doit boucler un dossier, il arrive invariablement à ses fins. Soit en s'appuyant sur des faits, soit en se contentant d'allégations fallacieuses, peu importe, il y arrive. C'est pourquoi nous devons impérativement nous débarrasser du corps. Nous devons également veiller à effacer tous les indices éventuels que nous pourrions trouver.

— Je suis de votre avis, mère. Il faut à tout prix éviter que les circonstances de la mort d'Helmut ne s'ébruient, cela serait dommageable pour nous tous. Maintenant, dites-nous par où commencer.

Jean-Mathieu me faisait l'effet d'un toutou accroché à la laisse de sa maîtresse. Toujours à lécher les bottes de sa mère. Il ne se demandait même pas si elle avait une quelconque responsabilité dans le meurtre d'Helmut. Il suivait comme suivent les pauvres types en manque de personnalité. Je le détestais.

— Il faut absolument enterrer le cadavre dès ce soir. L'odeur risque d'alerter Betty. Je préfère la laisser en dehors de tout cela. Rodolf et Jean-Mathieu, vous irez creuser un trou près du ruisseau, à l'entrée de la forêt en contrebas. C'est un endroit où personne ne se promène à cause des marécages. Vous l'ensevelirez là. Quand vous aurez fini, vous remettrez la charrette dans le hangar. Adèle et moi, nous récurerons le cellier afin de le débarrasser de cette puanteur atroce. Demain matin, nous vérifierons qu'il ne reste aucun indice sur place, c'est impossible à cette heure-ci, on n'y voit rien. Rodolf, vous trouverez une excuse, il faut retenir les ouvriers. Demandez-leur, par exemple, d'aller acheter de nouvelles poutres. Prétextez que nous risquons d'en manquer.

— Bien, Comtesse.

— À partir de maintenant, nous allons nous concentrer sur notre version des événements. Il est essentiel de tenir le même discours. Je vous demande de m'écouter attentivement. D'une voix commune, nous allons affirmer que

l'Allemand a disparu le soir de l'incendie. Il aura probablement profité du drame pour s'éclipser en douce. Nous étions trop affairés à tenter de sauver la grange, c'est pourquoi nous n'avons rien remarqué. Le lendemain, nous l'avons cherché. Il ne se trouvait nulle part aux alentours du château. Cela ne nous a pas inquiétés, puisqu'il arrivait régulièrement qu'il s'en aille un jour ou deux. La première fois où il a disparu, c'était en juillet, un samedi. Vous avez compris ? Un samedi de juillet, l'Allemand n'a pas dormi dans la grange comme à l'accoutumée. C'est important d'accorder nos témoignages sur ce genre de détail. Ensuite, cela s'est reproduit au moins une ou deux fois par mois. Nous n'avons rien dit, car il faisait bien son travail et surtout parce qu'il revenait toujours. Voilà ce que je vous demande de raconter si vous êtes interrogés. Cela permettra de justifier que je signale la disparition après trois jours. Nous devons absolument nous en tenir à cette version. C'est entendu ?

Nous acquiesçâmes d'un hochement de tête, subjugués par l'aplomb de la Comtesse.

Le reste de la nuit servit à finir la besogne. Nous avons frotté le cellier au savon de Marseille et à la brosse à chiendent durant plus de deux heures. Rompue de fatigue, j'ai regagné mon lit peu de temps avant le lever du jour. Le sommeil n'est pas venu.

16

Le 15 mai 1945, 7 jours après le début des *événements*.

Il fut rapidement conclu qu'Helmut avait profité de l'incendie pour se faire la belle. À ce sujet, le plan de la comtesse tenait difficilement la route. Aucune explication valable ne justifiait un tel comportement, puisque la guerre était finie et qu'il allait pouvoir retourner chez lui. De plus, il avait formulé son intention de rester au château. Dès lors, pourquoi Helmut se serait-il enfui ? Je m'interrogeais sur ce manque de discernement. Une interprétation plausible de son départ aurait été de laisser planer la suspicion sur les villageois. S'ils avaient été avertis qu'Helmut comptait demeurer à Mesvin, il eût été facile d'imaginer le déclenchement d'une vague de contestation. Leurs âmes meurtries enfermaient une rancœur féroce. Ils auraient pu former un commando, histoire de le convaincre de regagner son pays ou de l'envoyer droit en enfer. Les Mesvinois s'attachaient à ignorer qu'Helmut était un fugitif du camp allemand. Ils étaient bornés et sans discernement. Je les avais vus à l'œuvre lorsqu'ils s'en prenaient aux prisonniers d'Erbisœul ou à ceux qui avaient osé sympathiser avec les Boches. Rien ne les arrêtait. Des femmes avaient été tondues en place publique sous les injures et les crachats. J'avais vu de mes yeux de bons chrétiens manier les ciseaux, frapper des visages, dénoncer des voisines. Ils menaient une procession de femmes humiliées à travers les rues. Ceux dont la charité était montrée en exemple par le curé hurlaient impunément des mots profanes. Personne ne s'insurgeait contre cette hideuse violence. Je fus la seule à prendre position en faveur des pauvres filles au crâne entaillé. Ceci me valut des menaces.

On sous-entendait que j'avais moi aussi fricoté avec le Boche, celui du château. On me prédisait le même sort. Si je n'avais pas été l'épouse du comte, j'y serais passée. Leur tondeuse ne me faisait pas peur, leur haine en revanche me glaçait les os.

En repensant à cet épisode peu glorieux de l'après-guerre, je comprenais mieux combien la fuite de l'Allemand arrangeait la population. Personne n'avait envie de se confronter à l'ennemi, car tout ce qui venait d'Allemagne portait le sceau de l'abjection. Le plan de la comtesse, aussi bancal fût-il, rencontrerait l'approbation du village tout entier, car il le débarrassait définitivement d'un suppôt de Satan sans inquiéter personne.

J'étais partagée entre le soulagement de savoir Helmut sous terre et une profonde tristesse. Son investissement au travail dans les vignes me revenait en mémoire. Nulle part, dans mes souvenirs, je ne trouvais l'ébauche d'un geste ou d'une attitude qui aurait pu m'alarmer. Sa trahison subite était inexplicable. Pourquoi s'en était-il pris à moi ? Pourquoi s'était-il vengé sur moi ? J'étais la seule au domaine à lui témoigner un peu de gratitude. La comtesse elle-même l'avait réduit à l'esclavage malgré leur lien de parenté. Souvent, je lui portais un morceau de viande, de fromage ou du vin. Je le remerciais de son aide, de son dévouement. Je le considérais avec respect. Il me touchait, il était si seul. Il avait vécu un déracinement. Fuir son pays, perdre ses repères, sa famille, ses privilèges, devait lui broyer le cœur. Cependant, il n'en parlait jamais. Lui, l'Autrichien en exil, se laissait traiter d'Allemand sans relever l'insulte. Il se comportait exactement comme ce qu'on attendait de lui : en prisonnier.

Helmut était arrivé au château sans uniforme, sans arme, sans arrogance. Il avait vingt ans. Je ne percevais pas le danger. C'était un jeune homme apeuré, un gosse tout juste sorti des jupes de sa mère. Non, je ne comprenais pas pourquoi il s'en était pris à moi. Je le haïssais de tout mon être. Je haïssais mon existence jalonnée de trahisons. Je revoyais Helmut en train de sarcler entre les allées, il taillait les rejets, protégeait les plants en hiver, étalait la paille avant les gelées, vendangeait dix heures d'affilée sans un soupir. Il offrait son labeur comme un dû, sans contestation, mettant un point d'honneur à fournir le meilleur de lui-même. Je me demandais s'il pensait avoir couvert sa dette en me violant. Je me demandais si son acte bestial n'avait pas été son moyen de reprendre ce qu'il avait donné. Je me jurai de ne plus jamais prononcer un seul mot en allemand. Ce serait ma façon de le mépriser, lui et tous les traîtres de son espèce.

Le 8 juin 1945, 1 mois après le début des événements.

Les semaines s'égrenaient lentement, chaque jour apportait son lot de renoncements. Depuis l'incendie, Jean-Mathieu ne me battait plus. S'il lui arrivait encore de s'énervier, il se contentait de crier un bon coup, puis il partait en claquant la porte. J'ignorais où il allait, il disparaissait et réapparaissait parfois le lendemain, parfois au bout d'une heure, sans explication. Son comportement

avait changé. Il ne cherchait plus la provocation. Je le trouvais anxieux, taciturne, un air morose collé en permanence à ses rétines.

Depuis ce que j'appelais « les événements », il m'avait prise une seule fois. Un soir où, sous l'influence de l'alcool, le besoin de se soulager l'avait conduit jusqu'à ma chambre. Ma répugnance à son égard atteignait le sommet de l'insupportable. Ses grognements de plaisir me donnaient des nausées. J'aurais voulu vomir ce cœur plein de haine. J'aurais voulu mourir avant que le monstre ne me touche. Un dégoût profond empoisonnait mon sang. En se rhabillant, il avait remarqué la bave acide sur l'oreiller. Il avait soupiré en me traitant de « pauvre garce », puis il était sorti. Les autres soirs, je guettais le bruit de ses pas dans le couloir. Lorsqu'il s'approchait de ma chambre, mon cœur frappait si fort qu'il aurait pu me briser les côtes. « Non, pitié. Non, pitié. Non, pitié ! » Je m'accrochais à cette prière improvisée en espérant être entendue. « Non, pitié ! » Jean-Mathieu s'immobilisait derrière la porte. Il respirait bruyamment. Sciemment. C'était un râle hideux, diabolique. Il restait là, un instant, ensuite, il faisait demi-tour. Il lui arrivait de tourner la poignée plusieurs fois, très lentement. Il jouait à me terroriser. Il gagnait chaque partie.

Trois semaines après la dissimulation du cadavre d'Helmut, je trouvai le courage de parler à la comtesse. J'avais pris le temps de peser chaque mot, je ne voulais pas gâcher mon unique chance de salut. Depuis ce jour fatidique, la tension s'amplifiait entre nous. Nous nous retranchions derrière un mur épais de mépris. Nous avions l'une et l'autre un immense secret à cacher. Plus les jours passaient et plus je la soupçonnais d'avoir tué Helmut. Ses raisons restaient obscures, mais ses réactions la trahissaient. Je la suspectais aussi d'avoir voulu faire disparaître le corps en mettant le feu à la grange. Certaines allusions éloquentes lui avaient échappé lors de conversations avec Jean-Mathieu, elles grossissaient mes doutes.

— Qu'on ne me parle plus de cet Allemand. Il a eu ce qu'il méritait et c'est encore une chance pour lui qu'il se soit fait embrocher par la fourche à foin et pas par la fourche bêche !

Comment était-elle au courant de ce détail ? Personne ne l'avait évoqué.

Une autre fois, elle avait expliqué, en parlant d'un poulet décapité qui courait encore, qu'il serait mort plus sûrement si on lui avait planté une fourchette dans le thorax à la base des côtes, avant de la remonter vers le cœur. C'était exactement de cette façon qu'Helmut avait été assassiné.

J'ignorais si elle cherchait à confirmer mes soupçons ou s'il n'y avait là que de la maladresse. J'étais à l'écoute du moindre indice susceptible de l'accabler davantage. Et plus je consignais des fragments de preuve dans mon carnet de croquis, plus elle endossait le cuir d'une criminelle.

Le moment de lui rabattre son caquet était arrivé. Je demandai à lui parler. Nous nous isolâmes dans son bureau, au deuxième étage. Elle prit d'emblée les rênes de l'entrevue. Elle voulait diriger nos échanges à sa guise.

— Je vous prierai d'être brève, je n'ai aucune envie de perdre l'après-midi à écouter vos états d'âme. Car, c'est bien de cela dont vous voulez m'entretenir,

n'est-ce pas ?

— Non, Comtesse, vous vous trompez. Mes états d'âme n'ont nul besoin de vos oreilles. Il s'agit d'autre chose.

— Quelle arrogance ! Vous vous émancipez, prenez garde aux conséquences.

— Les conséquences ne me font pas peur. Et celles que je viens engendrer auprès de vous, parce qu'il y en aura, c'est certain, seront au moins le fruit de ma propre initiative. Je les accepterai sans remords.

— Vous semblez bien sûre de vous. Dois-je vous rappeler qu'après ce qui s'est passé, vous auriez plutôt intérêt à vous ranger du côté de la discrétion, voire de l'effacement. Votre position est condamnable, je pourrais vous dénoncer.

— Je n'ai rien à me reprocher, vous le savez parfaitement. Vous avez vu et vous avez laissé faire. Pourquoi n'êtes-vous pas venue à mon secours ? Il suffisait de vous montrer, de crier et il aurait arrêté.

— Je ne suis pas responsable de votre immoralité. Vous étiez proche de cet homme, trop proche d'ailleurs. Vous lui portiez de la nourriture, vous le complimentiez, je vous ai même entendu rire avec lui. N'allez pas vous offusquer si après il vous réclame un peu plus qu'un sourire.

— Comment pouvez-vous prononcer des horreurs pareilles ? Vos insinuations sont abjectes.

— Votre comportement également.

Je sentais monter une irritation brûlante. Elle risquait de ravager les phrases mille fois ressassées. Je devais revenir à un échange moins belliqueux, ne pas me laisser envahir par la hargne de cette femme sans cœur.

— Je préfère me concentrer sur les raisons de cette entrevue. Mon intention n'est pas d'envenimer notre relation, mais de trouver un compromis avec vous.

— Votre audace frôle la grossièreté. Je devrais clore cet entretien sans délai, mais je suis curieuse de savoir où vous voulez en arriver. Alors je vous écoute.

— Comtesse, je suis venue vous supplier de me rendre ma liberté. Épouser votre fils était une erreur dont nous payons tous deux quotidiennement le prix fort. Je ne réclame pas le divorce, je vous demande simplement de me laisser partir. Vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Je disparaîtrai de votre vie et de celle de Jean-Mathieu. Il trouvera une autre femme, une belle jeune fille de votre milieu. Ils vous donneront des petits-enfants et tout rentrera dans l'ordre. Considérez-moi comme un accident de parcours, un aléa effaçable.

— Vous rendre votre liberté ? Vous pensez vraiment que l'on efface les liens du mariage d'un coup d'éponge ? Il fallait y réfléchir avant. Vous portez le nom des Brizan du Puy, cela n'évoque peut-être rien à vos yeux, mais il est synonyme d'un prestige auquel, malheureusement, vous appartenez. Votre place est ici.

— Permettez-moi d'insister, Comtesse. Je me suis mal exprimée en vous suppliant de me rendre ma liberté. Je reformule : je vous échange ma liberté contre la preuve du meurtre d'Helmut.

— Du chantage ! De mieux en mieux. Rien ne vous arrête, vous avez dû lire trop de livres, ma chère. Oseriez-vous insinuer que nous portons une quelconque responsabilité dans ce déplorable incident ?

— Vous avez tu le meurtre et fait disparaître le corps. Il y a là de quoi interpellier la Justice, il me semble.

— Pensez-vous vraiment que la Justice ait du temps à perdre avec vos suppositions ? Rappelez-vous, des précautions ont été prises. Les traces et la preuve dont vous parlez se sont évaporées et vous y avez contribué. Votre « marché » ne tient pas la route.

— Il est impossible de tout gommer, Comtesse.

— Si, malheureusement pour vous ! Vous pouvez aller vous épancher à la police ou à Erbisœul, devant le colonel Dubuisson, vous pouvez leur indiquer l'endroit où le corps est enseveli. Qu'est-ce que ça prouve ? Absolument rien ! D'abord, l'eau des marécages a certainement accéléré le travail de décomposition, l'identification des restes sera très compliquée, ensuite, puisqu'ils se situent en dehors de ma propriété, cela laisse à penser qu'il est probablement mort en dehors de mes terres. Qui peut dès lors affirmer que le coupable vit au château ?

— J'ai photographié le cadavre dans le cellier en prenant soin d'élargir le champ, il n'y a aucun doute sur l'endroit où il se trouve. Je possède des clichés très éloquents. Certains montrent aussi clairement les causes du décès.

Pour la première fois, je la vis vaciller. Il n'était pas dans ses habitudes de perdre le contrôle.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je vous l'ai dit, je veux ma liberté. Laissez-moi partir et tout cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

— Où sont les photographies ? Je veux les voir.

— Elles sont en lieu sûr, vous devez me croire sur parole.

Elle se tortillait les doigts. Son malaise devenait de plus en plus palpable.

— Où irez-vous ? Il est hors de question d'engendrer un scandale en retournant vivre au village.

— Cela aussi je vous l'ai dit, vous n'entendrez plus jamais parler de moi. J'ai l'intention de partir aux États-Unis. La distance entre Mesvin et New York vous permettra de choisir parmi une multitude de versions sur ma disparition et vous ne risquerez pas de me croiser aux détours d'une rue. Je vous demanderai de m'avancer l'argent nécessaire à l'achat du billet de transport en bateau. Celui-ci vous sera remboursé jusqu'au dernier franc.

— Nous y voilà, vous retournez auprès de votre amant !

— Non, Comtesse, là encore vous faites erreur. Je suis une femme intègre. Malheureusement, ma loyauté vous échappe. Cela vous arrange bien de consentir à la propagation des racontars sur votre bru, ils couvrent les manquements de votre fils. N'est-ce pas, Comtesse ? En permettant les rumeurs, vous autorisez la vindicte. Je plains votre conscience.

— Pauvre sotte ! J'ai besoin de réfléchir, vos inepties me brouillent les idées. Je vous ferai part de ma décision. Sortez d'ici à présent, il me faut du calme.

Dehors, l'air frais me piquait les joues. Je retrouvais la sensation d'être vivante, bien vivante ! L'attitude de la comtesse ravivait mes espoirs. Si son visage n'avait

rien laissé transparaître de son désarroi, j'avais vu ses mains trembler et ses doigts se recroqueviller sur le bord du bureau. Mon plan avait marché. Je me félicitais d'avoir trouvé le courage de prendre ces photos. Cependant, les images horribles me surprenaient durant mon sommeil, elles s'accrochaient à ma mémoire comme du chiendent. L'œil d'Helmut braquait son effroi sur chacun de mes rêves. Je me réveillais au milieu de la nuit, trempée de sueur, des cris plein la gorge. L'odeur de décomposition flottait autour de mon lit, je me revoyais dans le cellier, armée de l'appareil photographique face à l'ennemi pourrissant. Je n'avais aucune idée du rendu des clichés, la comtesse le découvrirait en faisant développer le film. J'avais pris la précaution de lui taire ce détail. J'espérais qu'ils l'empêcheraient de dormir elle aussi. Je lui souhaitais de souffrir autant que j'avais souffert à son contact. Elle, qui me détestait, qui rongait ma confiance au quotidien, qui détournait la tête devant les traces de coups, qui me cloîtrait au château quand ils étaient trop visibles, qui attisait le courroux de Jean-Mathieu, qui fouillait mes affaires, qui avait laissé Helmut me violer, qui m'avait obligée à cacher le cadavre, elle qui, j'en étais à présent persuadée, avait tué Helmut. Je lui souhaitais les pires souffrances et une longue agonie. J'acceptais d'être portée par cette haine puissante, elle me fortifiait, elle anesthésiait la culpabilité. Aime ton prochain comme toi-même, ces foutaises ressassées à l'église n'avaient servi qu'à me rendre naïve et vulnérable. Dans la vraie vie, il y a des gens qu'il ne faut jamais aimer, il y en a d'autres dont il faut éviter de croiser la route. L'amour avait fait de moi le jouet du mépris. Je ne croyais plus aux belles paroles du curé, celles de mon père étaient tellement plus justes : « Chez les riches, on vit pas pareil. Tu seras pas heureuse. Marie-toi à un ouvrier, c'est mieux. » Il avait raison, chez les Brizan du Puy, on ne vivait pas pareil, car on n'aimait pas son prochain comme soi-même. Chez eux, on respectait les coutumes, pas les gens.

Je n'éprouvais aucun remords en pensant au chantage que j'avais fait à la comtesse. D'ailleurs, je n'éprouvais plus aucun remords. J'arrêtais d'endosser la responsabilité des actes qu'on me reprochait, j'étais innocente, pire, j'étais une victime. L'idée de quitter la Belgique m'ouvrait un horizon chargé de promesses. L'avenir m'apparaissait enfin plus doux. Pour la première fois depuis longtemps, je repris espoir. La fatalité se décollait de ma peau, j'entrevois d'autres possibles. J'ignorais si Tyler m'attendait toujours, s'il serait heureux de me revoir. J'ignorais si je serais capable de l'aimer. L'attirance que nous avions ressentie se justifiait par nos vies privées d'amour. Cela suffisait-il à construire une relation de couple durable ? Comment le savoir sans essayer ? Tant d'inconnues bornaient ma décision.

Mes parents allaient me manquer atrocement. Ils allaient souffrir de mon absence. Je n'osais imaginer la version perfide que l'on donnerait à mon départ. Déjà, je me sentais salie par des mots pas encore prononcés. La comtesse irait-elle jusqu'à me traîner dans la boue ? Peut-être s'abstiendrait-elle, car son nom était aussi le mien. Elle ferait annuler le mariage et trouverait une autre épouse à son fils. J'espérais que l'on m'oublie vite, que l'on me remplace, que l'on me gomme. J'aurais voulu que l'on efface en frottant fort, en creusant profond,

Le 26 juin 1945, un mois et dix-huit jours après le début des *événements*.

La comtesse tardait à me rendre sa décision, elle jubilait de me sentir en attente. Quand nous nous croisions, elle ricanait en me toisant. Nos positions étaient si différentes. Plus le temps passait, plus j'appréhendais l'avenir. Ce qui m'apparaissait limpide le jour de notre entrevue me troublait à présent. Si des révélations devaient éclater, inévitablement la version de la comtesse serait prise en considération en priorité, voire en exclusivité. Peu importe qu'il s'agisse d'un mensonge, à Mesvin et ses alentours, personne n'oserait l'imaginer endosser le rôle d'une meurtrière. Je partais d'office perdante, puisque déjà jugée. Si les photographies prouvaient irréfutablement le meurtre, elles ne montraient pas le visage de l'assassin. Au fil des jours, cette monnaie d'échange dévaluait. En me laissant à la merci de sa bonne volonté, la comtesse reprenait le pouvoir. Elle s'accordait le temps d'élaborer une interprétation des événements moins scandaleuse. Mes certitudes se désagrégeaient au fur et à mesure de son silence. Je m'isolais dans une terrible solitude, écœurée, découragée, lasse. D'Adèle Gentil, la jeune fille autrefois si confiante, si joyeuse, si passionnée, subsistait une femme triste, fermée, éteinte. Le changement modifiait insidieusement ma personnalité.

Et peu à peu, le ressentiment fit place à la soumission. J'acceptais la mélancolie sans me rebeller. D'ailleurs, je me rebellais de moins en moins. Si j'avais pu regarder en face cette ombre de femme que je devenais, peut-être serais-je partie sans attendre ? Mais le miroir reflétait l'image d'une incapable. Je me détestais. Seules les vignes me reliaient encore à la vie. Il me restait une once de ressource, un grain d'espoir auquel m'accrocher. Je m'y investissais corps et âme. J'entrevois la possibilité de rembourser ma dette en commercialisant un grand vin. J'espérais gagner ma liberté en gagnant un peu d'argent. On n'a rien pour rien, disait mon père. Si je devais recevoir en fonction de ce que j'avais donné, j'étais en droit d'attendre une fortune ! Lorsque je creusais la terre, je retrouvais Adèle Gentil, la jeune fille pétrie de joie de vivre. Le bout de mes doigts contactait l'essentiel, le primordial, le fondement de mon être. Aussi simple qu'une respiration, aussi vital qu'une respiration. Dans ces moments-là, je me sentais prête à affronter l'existence en dehors de mon mariage.

Ma santé déclinait. Depuis les *événements*, j'avais perdu l'appétit et beaucoup de poids. Betty s'inquiétait, elle était la seule à le remarquer ou du moins, à y prêter attention. Chaque jour, elle m'invitait à la rejoindre dans la cuisine où elle me préparait de grands bols de lait chaud, quelques douceurs. Je me forçais à manger un peu même si, la plupart du temps, mon estomac rendait la nourriture.

— Il faut voir un médecin, Comtesse, vous ne pouvez pas continuer comme ça.

Elle n'imaginait pas la portée de ses propos. Hélas si, je devais continuer

comme ça, avec le dédain des Brizan du Puy et la trahison d'Helmut. Il était impossible d'extraire de mes fibres les paroles blessantes, les coups et les déchirures.

Je devais continuer comme ça.

Apprendre à vivre avec ça.

Accepter que cela ne s'efface jamais. Cesser de manger était finalement insignifiant au regard du martyr. La mort, si elle venait me chercher, serait accueillie tel un soulagement. Pourtant, j'étais encore en droit d'attendre une solution. Je m'accrochais malgré tout à l'idée de partir. Il m'arrivait de reprendre espoir, dans ces moments-là, l'issue de mon chantage m'apparaissait favorable. La comtesse n'avait pas d'autre choix, elle devait l'accepter. Je me préparais à notre prochaine entrevue, en répétant les phrases par avance. Sa faiblesse se résumait à l'importance de sa réputation qu'elle voulait sans tache. Je comptais frapper là où ça fait mal, la dissuader d'envoyer sa bru sous les verrous ou de laisser se propager l'idée qu'un cadavre avait séjourné dans son cellier. Le nom du criminel importait peu après tout, le corps se trouvait au château, cela suffirait à jeter l'opprobre sur sa famille.

J'avais écrit à la Compagnie Maritime afin de connaître les dates des prochains appareillages vers New York. Une fois sur place, j'adresserais le film à la comtesse et nos échanges seraient définitivement rompus.

Ma liberté hélas avait un prix, celui de dire adieu aux miens. L'idée me fendait l'âme. La séparation proche nourrissait le besoin de les voir, de les respirer une dernière fois. Un dimanche, j'ai profité de l'absence de Jean-Mathieu pour leur rendre visite. En ouvrant la porte, ma mère a crié de joie. Il y avait si longtemps que nous ne nous étions revus. Mon père nous a rejoints sur le seuil.

— Entre, entre ma fille, ne reste pas là.

Nous nous sommes embrassés avec la pudeur intrinsèque à notre famille. Ils étaient heureux, leur regard ne trichait pas, leurs gestes non plus. J'avais apporté trois bouteilles de vin. J'étais fière de leur montrer le résultat de tant de labeurs. L'année 1944 avait produit un cru exceptionnel. Ma mère a fait du café, mon père a sorti un morceau de pain et un pot de confiture. Je reconnaissais là leur façon d'exprimer leur joie. La générosité de leur amour. Ils ne me demandaient rien concernant ma vie au château. Cette discrétion me bouleversait. Ils se doutaient certainement de mon malheur, mais ils se gardaient d'en parler. Ils savaient que je taisais les sujets importants. Nous nous sommes attablés dans la cuisine, comme avant, comme lorsque nous étions encore unis. Je retrouvais les tasses ébréchées décorées de guirlandes vertes sur le contour, la cafetière à laquelle ma mère tenait beaucoup, car elle lui venait de sa mère. Mon enfance me sautait au visage. Les moments de bonheur vécus entre les murs de cette maison me caressaient le cœur et en même temps ils le broyaient menu.

— Tu as maigri, tu manges bien au moins ?

Ma mère s'inquiétait de ma silhouette, elle voyait ma tristesse.

— Ne t'en fais pas, tout va bien. Je travaille beaucoup, les vignes réclament des soins journaliers, cela m'empêche de grossir. Vous me direz ce que vous pensez

de ce vin. J'en suis très fière, c'est, je crois, la meilleure cuvée.

— Nous le boirons à une occasion, a dit ma mère en me caressant la main.

Ils ont remis les bouteilles à la cave. Mon père les a transportées précautionneusement, calées entre ses bras musclés. Je savais qu'ils ne les ouvriraient pas, qu'ils les conserveraient toujours, jusqu'à la fin parce qu'elles étaient à leurs yeux une partie de moi. Ils m'ont questionnée longuement sur la fabrication du vin, sur l'entretien des vignobles. Ils m'écoutaient attentivement. Ils n'ont pas abordé la disparition de l'Allemand, pourtant, elle alimentait les conversations au village. Nous survolions les sujets en nous attardant sur ce qui touchait au travail. Ils ont quand même évoqué l'incendie. Ils se souvenaient de la rapidité avec laquelle les flammes détruisaient la grange. Ils étaient venus aider eux aussi. Ils m'avaient cherchée, s'étaient inquiétés. Ils avaient demandé à la comtesse si je ne risquais rien. Elle les avait rassurés. Je leur expliquai que j'étais en sécurité à l'office en compagnie de Betty. J'insistai sur « en sécurité ». Ensuite, nous évoquâmes l'immense besogne à entreprendre pour tout remettre en l'état.

— Heureusement, y a pas de blessés, disait mon père, vous avez eu de la chance.

— Oui, papa, nous avons eu beaucoup de chance.

— C'est à ça qu'il faut penser, ma fille. Les briques, on les remplace, pas les gens !

— C'est vrai, tu as raison, papa.

Il avait perdu tant d'amis dans la mine et je ne l'avais jamais vu verser une larme. Quand un accident survenait, il attribuait le drame à la fatalité. Il nous laissait croire que tourner la page était facile. Ce jour-là, j'ai compris combien ses amis lui manquaient.

Nous parlions de la paix, de la tâche à fournir pour redresser le pays. Durant les années de guerre, les charbonnages fonctionnaient avec à peine un tiers des mineurs. La sécurité était devenue précaire par manque d'entretien. Pourtant la Belgique avait besoin de charbon, la relance de l'économie dépendait de ce précieux minéral. Mon père se réjouissait de l'arrivée des Italiens, car les Belges refusaient de se mettre en danger en descendant au fond du puits. La peur de mourir d'un coup de grisou ou sous un éboulement, il n'en parlait pas. Il évoquait son travail avec fierté, minimisait les risques. Je les observais me raconter leur vie pénible, ils avaient des étoiles dans les yeux. Mes deux frères venaient d'être embauchés aux carrières de la Malogne, à Cuesmes. Le phosphate aussi faisait la richesse de la région. Ils gagnaient un bon salaire. Ma sœur avait repris ma place chez madame Patillot. Le rude métier de repasseuse-blanchisseuse lui plaisait, elle adorait caresser les beaux tissus. Madame Patillot était une patronne sévère et exigeante, mais à Noël elle lui avait donné 5 francs en plus de sa paie.

Le travail, toujours le travail. On n'a rien pour rien. C'est tellement vrai, cher père, on n'a rien pour rien et ce qui ne peut s'échanger contre de l'argent se monnaie durement !

J'étais venue leur dire adieu à leur insu. En les embrassant, les larmes ont jailli.

J'ai prétexté de la fatigue, affirmé qu'elle me rendait sensible. Ma mère serrait son châle sur sa poitrine, elle occupait ses mains, histoire de garder la face.

Chez les Gentil, on s'applique à éviter les effusions. Ce n'est jamais bon signe quand les yeux se mouillent ou que les étreintes se prolongent.

19

Le 1^{er} juillet 1945, un mois et vingt-trois jours après le début des *événements*.

Après la messe, comme chaque dimanche nous avons salué les villageois, discuté avec le bourgmestre, complimenté le curé sur son sermon, ensuite nous sommes rentrés au château. Comme chaque dimanche depuis le décès de son fils aîné, la comtesse a demandé qu'on lui serve son repas dans sa chambre. Le jour du Seigneur, elle refusait de s'attabler devant la chaise vide de Philippe-Auguste, parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'Il avait dédaigné ses prières. Par cet acte, dans lequel elle était la seule à percevoir un message clair, elle tenait tête à ce Dieu ingrat qui avait permis la mort de son fils adoré. Le dimanche était le jour où la comtesse manifestait ses émotions.

Ce dimanche-là, nous avions à peine avalé le potage quand quelqu'un a sonné. Nous n'attendions personne, cela nous a surpris. Betty est allée ouvrir, aussitôt, nous avons entendu un objet se briser. Elle est apparue dans la salle à manger, le teint livide.

— Monsieur le Comte, il y a un inspecteur de police. Il souhaite vous parler.

— Faites-le patienter, Betty. Je le recevrai quand nous aurons terminé notre repas.

— Pardonnez-moi, Monsieur le Comte, mais je crois que ce monsieur est...

Elle n'arrivait pas à achever sa phrase. Malgré tous ses efforts pour rester calme, elle manquait d'air.

— Ce monsieur est ?

— Il est pressé, Monsieur le Comte.

Excédé, Jean-Mathieu a quitté la table en soufflant. Quelques minutes plus tard, il est revenu en me priant de le suivre dans son bureau. Betty pleurait. Des morceaux de porcelaine jonchaient les dalles du grand hall d'entrée. La comtesse nous a rejoints la mine inquiète. Des gestes de nervosité trahissaient son angoisse.

— Tout d'abord, permettez-moi de vous présenter des excuses pour cette intrusion dans votre intimité un jour de repos en famille. Si je suis venu un dimanche, c'est parce que je voulais vous réunir tous les trois. J'ai quelques questions à vous poser et il est essentiel que vous y répondiez en même temps.

Aucun de nous trois ne se sentait à l'aise, au contraire, cette visite impromptue ne présageait rien de bon. L'inspecteur devait s'en apercevoir.

— Je ne vous apprendrai rien en vous disant que je suis ici au sujet d'Helmut Von Staffen. Un membre de votre famille me suis-je laissé dire, affirma-t-il en se tournant vers la comtesse.

— C'est exact. Il s'agit d'un petit-cousin d'une branche très éloignée. Je l'ai

accueilli par devoir et traité en prisonnier afin d'éviter tout débordement au sein de la population.

— C'est ce qui m'a été rapporté. Nous avons ouvert une enquête et j'apprécierais de clôturer le dossier rapidement. N'ayez aucune inquiétude, je serai bref, d'autres personnes doivent encore être entendues et j'aimerais, moi aussi, profiter de mon dimanche en famille.

Instantanément, la tension retomba d'un cran. La comtesse se risqua la première à prendre la parole.

— Inspecteur... ?

— Dumoire, André Dumoire.

— Eh bien, Inspecteur Dumoire, c'est un plaisir de vous accueillir chez nous, cependant j'ai déjà détaillé tout ce que nous savions il y a de cela presque deux mois. Vous avez certainement pris connaissance de ma déposition, je suis venue signaler la disparition de Monsieur Von Staffen.

— En effet, Comtesse, mais j'ai besoin d'entendre la version de votre fils et celle de votre bru.

— Il n'y a qu'une seule version voyons, Helmut a profité de l'incendie pour s'évaporer dans la nature. À l'heure qu'il est, il doit avoir regagné l'Autriche, son pays.

— Ceci est un ensemble de suppositions, Comtesse. Le seul fait avéré est qu'Helmut Von Staffen, que vous avez rebaptisé « l'Allemand », me suis-je laissé dire, a disparu le jour de l'incendie de votre grange. Incendie d'origine criminelle, je vous le rappelle. Malheureusement, nous ne connaissons ni l'heure ni les raisons de cette disparition et encore moins l'endroit où il se trouve.

— On m'a affirmé qu'il n'y aurait pas d'enquête. Pourquoi êtes-vous là, alors ?

— Des éléments nouveaux se sont greffés au dossier et un témoignage anonyme.

Jean-Mathieu défiait l'inspecteur du regard. Il voulait lui montrer clairement son exaspération. Elle transparaissait aussi dans sa voix.

— Si vous vous fiez aux témoignages anonymes, vous risquez de perdre votre temps ! Nous savons tous ce qu'ils valent. Ce sont des ragots, rien de plus.

— Monsieur le Comte, étiez-vous au courant des agissements de Rodolf Bauraing et d'Helmut Von Staffen ?

La question nous fit sursauter. Nous nous scrutions, incrédules, où voulait-il en venir ? Qu'est-ce que Rodolf avait à voir avec Helmut ?

— Je ne vous suis pas, Inspecteur, de quoi voulez-vous parler ?

— Pouvons-nous nous asseoir ?

Jean-Mathieu acquiesça en dirigeant sa main vers les chaises réparties autour du bureau. Dumoire restait attentif. Un léger sourire au coin des lèvres soulevait sa moustache.

— Rodolf Bauraing et Helmut Von Staffen pratiquaient le marché noir. Ils ont mis au point un trafic extrêmement lucratif. Je vous parle de sommes d'argent très importantes. Le principe était simple, Rodolf volait la marchandise dans votre garde-manger et Helmut se chargeait de la vendre aux Allemands non loin

du camp de prisonniers d'Erbisœul. L'enquête a révélé qu'il retrouvait ses « clients » au carrefour de la voie des Curés et de la rue Basse, à l'entrée de la forêt. Les échanges avaient lieu à cet endroit. Il encaissait l'argent puis revenait partager son butin avec votre chauffeur.

— Ce n'est pas possible ! Rodolf ne ferait jamais une chose pareille !

— Hélas, Monsieur le Comte, j'ai des preuves et des témoins.

— Mais, ils se trompent sûrement, ils doivent confondre Rodolf avec quelqu'un d'autre ? Ou alors, ils mentent, Helmut a très bien pu agir seul. Il pouvait voler la nourriture lui-même, il avait accès à la cuisine.

— Il n'avait pas accès à votre bureau, Monsieur le Comte. Reconnaissez-vous ceci. Qui d'autre par ici a les moyens de fumer des Havanes ? J'ai récupéré celui-ci chez un des officiers du camp. Il m'a relaté en détail par quels moyens il se l'était procuré.

Nous étions sans voix. Je ne pouvais concevoir Rodolf dans la peau d'un voleur. Il avait toujours été fidèle, serviable, corvéable à souhait. Il percevait un salaire correct et l'avantage de vivre au château, de manger à sa faim. Pourquoi se serait-il compromis dans un trafic dangereux avec les Allemands ? Cela n'avait aucun sens. Il devait y avoir erreur sur la personne. L'inspecteur s'appuyait probablement sur des témoignages tendancieux élaborés par des villageois dont l'intérêt était justement de laisser planer la suspicion sur quelqu'un d'autre. Beaucoup d'entre eux n'étaient pas nets.

— Je réponds personnellement de l'intégrité de mon chauffeur. Il n'est pas l'homme que vous recherchez, Inspecteur, c'est impossible.

— Je suis désolé, Monsieur le Comte, mais à ce stade de l'enquête, je me base non plus sur des doutes, mais sur des certitudes. Rodolf Bauraing a pratiqué le marché noir, les faits sont sans appel.

Je me sentais de plus en plus mal. L'air se chargeait d'un poison irrespirable. La seule évocation d'Helmut ou du jour fatidique faisait naître des angoisses insurmontables. Mes pensées se troublaient, j'entendais parler l'inspecteur comme à travers les parois d'un aquarium. Ses phrases bourdonnaient autour de ma tête.

— C'est impossible !

Jean-Mathieu se répétait en cherchant à se convaincre. Rodolf, un voleur ? C'était impossible.

— La guerre et la nécessité rendent quantité d'aberrations possibles, Monsieur le Comte. J'ai ici un mandat d'arrêt à l'encontre de votre chauffeur. Votre gouvernante m'a annoncé qu'il n'est pas là, savez-vous où il se trouve ?

La comtesse saisit discrètement le poignet de Jean-Mathieu, lui intimant par là de se taire.

— Le dimanche est son jour de congé, Rodolf a donc le droit de le passer où il le souhaite. Et nous n'avons pas pour habitude de nous informer sur les déplacements de nos domestiques en dehors de leur travail. Nous ignorons dès lors où il est.

— Ce n'est pas très important, je reviendrai demain. J'imagine qu'il ne va pas s'évaporer dans la nature d'ici là ? L'inspecteur tournait autour du bureau, les mains croisées dans le dos. Sa ronde lente changeait de sens régulièrement. Il dirigeait le débat à la manière d'un chien pisteur, il nous amenait tous les trois exactement où il le souhaitait. Si je vous ai réunis, c'est pour plusieurs raisons. La première, et non la moindre, est que la condamnation de Rodolf Beauraing pourrait être plus lourde. Il se peut qu'il soit à l'origine de la disparition d'Helmut Von Staffen. La disparition définitive, je veux dire. Il laissa planer un long silence, observant notre réaction un par un. Vu les circonstances, on peut imaginer qu'un caillou a pu se glisser dans l'engrenage de leur « commerce » et nous tenons là un mobile de crime. Qu'en pensez-vous ?

— Nous n'en pensons rien, Inspecteur ! L'Allemand a disparu, qui vous dit qu'il est mort ?

— Une intuition, Comtesse, une simple intuition. Il faut parfois écouter son instinct quand on cherche à résoudre une affaire, ou du moins si on veut s'approcher de son dénouement.

— L'intuition n'est pas une science exacte, Inspecteur. En suivant un raisonnement si approximatif, vous risquez de vous égarer.

— C'est tout à fait juste, Comtesse, c'est pourquoi je suis là. Voyez-vous, le second motif de ma visite est que j'avais besoin de savoir si l'un de vous était au courant des agissements des deux hommes. J'ai ma réponse. Demain, je vous interrogerai individuellement, c'est la procédure. J'entendrai également votre

gouvernante, son attitude lorsque je me suis présenté était plutôt troublante. Ne vous en faites pas, si vous m'avez dit toute la vérité, vous ne serez en aucune façon impliqués dans cette affaire, j'y veillerai personnellement.

— Je compte sur votre professionnalisme, Inspecteur. Si nous abritons un criminel, je vous demande d'appliquer la justice séance tenante.

— Cela sera fait, Comtesse.

Je n'en croyais pas mes oreilles, elle accusait clairement Rodolf ! Il risquait gros, elle le savait. Cela ne lui inspirait aucun état d'âme. Pourtant Rodolf pouvait lui aussi parler. Il pouvait raconter comment nous nous étions débarrassés d'Helmut. Aucun de nous trois n'avait la conscience tranquille, l'idée que l'inspecteur interroge Rodolf nous faisait trembler. Le pauvre homme était d'une nature simple, d'esprit rudimentaire et d'un vocabulaire limité. Il risquait de cracher le morceau. Malgré de longues inspirations, j'étouffais. Je voyais défiler le film des événements, la violence d'Helmut, l'immobilité de la comtesse, la froideur avec laquelle elle avait orchestré la dissimulation du corps. Cette abjecte froideur dont chacun m'inondait. Au plus profond de mes tripes, je la croyais coupable et j'avais bien compris que l'inspecteur ferait porter le chapeau à Rodolf, sans doute, moyennant une certaine somme d'argent. Peut-être tout ceci avait-il déjà été arrangé d'avance ? Tout s'achète aujourd'hui, même une intégrité. J'étais écœurée. Mes pensées rampaient vers le souvenir des jours maudits. En me levant, le plafond s'est mis à tourner. Je respirais le vide, il n'y avait plus une once d'air dans le bureau. Je me suis évanouie au moment où l'inspecteur s'est adressé à moi.

À mon réveil, j'étais dans ma chambre, seule. Un verre d'eau avait été posé sur la table de nuit, je n'avais droit à aucune autre marque d'attention. Doucement, j'ai retrouvé mes facultés. De la fenêtre, j'ai vu que la voiture de police avait disparu. Je pensais au lendemain. L'inspecteur allait m'interroger, oserais-je évoquer mes suspicions ? Oserais-je accuser clairement la mère de mon mari ? Quelles en seraient les conséquences ? Si Jean-Mathieu découvrait le viol, il me tuerait, c'est certain. Finalement, la comtesse avait peut-être cherché à me protéger en détournant les soupçons sur Rodolf ? À moins que les miens ne se fondent sur de la rancœur et qu'elle soit réellement innocente. Elle n'avait manifesté aucun étonnement en apprenant les combines du chauffeur et d'Helmut. Était-elle au courant de leur trafic ? Je ne pouvais nier les faits, la détermination de l'inspecteur Dumoire parlait d'elle-même. S'il s'était donné la peine de venir nous interroger au château un dimanche, c'est qu'il détenait des preuves incontestables. Rodolf pratiquait le marché noir. Je fis le rapprochement avec ses absences systématiques tous les dimanches. Il partait tôt le matin et rentrait toujours aux alentours de 19 heures. Il n'assistait jamais à la messe. Ce détail m'avait échappé jusque-là. Ses absences hebdomadaires devaient certainement être liées à son commerce avec les Allemands.

Un jour encore, ensuite il passerait la nuit en prison et probablement les prochaines. Se pouvait-il qu'il ait tué, lui, si doux, si bienveillant ? Sa dévotion était un exemple. Se pouvait-il qu'elle lui ait servi de façade ?

Le 18 juillet 1945, deux mois et dix jours après le début des *événements*.

Une météo capricieuse malmenait le travail dans les vignes. Après un hiver rude, avec des températures extrêmement basses, l'été nous confrontait à des journées caniculaires. Il fallait protéger les grappes des rayons du soleil, la tâche était ardue. Je craignais ces fortes chaleurs, car elles risquaient d'augmenter le taux de sucre du raisin, ce qui changerait considérablement le goût du vin et son degré d'alcool. Je m'acharnais à empêcher le désastre. De l'extérieur, on aurait pu se demander pourquoi. Le travail à fournir était colossal et je ne ressemblais plus à rien tant j'avais maigri. Nous n'avions besoin ni d'argent ni de gloire. Les Brizan du Puy continuaient de porter fièrement leur patronyme, malgré le trouble qu'avait jeté l'arrestation de leur chauffeur. Au village, on tablait sur la fortune de la comtesse pour reconstruire des bâtiments détruits pendant de la guerre. Elle savait comment et à qui distribuer sa charité. Bien placé, l'argent effaçait rapidement les taches d'ombre. Finalement, cette histoire de marché noir, de chauffeur cupide et d'Allemand volatilisé ne valait pas grand-chose en comparaison des sommes avancées.

Le pays vivait à l'heure de la relance économique et des règlements de comptes. Les additions rancunières se présentaient sous le nez des traîtres. Personne n'y échappait, pas même le Roi. Le peuple, autrefois si fervent envers Léopold III, ne lui pardonnait pas son second mariage lors de sa captivité. Il avait pourtant été érigé sur un piédestal après la mort tragique de la reine Astrid. Son énergie vouée à tenter de conserver la neutralité du pays, suivie par sa condition de roi prisonnier, suscitait la vénération dans l'imaginaire collectif. Mais les Belges exclurent le monarque qui, depuis sa prison dorée, avait épousé Lilian Baels, une Belge issue de la haute bourgeoisie, réputée la plus belle femme de son temps. De tous les peuples de la Gaule, les Belges furent ceux qui condamnèrent leur roi à l'exil à cause d'un remariage.

Ce besoin de mettre à l'index n'échappait nullement à la comtesse, d'ailleurs, elle évitait d'évoquer la question royale. Une affection particulière liait les Brizan du Puy à la monarchie. Elle excellait dans la parade verbale et le revirement de conversation. Elle soignait son image de noble généreuse, modèle structurant dans les foyers proches de l'église, se conformait aux attentes des hauts dignitaires. Jean-Mathieu, quant à lui, portait aisément ce blason référentiel qui plaçait son autorité au-dessus de celle du bourgmestre. La guerre avait fait des Brizan du Puy une véritable famille monarchique au milieu d'un village. Toute action de bienfaisance assurait l'admiration indéfectible des Mesvinois, mais ils le savaient, tout faux pas déclencherait sa colère.

En dehors des soins à la vigne, je ne sortais pratiquement plus de ma chambre. La comtesse m'ignorait ostensiblement, à peine me saluait-elle encore en présence de personnes extérieures au château. Nous nous évitions autant que

possible, c'est-à-dire en permanence. La visite de l'inspecteur Dumoire avait anéanti mes projets d'évasion, car les photographies risquaient de causer du tort à Rodolf. Attester de la mort d'Helmut, c'était l'accuser d'être son assassin.

Il fut relâché deux jours après son arrestation. Comme tous ceux qui se faisaient attraper en train de pratiquer le marché noir, il dut s'acquitter d'une amende avant de reprendre le cours de sa vie. Sans cadavre, aucune accusation de meurtre ne fut prononcée. Tout aurait pu en rester là, mais l'inspecteur s'appliquait à éclaircir cette affaire parce que, dans le camp de prisonniers à Erbisceul, le colonel américain avait des comptes à rendre.

— Nous devons coller au plus près de la réalité. C'est une question de statistiques : combien de morts, combien de blessés, combien de disparus. Votre prisonnier, je dois l'inscrire dans quelle colonne ?

— Ce n'est pas mon prisonnier, Colonel. Et je vous rappelle que Von Staffen est un Autrichien dissident réfugié chez un membre de sa famille.

— Soit, mais il était à Mesvin avant nous, il est donc sous votre tutelle. Vous avez la responsabilité de cette « disparition ».

Il lui mettait la pression en sous-entendant un manque de compétences, il soulignait le laxisme des enquêteurs. Piqué au vif, Dumoire se promit de faire éclater la vérité. En attendant d'épaissir le dossier, il fut conclu qu'Helmut Von Staffen avait disparu de façon inquiétante. Rodolf Bauraing restait le premier suspect.

Le film photo, témoin irréfutable du crime, perdait sa valeur de passeport pour New York, il était à présent son aller simple pour la prison.

Pourquoi le besoin de travailler la vigne continuait-il de m'animer ? La vie s'échappait de mes veines au compte-gouttes. Je rêvais de m'endormir, ne plus me réveiller, cesser d'entendre battre ce cœur épuisé, le bruit des idées noires. Un avenir douloureux, écrit d'avance à l'encre indélébile, se profilait à l'horizon. J'avais renoncé à poursuivre la marche en avant. Chaque jour, je rejoignais le coteau sud en espérant y fermer les yeux. Mes doigts caressaient le raisin en imaginant le vin qu'il allait donner. Il était le fruit de ma bataille, de mon besoin de liberté, de ma raison d'exister. Rendre le dernier souffle au pied des vignobles, fondre dans la terre crayeuse, m'en aller les poumons gonflés de son parfum était un nouvel espoir auquel je m'accrochais. Les Brizan du Puy avaient gagné.

Huit ans. Il avait suffi de huit ans de mariage.

Ce 18 juillet, jour anniversaire des vœux prononcés devant le prêtre, ne méritait aucune célébration. Adèle Gentil n'existait plus. Adèle de Brizan du Puy se mourait. La jeune femme en perpétuel émerveillement avait fait place à un amas de cendre, des grains de poussière, derniers vestiges de son incarnation.

Il avait suffi de huit ans.

Huit années en forme d'éponge, à absorber l'amertume, à effacer les rêves, à tordre la conviction qu'ils puissent se réaliser. À ce moment précis, où le soleil brûlait le raisin et où je concevais un pacte avec la mort, je n'imaginai pas qu'il soit possible de ressusciter par la violence.

Il devait être autour de 14 heures lorsque Rodolf est venu me chercher.

— Comtesse, faudrait aller au château, votre mari veut vous voir.

La peur s'est directement glissée sous ma peau. Jean-Mathieu ne rentrait jamais en journée, ce retour impromptu n'augurait rien de bon. L'idée qu'il ait pensé à notre anniversaire de mariage ne m'effleurait même pas. Mon corps présentait le danger. L'instinct est souvent en étroite connexion avec les présages. Rodolf s'est enfui en courant, pressé de reprendre sa tâche. J'ai rejoint Jean-Mathieu au grand salon. Il y faisait les cent pas, les mains en boule devant son torse. Le bruit de ses talons rythmait sa fébrilité. Prostrée dans l'encadrement de la porte, j'attendais une invitation à entrer. Il a commencé par me dévisager. Il semblait découvrir la dégradation de mon état. Ses premières paroles contredisaient ses intentions.

— Tu me fais pitié !

Son regard dur me préparait à la suite. Il avait toujours ce regard-là avant de frapper. Spontanément, malgré l'inutilité d'essayer de comprendre, j'explorais les causes possibles de sa colère. Avais-je manqué à une obligation ? Sa mère lui avait-elle fait état de mes projets ? Tyler avait-il envoyé une nouvelle lettre ? À moins qu'il ne me reproche un oubli ou une attitude déplacée. Peu importe la raison, les coups viendraient.

— Entre, j'ai à te parler.

J'avancai vers lui en appliquant la règle imposée par lui. Je me plantai donc à sa portée, les bras le long du corps, tête baissée. Cette posture lui prouvait mon acceptation du châtiment. Il annonçait alors un chiffre au hasard ou prémédité durant les moments où il évaluait la sanction : 2, 6, 23..., ce chiffre représentait le nombre de coups auxquels il me destinait. Si un seul de mes mouvements dérogeait à sa règle, il multipliait le chiffre par deux. Le décompte commençait dès la première gifle : 4, 12, 46...

— As-tu quelque secret à m'avouer ?

Je ne bronchais pas.

— J'aurais préféré une explication, seulement comme d'habitude, tu ne diras rien. Me crois-tu stupide au point d'ignorer tes agissements ? Penses-tu qu'on puisse cacher sa double vie à son mari sans jamais se faire prendre ? Tu me sous-estimes, Adèle, c'est décevant. J'ai le regret de t'annoncer que tu as épousé un homme perspicace.

Je relevai les yeux à la recherche d'une explication dans les siens. Il me fixait. Ses iris bleus dégageaient une froideur de banquise. Ses joues marquaient la tension extrême de ses mâchoires. Bientôt, j'allais baisser les paupières, tenir au garde-à-vous le temps des gifles, protéger mon visage avec mes bras et mon torse avec les coudes le temps des coups de pied. Bientôt, j'allais me recroqueviller au maximum par réflexe de survie. Bientôt je deviendrais l'exutoire de son agressivité, la peau sur laquelle écraser son poing haineux.

— Cela dure depuis combien de temps ?

Il perçut mon désarroi, sans attendre, il me jeta à la figure l'objet de sa colère : le sac contenant les affaires que j'avais emportées le jour de l'incendie.

— Et ça, c'est bien à toi tout ça ?

Il était inutile de nier. Cependant, je ne comprenais pas comment ce sac était arrivé en sa possession.

— Alors, réponds maintenant, ça dure depuis combien de temps, vous deux ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles ?

— Ah oui, vraiment ? Tu ne sais pas où tu as déposé ce bagage rempli de tes vêtements et objets personnels ? Eh bien, je vais te rafraîchir la mémoire, il était dans la voiture de ton amant ! Tu avais l'intention de filer avec lui, n'est-ce pas ? Tu vois ce que je veux dire ? Les souvenirs te reviennent ?

— Mais c'est complètement faux ! Je n'ai rien à voir avec le boulanger !

— Rien à voir, tu appelles cela rien à voir ? Arrête de te foutre de moi, tu veux ! La femme de Fardussier est passée au bureau ce matin. Elle a attendu longtemps avant de se décider à me parler, parce qu'elle n'arrivait pas à imaginer l'infidélité de son mari et encore moins une liaison entre vous. Seulement hier, elle a trouvé un tube de rouge à lèvres dans la poche de son tablier. Un produit de luxe soigneusement enveloppé d'un papier cadeau ! Elle m'a demandé de l'aider à mettre un terme à cette fornication répugnante. Honnêtement, tout d'abord j'ai douté moi aussi. Fardussier n'a rien d'un Apollon. Jusqu'ici, j'ai toujours pensé que tu avais du goût. Et puis, ça m'est revenu. Tu étais dans la voiture de Fardussier quand je suis arrivé le soir de l'incendie. Tu t'apprêtais à ficher le camp avec ce gros porc. Je me rappelle ta tête, tu avais peur. Contrairement à ce que j'ai cru, ce n'était pas de l'incendie, c'était de moi, tu étais terrorisée à l'idée que je comprenne tes intentions. Tu as commis une énorme erreur, Adèle, en oubliant ton sac dans la voiture de ton amant.

J'ai fermé les yeux, fort, je savais que les coups seraient plus lourds que d'habitude. Une gifle me projeta au sol. Jean-Mathieu me releva en m'empoignant par les cheveux, il me cracha au visage. Il frappait dur. La paume de ses mains claquait tel du cuir, la pointe de ses pieds s'abattait tel un marteau. Du sang a coulé de ma bouche, j'avais l'impression de vomir du métal en fusion, l'odeur me répugnait. Je tentais de me rigidifier, d'éliminer la mollesse de mes muscles, de les tendre en bouclier. C'était l'unique pensée qui me traversait l'esprit. Me durcir au maximum. M'envelopper d'une carapace. Jean-Mathieu me désarticulait, il me traînait par les bras aux quatre coins de la pièce. Un bruit d'os broyé a précédé un élanement dans l'épaule. Une douleur atroce. Puis son genou s'est planté sous mes côtes, cela m'a coupé la respiration. Ensuite, je ne me souviens plus de rien. Le noir a recouvert mes sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût... Tout était noir et pourtant, ce n'était pas le vide.

21

Le 20 juillet 1945, deux mois et douze jours après le début des *événements*.

Mon esprit s'est remis en marche. La mort n'avait pas voulu de moi. Une douleur insoutenable au niveau de la poitrine m'a fait remonter à la surface, une autre à l'épaule me clouait au fond d'un lit. J'étais toujours en vie. La déception grinçait dans les rouages du réveil. Seule ma paupière gauche arrivait à se

soulever. J'y voyais à peine. À travers le flou de mon œil valide, un lieu inconnu se dessinait grossièrement. Une forte odeur d'éther me laissa supposer l'hôpital. Peu à peu, je me reconnectais au monde des vivants et aux moments qui avaient précédé ces minutes où j'étouffais entre deux cloisons de rideaux jaunâtres. Sur ma droite, quelqu'un gémissait. La plainte filait dans un souffle à intervalles réguliers. Au loin, un bourdonnement de voix, masqué par le cliquetis de flacons sur des chariots, augurait une certaine agitation dans les couloirs.

Que s'était-il passé entre l'instant où j'avais perdu conscience et celui-ci ?

Je n'en avais aucune idée, mais le seul fait d'avoir été hospitalisée dénonçait la gravité des blessures. Qu'avait dit Jean-Mathieu au médecin et que dirais-je moi, si on me demandait des explications ? Me croirait-on si je racontais la vérité ? M'arracherait-on à l'enfer si je dénonçais son gardien ? Non, évidemment non. *Pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort vous sépare*, le serment prononcé huit ans plus tôt ramenait au centre du couple mutisme et soumission. J'avais tenu cette promesse malgré le pire, malgré la mort si peu pressée de venir me chercher. Je n'avais pas failli, à aucun moment, malgré l'injustice, le mensonge, la violence. J'étais restée droite dans le huis clos d'un triangle où deux des angles voulaient me faire plier. Cette verticalité repoussait les limites de l'ignominie. Une mère et son fils s'accouplaient sous les draps sales de la manipulation, ils avaient engendré un monstre. Un tortionnaire invisible chargé de ronger l'esprit, la moelle, les tripes, jusqu'à agenouiller la proie avant de la briser. Je n'avais pas failli. J'étais encore droite même si mon corps disloqué tenait par des bandages serrés depuis les épaules jusqu'au bassin. Même si j'étais allongée sur un lit de fer dont les barreaux me mettaient en cage. Même si le moindre mouvement m'arrachait un cri sourd. Même si fuir le château se révélait à présent impossible. J'étais droite, telle une momie sèche et raide, figée par le temps avec des rêves éviscérés, certes, mais précieusement gardés à mes côtés dans des vases canopes. Ils n'auraient jamais le plaisir de baver sur la courbure de mon échine. Ils avaient fait de moi la femme la plus droite que la Terre ait jamais portée.

La culpabilité, agglutinée sous les couches de doute, sortait enfin de sa tanière. Elle pouvait aller se faire voir ailleurs ! Jean-Mathieu m'avait battue au-delà du pensable et les raisons invoquées flottaient au-delà de l'acceptable. Oui, j'avais tenté de fuir, j'avais envisagé de le quitter, mais les coups reçus acquittaient une faute que je n'avais pas commise. L'heure n'était pas à m'en vouloir d'être entrée dans la voiture du boulanger. Il n'était plus question de regretter la moindre tentative d'évasion. Qui étaient-ils, eux, pour me juger sans entendre ma défense ? Quel Dieu leur avait donné le droit de me réduire en miettes ? D'où tenaient-ils la certitude qu'une femme comme moi se devait de ramper ?

Crève, saleté de culpabilité ! Va rejoindre la fange dans laquelle tu enlises tes victimes. Cesse de te cramponner à mon âme ! Je suis debout, même couchée sur ce lit d'hôpital. Plus rien ne peut m'atteindre. Plus j'ai mal et plus tu te meurs. Si je ne peux mener mon corps ailleurs, ma liberté sera de rester droite envers et contre tout. Je fais le serment aujourd'hui, à l'intérieur de cette carcasse désossée où hurle la douleur, de te bannir de ma vie. Coupable ou non coupable, je te

tiendrai à distance coincée dans un étau d'acier. Plus jamais tu ne me déroberas mes droits et ma droiture. Crève, saleté de culpabilité. Je ne mérite aucun des coups reçus. Les Brizan du Puy sont des rejets abjects, je te noierai dans leur pisse. J'appuierai sur ta tête jusqu'à la remontée de la dernière bulle d'air. Crève ! Crève ! Crève !

Je brûlais de fureur. Je rêvais d'étrangler de mes mains Jean-Mathieu et sa mère. L'idée de presser mes pouces sur leur gosier infâme me redonnait des forces. Elle pulsait l'antidote à la soumission. Je voulais appeler, il fallait que l'on m'écoute, que l'on sache, que l'on cesse de dévier le regard devant mes blessures. La tentative de produire un son a détourné le siège de la douleur. Le bas de mon visage semblait avoir été passé à la broyeuse. Mes lèvres déchirées refusaient de s'entrouvrir. Derrière, ma langue cherchait un chemin et je m'aperçus qu'il manquait des dents à la mâchoire supérieure. De la main gauche, je tâtais cette face brisée, un masque boursoufflé, d'apparence inhumaine. Jean-Mathieu avait réussi à façonner un monstre. Un bruit de pas dans le couloir a transformé la colère en panique. Je me sentais si vulnérable tout à coup. Le rideau s'est écarté doucement. Un homme en blouse blanche s'est penché sur moi.

— Est-ce que ça va, Madame ? M'entendez-vous ?

Impossible de bouger la tête, je baissai la paupière en guise d'approbation.

— Vous avez été admise à l'hôpital suite à une chute dans les escaliers. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ?

Je baissai à nouveau la paupière.

— Nous aurons l'occasion d'en discuter plus tard, lorsque vos plaies seront cicatrisées. Vous avez eu beaucoup de chance, Madame, cette chute aurait pu vous être fatale.

Je tentais un « non » de la tête au prix d'une souffrance atroce. Surtout, qu'il ne me parle pas de chance ! Être encore en vie, dans cet état-là, était tout sauf une chance !

— N'essayez pas de bouger, vous avez trois côtes cassées et votre épaule gauche est déboîtée. Ne vous en faites pas, nous allons prendre soin de vous.

Sa voix rassurante me déstabilisait. J'essayais de comprendre où il voulait en venir avec ses « vous avez eu beaucoup de chance, ne vous en faites pas. » Impossible d'évaluer la gravité des lésions.

— À présent que vous êtes réveillée, je vais vérifier si vous pouvez bouger les membres inférieurs. Quand je vous le demanderai, vous soulèverez doucement vos jambes. Courage, allons-y.

Je m'exécutai en réprimant des grimaces. Je sentais comme un grand clou planté dans le bas du dos. Les mouvements me donnaient envie de tousser. Cela créait une explosion dans mon thorax.

— C'est parfait ! Reposez-vous maintenant. Je suis confiant, Madame, très confiant ! Vous remarquerez, je vous l'assure. Le choc a été rude, il aurait pu abîmer la moelle épinière, fort heureusement, il n'en est rien. Je vous le répète, vous avez eu beaucoup de chance.

Sa mine ravie collait parfaitement avec la chance dont il parlait. À n'en pas

douter, il croyait fermement à la version de la chute dans les escaliers, probablement inventée par mon mari. Il se rapprocha du lit. Son visage surplombait le mien. Il souriait.

— À présent, j’imagine que vous voulez connaître le plus important ?

Que pouvait-il y avoir de plus important ? Qu’entendait-il par « important » ? Il attendait une réponse en scrutant mon désarroi. La seule façon d’éclaircir le trouble, c’était de baisser une nouvelle fois la paupière.

— J’ai une très bonne nouvelle à vous annoncer, Madame : votre bébé n’a rien. C’est un miracle qu’il soit encore là ! Vous devrez garder le lit durant toute votre grossesse, mais il est là, ce petit vaillant !

Un son rauque s’est échappé de ma bouche édentée, il disait « non » et ce « non » contenait une multitude de refus. Maudite, j’étais maudite ! Comment un fœtus avait-il pu s’accrocher à mon ventre stérile ? Par quel sortilège cet enfant s’était-il immiscé dans mes entrailles sèches ? Dieu m’avait définitivement tourné le dos, j’étais la proie du diable. Il avait enroulé des chaînes sous mon nombril, un lest pour m’empêcher de voler. La nouvelle m’horrifiait. Ce morceau de chair venu se coller à la mienne me dégoûtait. Je n’en voulais pas, je le haïssais. J’aurais voulu plonger ma main entre mes cuisses, la fourrer loin à l’intérieur, jusqu’à son nid, aller arracher cette part d’esclavage, la broyer entre mes doigts, ne lui laisser aucune possibilité de voir le jour.

Le médecin s’est ému des larmes qui s’échappaient de l’œil soudé. Elles étaient transparentes, semblables à toutes les larmes, même les plus acides.

— Rassurez-vous, Madame, tout ira bien. Cet enfant a résisté à votre chute, il souhaite vraiment venir au monde. Il y arrivera, j’en suis certain. Croyez-en mon expérience, votre petit, ce sera un solide au caractère bien trempé.

22

Le 20 août 1945, trois mois et douze jours après le début des *événements*.

L’inspecteur Dumoire n’était pas du genre à lâcher prise. Au contraire, il se fiait à son instinct et, en général, il se trompait rarement. Dans le dossier Von Staffen, quelque chose ne tournait pas rond, il le sentait. Les témoignages, recueillis chez les Brizan du Puy, se ressemblaient trop. Malgré le classement de l’affaire par le commissaire divisionnaire et la passation du dossier à l’État-major d’Erbiseul, il poursuivait discrètement ses investigations. Le colonel l’avait vexé avec ses insinuations d’incompétence, il n’en fallait pas plus pour renforcer sa motivation. C’était un tenace, Dumoire. Il était retourné une seconde fois au château et avait à nouveau interrogé chacun séparément, en veillant à créer un climat de confiance. Il comprit rapidement que derrière les déclarations, d’une similarité déconcertante, pesait un lourd silence. La disparition de Von Staffen n’était en soi pas vraiment importante. En cette fin de guerre, le nombre d’urgences à régler l’emportait sur les statistiques de l’armée. Mais Dumoire, en plus d’être orgueilleux, ne supportait pas le mensonge. C’était tellement ancré dans ses gènes qu’il ne pouvait lutter contre le besoin de démasquer les menteurs. Cela tournait

à l'obsession. Si l'application des peines de justice l'animait moyennement, faire éclater la vérité dans une affaire le rendait euphorique.

Le chauffeur représentait le suspect idéal et son manque de coopération aggravait son cas. S'il reconnaissait avoir participé au marché noir, il refusait de dire où se trouvait l'argent engrangé, une somme conséquente vu le prix auquel se vendait le beurre ou le jambon. Les tentatives d'interrogatoire détourné de Dumoire se soldaient systématiquement par un échec. Rodolf Bauraing se murait dans un épais mutisme sitôt qu'il s'agissait d'évoquer les détails de son trafic. Il était évident que le type cachait des informations cruciales. Pourtant Dumoire avait l'intime conviction qu'il n'avait rien à voir avec la disparition de Von Staffen.

La comtesse, en revanche, lui donnait plus de fil à tordre. Contrairement à Bauraing, elle était éloquente, elle maniait la prose en finesse et intelligemment. Elle usait de son autorité, habituée à tenir tête à n'importe quel individu. Malgré sa verve, il apparaissait clairement qu'elle aussi lui taisait des éléments primordiaux. Son insistance à accuser le chauffeur, à nier la possibilité d'un meurtre, à le presser de clôturer le dossier, avivait les soupçons quant à son intégrité. Elle insinuait que Von Staffen avait mis le feu à la grange avant de s'enfuir. Lui et personne d'autre. La nature criminelle du sinistre avait été établie grâce à un bidon d'essence retrouvé près du foyer de l'incendie. Néanmoins, Dumoire restait dubitatif, Von Staffen n'avait aucun intérêt à jouer les pyromanes. La comtesse, si. L'état de délabrement de la grange nécessitait des travaux conséquents, repoussés depuis des lustres. En accusant Von Staffen, elle plaçait le sinistre sous le coup des dommages de guerre, la réhabilitation du bâtiment serait dès lors entièrement financée par l'État. La demande avait déjà été introduite auprès des autorités compétentes, un comble quand on sait que la comtesse finançait la reconstruction d'édifices culturels et religieux. L'argent, toujours l'argent ! Même dans cette famille fortunée, il régulait la conduite : ce que je donne de la main droite, je le reprends de la gauche. Jusqu'où des billets de banque pourraient-ils faire plonger une femme comme la comtesse dans la corruption ? D'ailleurs, d'où provenait la fortune des Brizan du Puy ?

Et son fils ? Lui aussi se comportait de manière très étrange. Il ne manifestait aucune émotion. Dumoire s'en était aperçu dès la première audition. Il connaissait ce genre d'individu. Avant la guerre, il travaillait à Bruxelles et avait planché sur un dossier de meurtres en série. L'assassin comptait huit victimes à son actif quand enfin on l'avait arrêté. Dumoire s'était confronté durant des mois à ce profil pervers. Un manipulateur de premier ordre, apprécié par ses voisins, mais sans amis et sans relation stable. Son regard vous glaçait les sens. La froideur projetée par les yeux du comte le renvoyait à cette sordide histoire. Ce retour en arrière lui donnait une envie pressante de creuser la personnalité de Jean-Mathieu de Brizan du Puy.

Lors de l'interrogatoire concernant son emploi du temps le jour de l'incendie, le comte avait menti. Il assurait ne pas se trouver au château. Or plusieurs villageois venus prêter main-forte affirmaient le contraire. Malgré ces

témoignages, le comte persistait à nier. Étrange...

— Vous maintenez votre déclaration ? Vous n'étiez pas au château le soir de l'incendie ? Je prends note. Vous ne m'en voudrez pas si je vérifie le fait auprès de votre mère et de votre épouse ?

— Vérifiez, Inspecteur, elles vous le confirmeront. J'étais à Liège, à la mine du Gosson. Ils ont eu un éboulement et je devais évaluer les risques avant d'envoyer les hommes sous terre. Je suis parti le 8 mai dans l'après-midi et rentré le 12 en fin de journée.

— Nous verrons. Elles sont deux contre la moitié d'un village.

— Me traitez-vous de menteur ?

— Je ne me permettrais pas, Monsieur le Comte. Je dis simplement que je me trouve devant deux versions divergentes. À moi de découvrir laquelle est la bonne, c'est-à-dire où vous étiez le 11 mai vers 20 heures.

L'insistance de l'inspecteur ne l'ébranlait d'aucune façon, il se retranchait derrière son droit au silence.

— Ma vie privée ne vous regarde pas !

Cette conclusion semait un doute énorme dans l'esprit de Dumoire. Il fit du comte son principal suspect.

Il y avait également la gouvernante, cette Betty Verstraete, une femme insaisissable. La quarantaine affirmée, des rondeurs harmonieuses, le dos voûté, les mains crevassées et un visage étrangement jeune avec des joues roses rebondies. Le portrait type d'une cuisinière expérimentée et d'une servante exemplaire. Elle ne laissait rien filtrer de personnel, sa dévotion à son travail avait effacé toute trace d'individualisme, cependant, Dumoire sentait un je-ne-sais-quoi de très fort derrière cette façade. Elle aussi accumulait les informations et n'en disait rien. Il l'avait compris dès le début de son enquête, la première fois où il avait mis les pieds au château. Lorsqu'il avait demandé à voir Rodolf Bauraing, elle avait lâché son plateau en retenant un cri. Étonnant. Plus étrange encore, elle avait refusé de venir témoigner au poste de police au prétexte qu'elle n'avait rien vu ni entendu. Elle affirmait crouler sous l'ouvrage et être dans l'incapacité de quitter sa cuisine. Dumoire lui avait rendu visite à l'office. La passion de la gouvernante était sans conteste la cuisine. Il avait donc usé d'une supercherie en la complimentant sur le fumet de ses plats mijotés et en lui demandant la recette de ce bouillon parfumé qu'elle avait gâché en brisant la soupière le jour de sa visite dominicale.

— De la poule, voilà le secret d'un bon bouillon, Monsieur, une bonne poule grasse nourrie au grain.

— Évidemment ! Mais avant de mettre une poule dans la casserole, il faut d'abord la tuer, avait ricané l'inspecteur, je suppose que vous confiez cette tâche ingrate à Rodolf ou à Von Staffen ?

— Tordre le cou aux poules fait partie de mes attributions, Monsieur.

— Saignez-vous aussi le cochon ?

— Il n'y a pas de cochon ici.

— Et s'il y en avait ?

— C'est un travail d'homme, moi, je m'occupe des charcuteries.

— Il faudra me donner les recettes, ma femme adore la viande. Je repasserai, vous m'expliquerez comment saler un jambon. Vous savez aussi saler un jambon, je suppose ?

— Pour sûr ! Il ne manquerait plus que je ne sache pas !

— Je peux voir ?

Elle lui avait montré le saloir sans penser un seul instant qu'elle lui prouvait que Von Staffen aurait pu venir se servir lui-même avant de revendre la marchandise. Dumoire avait la conviction que Betty était au courant des agissements de Bauraing, mais savait-elle pour Von Staffen ? Et si elle l'avait surpris dans le saloir en train de voler ses chers jambons ou des saucisses confectionnées avec tant d'amour ? Elle aurait pu lui tordre le cou comme à un de ses poulets ? Betty Verstraete n'était pas nette. Elle jouait un rôle dans l'histoire du marché noir, du moins, elle figurait en coulisse, Dumoire en était certain.

Enfin, il y avait l'épouse du comte : Adèle de Brizan du Puy. Une véritable énigme que cette femme. Une travailleuse acharnée, selon l'avis de tous. Dumoire avait déjà goûté le chardonnay La dame de Mesvin, un vin remarquable. Adèle dénotait dans le paysage aristocratique, on le lui faisait sentir, cela crevait les yeux. Le jour où il avait réuni la famille dans le bureau de son époux, elle se tenait en retrait. Elle n'avait pas ouvert la bouche une seule fois, même en le saluant. S'il avait dû la définir en un qualificatif, il aurait choisi « effacée ». Effacée au point de prendre le moins de place possible. Elle était d'une maigreur inquiétante et cependant, personne ne semblait s'en soucier. Au village, les ragots allaient bon train quant à la moralité d'Adèle de Brizan du Puy. On racontait qu'elle avait un amant en Amérique. D'ailleurs, elle cultivait du raisin sur des pieds new-yorkais, il y avait là de quoi alimenter les cancans. On voyait dans cette entreprise viticole un simple prétexte au voyage, car elle rêvait (affirmait-on) d'aller retrouver son *ricain*. Certains poussaient la calomnie jusqu'à lui prêter une liaison avec le *prisonnier* allemand de la comtesse. Et depuis quelque temps, il se disait, entre deux ricanements, que le boulanger plaisait beaucoup à la jeune comtesse. Bien entendu, il s'agissait de rumeurs auxquelles l'inspecteur tendait une oreille distraite. Il y avait de la jalousie derrière tout cela. L'intuition de Dumoire lui soufflait qu'Adèle cachait autre chose que des amants sous le couvercle de ses silences. La personnalité de la jeune femme confirmait ses impressions. D'abord, elle partageait la vie d'un manipulateur, cela brise un caractère ; ensuite, elle venait d'une classe sociale très inférieure à celle de son époux, cela force à l'humilité. Pas étonnant dès lors qu'elle s'efface au maximum du tableau familial. Pourtant il y avait une volonté, une témérité même et beaucoup d'intelligence dans le regard d'Adèle de Brizan du Puy. Dumoire y percevait le vestige d'une femme indépendante, heureuse de vivre. Avait-elle vraiment eu une relation intime avec Von Staffen ? Il n'y croyait pas. Pas plus qu'il ne croyait aux autres ragots des villageois désabusés de voir une des leurs sortir de la misère. En creusant un peu la vie d'Adèle, il comprenait surtout

qu'elle était rejetée par l'ensemble de la communauté. Cela expliquait assez bien son besoin d'effacement. Il se réjouissait d'entendre sa version des faits sur la disparition de Von Staffen. Il espérait aussi des éclaircissements sur cette chute dont elle avait été victime. Un regrettable accident, selon le mari, qui lui avait valu un mois d'hospitalisation. Il souhaitait la rencontrer seul à seul pour lui permettre de s'exprimer librement. Le retour au château était prévu cet après-midi. Aussi Dumoire se présenta-t-il à la clinique Ambroise Paré en fin de matinée.

Deux légers coups sur la porte me firent sursauter. Ils ne ressemblaient pas à ceux de l'infirmière, d'ailleurs, la porte restait résolument close. J'ai prononcé un « oui » le plus audible possible et l'air frais du couloir s'est glissé à l'intérieur de la chambre. En voyant entrer l'inspecteur, mon cœur s'est emballé. J'ai remarqué son mouvement de recul. J'étais encore monstrueuse, le visage marbré de bleus, une épaisse cicatrice rouge vif au front et l'œil droit toujours gonflé. D'un geste du bras, il m'a invitée à rester allongée. Il s'est immobilisé au pied du lit. Il me fixait intensément.

— Bonjour, Madame, j'espère que je ne vous dérange pas.

Je fis signe que non. Mille questions se mirent à défiler dans ma tête : pourquoi était-il là ? Allait-il me parler d'Helmut ou de la violence de mon mari ? L'embarras de l'inspecteur prouvait qu'il ne me rendait pas une visite de courtoisie. Il a évité de me serrer la main, s'est assis sur la chaise près du lit en se décoiffant. Son malaise le conduisait à triturer le bord de sa casquette. Se trouvait-il devant une femme tombée dans les escaliers ou une femme battue ? Il se raclait la gorge, cherchait par où commencer en triant ses pensées. Il eut la décence de ne pas me demander si j'allais bien. J'appréhendais le moment de lui parler. J'avais honte d'ouvrir la bouche en présence de quelqu'un, il y manquait deux dents à l'avant. Je me taisais, attendant qu'il en vienne au fait, sans le quitter des yeux. J'aurais voulu pouvoir tout lui dire d'un simple regard. Mais un œil raconte la vérité aux intimes et de moi, l'inspecteur ne savait rien en dehors des apparences. Il s'est lancé d'un coup, comme on retire un pansement collé à une croûte. Pour en finir vite avec le malaise, pour sortir de la chambre étouffante, pour éviter les explications que je ne lui donnerais pas et qui ouvriraient de nouvelles voies de questionnement.

— Madame, je suis venu recueillir votre version des faits sur la disparition d'Helmut Von Staffen. Le lieu est inapproprié, j'en conviens, mais je tenais beaucoup à vous rencontrer en tête à tête. Sachez que votre témoignage, si vous le souhaitez, restera confidentiel, je vous en fais le serment. D'ailleurs, autant vous le dire, je ne suis plus responsable de l'enquête, on m'a retiré le dossier. Je suis donc ici à titre privé. Vous voyez, vous n'avez rien à craindre.

D'un signe de tête, je lui signifiai mon refus de parler. Il insista.

— Madame, ce n'est pas la disparition en elle-même qui me pose un cas de conscience, mais le mensonge qui l'entoure. Tout le monde ment dans cette histoire, depuis le chauffeur jusqu'à votre belle-mère. Et vous, Madame, allez-

vous me mentir aussi ou au contraire, serez-vous la première à me dire la vérité ?

Je refis un signe de tête.

— Je vais être franc, Madame, vous êtes la seule personne demeurant au château que je ne soupçonne pas. Vous n'avez pas l'étoffe d'une criminelle. J'ai bien dit « criminelle », car, entre nous, je ne crois pas un instant à la thèse d'une disparition. Il y a trop longtemps que j'exerce ce métier pour savoir qui disparaît ou qui se retrouve sous la forme d'un cadavre et croyez-moi, nous retrouverons celui d'Helmut Von Staffen.

Mon sang se glaçait. L'évocation du nom de mon bourreau me renvoyait au jour maudit. Pourquoi l'inspecteur s'acharnait-il sur moi ? Où voulait-il en venir ? Cette fois, je détournai la tête. Il fallait qu'il s'en aille.

— Je comprends votre silence. Plus un secret est lourd, plus il est facile à garder, n'est-ce pas, Madame ? Rassurez-vous, si vous préférez vous taire, je respecterai votre décision. Dans ce cas, inutile de vous fatiguer davantage, vous devez avoir besoin de repos. Il se leva, poussa la chaise entre les pieds de la table. On m'a annoncé votre grossesse, félicitations ! Vous avez eu une sacrée chance dans votre malheur, cette malencontreuse chute dans les escaliers aurait pu avoir des conséquences terribles. Ah, c'est fabuleux quand la vie s'accroche à tout prix ! Vous ne trouvez pas, Madame ?

Il poursuivit sans attendre ma réponse.

— L'être humain possède un instinct de survie impressionnant. C'est fascinant à quel point il s'adapte. Tenez, vous, par exemple, vous avez beaucoup maigri depuis l'incendie, c'est en tout cas ce qui m'a été rapporté, pourtant, vous avez continué à travailler dur. Cultiver la vigne demande des forces physiques importantes, cela aurait pu vous épuiser ou peut-être pire. Et puis cette chute, enfin cette « cascade de coups ». Soyons réalistes, elle aurait dû vous tuer. Mais vous êtes là et votre enfant aussi. La vie s'accroche, n'est-ce pas, Madame ?

Je sentais monter un sanglot. Je le trouvais ignoble avec ses félicitations.

— Elle est précieuse cette vie, ne l'oubliez jamais. Je vais vous laisser à présent. Finalement, je pense que le moment était mal choisi. Nous aurons une autre occasion de discuter, vous et moi, quand vous irez mieux.

Des larmes roulaient sur l'oreiller. Je ne pouvais contenir mon émotion. J'avais l'impression que l'inspecteur cherchait à m'aider. Mais une femme comme moi a si peu de valeur sous la coupe d'une famille comme celle des Brizan du Puy. Lui révéler la vérité, c'était m'exposer à des représailles effroyables. Qui, à part l'inspecteur Dumoire, donnerait crédit à mes révélations ? Lui et moi étions des pantins face à eux. Lui et moi ne pouvions rien face à un village entier prêt à en découdre avec une épouse rebelle et un fonctionnaire pointilleux menant une enquête illégalement.

Je le remerciai d'une voix cassée en plaçant ma main devant ma bouche. Il sortit de la chambre sur la pointe des pieds en vissant sa casquette sur sa tête.

La porte s'est refermée en douceur et mon poing s'est abattu violemment sur la vie qui s'accrochait à tout prix.

Le 18 janvier 1946, huit mois et dix jours après le début des *événements*.

Dès l'annonce de ma grossesse, Jean-Mathieu a commencé à s'inquiéter de ma santé et de mon bien-être. Il veillait à ce que je mange *pour deux*. Parfois, sa main se posait doucement sur la mienne. Ce geste naturel entre époux me révoltait. Je détestais le contact de sa peau, la moiteur de ses doigts, son sourire perfide derrière lequel couvait une sorte de menace. À l'ombre des attentions du futur père sommeillaient celles d'un mari violent. Cet homme auquel j'avais offert ma jeunesse, ma confiance, un amour sincère, m'écœurât au point d'éprouver un immense soulagement à la simple idée de sa mort. Il formulait des projets d'avenir, paré d'un enthousiasme nouveau. Son héritier, car il voulait un fils, serait son prolongement. Il lui réservait une éducation digne de son rang. Il répertoriait ses biens, calculait la croissance de ses bons d'État et le taux d'intérêt de ses actions. Il comptait coucher l'enfant dans un berceau d'argent, un îlot de tyrannie. Je n'osais imaginer sa réaction si, par malheur, le nouveau-né était une fille. À ce stade de ma grossesse, je commençais à m'en inquiéter. L'intrus – j'appelais l'enfant par ce nom éloquent – l'intrus avait lutté. Cramponné à ma chair, il avait résisté à tout, aux coups de Jean-Mathieu, aux mixtures amères préparées par Betty, aux longues promenades interdites, aux sauts depuis le muret près des vignes.

Il avait survécu.

Je me demandais comment un si petit être pouvait décider de s'accrocher à ce point. Quelle part de détermination cognait sur son minuscule esprit pour qu'il veuille venir, envers et contre tout, à la rencontre de ce monde hostile ? Chacune de mes tentatives à le faire renoncer à son projet de naissance portait en elle répulsion et mépris. Je le maudissais. Je détestais le sentir grouiller sous mon nombril. Ses coups de pied me faisaient presque aussi mal que ceux de Jean-Mathieu. L'un frappait dehors, l'autre dedans. L'intrus affichait sa puissance en me martelant le ventre, il me rappelait jour et nuit qu'il tenait bon, qu'il me volerait ma liberté.

Ma peau se tendait contre ma volonté. J'avais beau enturbanner ma taille sous mes vêtements, rien n'empêchait mon ventre de gonfler, de se remplir d'eau, de laisser de la place à l'intrus. Il flottait en attendant son heure, il préparait son premier cri de victoire. Tenace, il tétait mes rêves par son cordon.

La date fatidique approchait. D'après Betty, dont l'expérience en matière de grossesse n'était plus à démontrer, l'accouchement aurait lieu à la fin du mois de janvier. Je maudissais ce mois de grisaille qui allait devenir une date d'anniversaire.

Je passais de plus en plus de temps auprès de Betty. Elle avait essayé de m'aider à « faire passer » l'enfant. Elle était la seule à me comprendre, la seule à m'apporter un peu de réconfort. À ma mère, je ne pouvais révéler mes angoisses, je la laissais croire à mon bonheur. Betty, elle, concevait l'absence d'instinct maternel, elle disait que cela arrivait à beaucoup de femmes, qu'il viendrait après,

quand le bébé serait là. Elle me rassurait en me racontant des histoires de femmes devenues mères sans le vouloir. Des épouses ou des filles affligées de ne pas avoir le cœur assez large pour y introduire un enfant. Elle enjolivait, je pense, le dénouement de ces destins brisés par la grossesse. Néanmoins, elle y glissait beaucoup de conviction, une bonne dose de tendresse aussi. Je n'éprouvais aucun attachement envers l'intrus, pas même une miette d'affection. Ce désert d'amour me renvoyait l'image de la méchante sorcière des contes. Celle qui engraisse les enfants avant de les manger, celle qui leur tend des pommes empoisonnées, celle qui leur jette des sorts. Si le pouvoir m'avait été donné de lancer une malédiction, quel sortilège aurais-je jeté sur l'intrus ? Sans hésitation, j'aurais tourné les pages du grimoire jusqu'à trouver la formule magique qui le ferait mort-né ! Parce qu'en plus de me visser à vie au château, l'intrus allait me défier chaque jour sous le masque de son père. Déjà, à travers ma peau, je palpais les traits du géniteur. Selon les calculs de Betty, l'enfant pourrait ressembler autant à Helmut qu'à Jean-Mathieu. Deux faciès immondes, deux conceptions dans la violence et un nourrisson pour me le rappeler. L'instinct maternel ne peut s'ancrer dans le délabrement.

De la jeune Adèle Gentil, il demeurait un prénom, rien de plus. Le reste s'était décomposé au fil du temps, des coups, de la peur et des trahisons. Dans les yeux, autrefois émerveillés, brillait une vision d'horreur, puante, gluante telle la morve d'un nouveau-né. L'instinct maternel ne peut s'attacher à un utérus en décomposition. Les histoires de Betty avaient accompagné quelques mois de grossesse, elles ne me seraient d'aucune utilité après, quand une bouche édentée chercherait mon sein et qu'il faudrait accepter de la laisser me vider.

La première contraction me surprit dans mon sommeil. Une douleur vive, le bas du dos broyé. Un cataclysme, l'explosion d'une vertèbre. Les draps étaient trempés, je baignais dans le jus de l'intrus. J'hésitais à appeler. « Cela ne sert à rien de me faire venir dès la perte des eaux, le travail dure longtemps quand c'est le premier », avait prévenu la sage-femme. Dehors, c'était la nuit noire. Les habitants du château dormaient profondément. Je songeais à ce silence, à cette absence : Jean-Mathieu, sa mère, Betty, Rodolf, engourdis de rêves, loin, très loin de ma réalité. L'intrus poussait ses talons sur mes côtes, là où les fractures avaient rendu les os sensibles.

Il voulait sortir.

Une idée horrible me traversa l'esprit : le laisser venir seul, sans aide, sans soins, sans l'inviter à respirer. Elle dura une seconde, peut-être deux ou trois. C'était une pensée macabre, un dégoût extrême, une inhumanité à vif. Une autre contraction a serré mes chairs comme on tord un linge. J'imaginai tout connaître de la douleur, finalement, il m'en restait à découvrir. Celle de l'enfantement me semblait insurmontable. Au petit matin, l'intrus me labourait toujours de l'intérieur, je me demandais où il trouvait la force de lutter encore. Les miennes s'étaient épuisées depuis des heures. Entre deux contractions, je comptais jusqu'à cinq, le temps d'aspirer un bol d'air, de serrer les dents, les couvertures, les yeux.

D'avaler le cri qui me brûlait la gorge. Puis j'égrenais les secondes jusqu'à quatre, trois...

La lumière perçait sous les rideaux quand Betty a frappé à la porte. Je n'ai pas répondu. Elle l'a ouverte, refermée aussitôt. Ses pas dans l'escalier disaient son inquiétude. Elle est revenue longtemps après ou peut-être rapidement, je ne sais plus. J'avais cessé de compter les secondes. La mort rôdait autour du lit. Elle attendait ses proies, l'œil rivé sur la souffrance. Deux êtres privés d'amour tentaient de rompre une cohabitation insupportable. Une interminable séparation s'invitait au bal des damnés. Betty s'est mise à hurler en courant vers la cuisine. « De l'eau chaude, vite, il faut de l'eau chaude ! » J'entendais résonner ses directives assourdies par une sorte de brouillard. La sage-femme est arrivée au moment où la tête de l'intrus glissait vers son destin. Elle a pris la place de Betty. Elle rugissait « Poussez ! Mais poussez donc, il est là ! » Je ne me souviens plus si j'ai oui ou non poussé. L'enfant est apparu d'un coup entre ses mains. « C'est un garçon ! » a-t-elle claironné, la voix pleine de soleil. « C'est un bon petit gars d'au moins quatre kilos ! Beau travail, Comtesse ! »

Il a pleuré.

Il a poussé ce cri de vie tant redouté.

Il pleurait et je ne savais plus si mes larmes contenaient de la déception ou de la joie. Sa voix perçait l'épais rideau de peau qui nous séparait depuis presque neuf mois. Le son vibrait à mes oreilles, il se faufilait en moi, rampait jusqu'au cœur. Les hurlements de ce petit guerrier, vainqueur d'un conflit inégal d'où il partait perdant, fragilisaient la solide carapace. Sa vigueur malgré les longues heures de travail et de souffrances retentissait dans le château. Elle ajoutait des larmes à mes larmes. Betty me l'a déposé dans les bras, il était emmailloté dans un linge en coton. C'était doux. Il s'est d'emblée collé à moi, a cessé de pleurer en effleurant ma peau de sa joue, il cherchait mon sein. Je ne savais plus si mon corps tremblait de haine ou d'amour. Mais Dieu qu'il tremblait ! Il aurait pu se morceler tant mes os s'entrechoquaient.

L'enfant frissonnait.

Instinctivement, tel un animal sauvage, j'ai amené sa tête sous mon nez. Je l'ai reniflé. Mes lèvres touchaient sa chaleur. Sans m'en rendre compte, j'ai posé un baiser sur son front. Hors de moi, l'intrus se transformait en enfant. Hors de moi, il possédait une existence propre, une individualité surprenante, inexplicable. J'osais à peine le regarder. Il gigotait de tous ses membres entravés. Hors de moi, ses coups de pied ressemblaient à des caresses.

Jean-Mathieu est entré dans la chambre, triomphant comme si cette naissance était sa victoire. Il s'est penché sur l'enfant en disant : « Alors, te voici enfin, mon cher fils ! » Il m'ignorait, hypnotisé par le petit être emmailloté qu'il appelait son fils. Il n'affichait aucune émotion. Il scrutait les contours informes d'où émergeait un visage rougeoyant. « Tu perpétueras la lignée des Brizan du Puy, tu porteras les prénoms de tes aïeux. »

Un instant, j'ai pensé à mon père, à sa condition de grand-père surgie avec l'enfant. Un instant, j'ai eu la faiblesse d'imaginer que ma famille pouvait tenir

une place dans la lignée des Brizan du Puy.

« Je te nomme Pierre-Louis, mon fils ! »

Mon père s'appelait Martin.

La sage-femme a fermement invité Jean-Mathieu à sortir, elle devait achever son travail. Il a obtempéré sans m'accorder la moindre attention. Betty s'est emparée de l'enfant.

— Je vais le présenter à votre belle-mère, elle attend impatiemment derrière la porte. Ne vous en faites pas, Madame, je reviendrai vite.

Mon attachement soudain n'avait pas échappé à Betty.

La sage-femme a récupéré le placenta d'un geste habile. Elle a cousu les chairs déchirées sans tenir compte de mes gémissements. Quand tout fut terminé, quand la chambre eut retrouvé son allure reposante, quand les traces de sang furent effacées, seulement alors, j'ai pris conscience de ce qui venait de s'accomplir. Bien plus fort et plus immense que tout ce que j'avais pu créer jusque-là. J'avais donné la vie !

24

Le 12 avril 1946, onze mois et quatre jours après le début des *événements*.

— Pardonnez-moi d'insister, Monsieur le Comte, vos dépositions se contredisent. Vous affirmez que vous n'étiez pas au château le soir de l'incendie. Cependant, vous avez déclaré au commissaire divisionnaire que vous avez vu, ce soir-là, Albert Fardussier glisser un de vos tableaux de valeur dans le coffre de sa voiture. Vous avez même apporté des précisions sur son moyen de déplacement. Attendez, je vous cite : « S'il était venu avec la seule intention d'éteindre le feu, il aurait fait le chemin à pied. Ce ne sont pas les deux kilomètres entre le château et sa boulangerie qui allaient le tuer ! » Est-ce bien là le contenu de vos propos, Monsieur le Comte ?

— Et alors ? Il n'avait, en effet, aucune raison valable de prendre sa voiture. Quant à ce que j'ai vu, j'ai dû mal formuler ma phrase. Ma mère l'a vu, j'ai répété ses propres paroles.

— Le 18 juillet 1945, vous avez également signé une déclaration de vol et une déposition où vous certifiez que le 11 mai 1945, Albert Fardussier a embarqué un tableau sous vos yeux. Une question me vient à l'esprit : pourquoi avoir déclaré ce vol plus de deux mois après qu'il ait eu lieu ? Le jour où votre femme a fait cette terrible chute dans les escaliers, si je ne m'abuse.

— Où voulez-vous en venir, Inspecteur ? Je vous dis que je n'étais pas au château ce soir-là. Et je vous rappelle que le tableau en question a été retrouvé dans l'atelier de la boulangerie d'Albert Fardussier. Que vous faut-il de plus ?

— La vérité, Monsieur le Comte. Moi, j'aime la vérité.

Dumoire allait de long en large devant le bureau de Jean-Mathieu. Il gardait son calme malgré l'agitation intérieure. Il attendait le bon moment pour lui balancer le coup de grâce. Décidément, il détestait les menteurs.

— La vérité est un concept aléatoire, vous devriez le savoir mieux que moi.

Elle se fonde sur la bonne foi de chacun. Bien des gens fabulent en pensant restituer l'authenticité d'un fait. Il faut trier le vrai du faux, Inspecteur, si d'emblée vous targuez mes déclarations de mensongères, votre objectivité en sera compromise, c'est certain.

— J'ai un grand principe dans mon travail, celui de ne jamais me laisser influencer par les évidences ou les préjugés. L'important au cours d'une enquête, c'est de garder l'esprit neutre et croyez-moi, ce n'est pas toujours facile. Fardussier nie avoir volé le tableau, vous l'accusez, je recherche la vérité, voilà tout. Je n'ai rien contre vous, Monsieur le Comte, mais avouez-le, votre ardeur à réfuter votre présence au château le soir de l'incendie est troublante. Qu'est-ce que cela change aux faits que vous y soyez ou pas ? J'ai envie de vous répondre : rien ! Alors, pourquoi vous obstinez-vous à nier ?

— Et vous, pourquoi perdez-vous votre temps à vouloir me faire dire que j'y étais ?

— Parce que vous y étiez et que, comme je vous l'ai expliqué, j'aime la vérité. Dumoire cessa ses allées et venues. Il se planta devant Jean-Mathieu, toujours assis derrière son bureau. J'ai un peu fouillé votre vie, Monsieur le Comte, votre passé, vos relations.

— Vous n'avez pas le droit ! Je vous préviens, cela risque de vous coûter cher. Jusqu'ici, je me suis montré patient, mais là, vous dépassez les bornes. Je vous prie de bien vouloir sortir de ce bureau avant que je ne me fâche vraiment.

— Je comprends votre agacement, mais il est inutile de vous emporter. Je ne veux surtout pas vous importuner, encore moins me brouiller avec vous. Discutons entre hommes, entre personnes sensées et responsables. Je suis persuadé que vous aurez envie d'entendre ce que m'a révélé Henriette Bazin.

Jean-Mathieu blêmit. Comment Dumoire était-il au courant de l'existence d'Henriette ? Et surtout que savait-il exactement ? Il tentait de ne rien laisser filtrer de ses inquiétudes. Il hésitait à mettre définitivement ce fouineur à la porte. Son hésitation fut de courte durée. Si l'inspecteur avait vraiment rencontré Henriette Bazin, il valait mieux l'écouter. Jean-Mathieu se reprit. Il déglutit sa boule de rage derrière un faux sourire, puis se décida à présenter un siège à Dumoire.

— C'est une très belle femme, un peu vulgaire, mais très belle.

— Ce n'est pas du physique de Madame Bazin dont vous souhaitez m'entretenir, j'imagine, Inspecteur ?

— En effet. Il n'empêche, votre épouse aussi est une très belle femme et tellement plus distinguée que Madame Bazin. Vous aimez les jolies femmes, Monsieur le Comte, il me semble.

— Suis-je coupable de cela ?

— Non, autrement, nous le serions tous. Pour en revenir à Henriette Bazin, j'ai eu avec elle une conversation passionnante, d'un point de vue purement professionnel, cela va s'en dire. Cette femme est un moulin à paroles, c'est incroyable !

Jean-Mathieu se tordait les mains en grinçant des dents. Il comprenait

parfaitement où Dumoire voulait en venir et cela l'irritait copieusement.

— D'accord, vous avez gagné ! Oui, je suis allé chez Henriette Bazin. Voilà, vous l'avez mon aveu. Je préférerais en rester là, ma vie privée ne regarde que moi.

— D'une certaine façon, Monsieur le Comte, seulement d'une certaine façon, car elle regarde aussi ceux avec lesquels vous la partagez, il me semble. Madame Bazin a été très loquace sur vos goûts et vos manières. Oh, je ne me permettrai pas de dévoiler les détails de notre conversation ni de vous juger sur vos déviances sexuelles, néanmoins tout ceci m'a perturbé, je vous le confesse. Surtout en repensant au jour où j'ai rendu visite à votre épouse à l'hôpital. Vous vous souvenez, la prétendue chute dans les escaliers ?

— Elle n'est pas la première femme à dégringoler un escalier. Allez-vous aussi m'accuser de tentative de meurtre sur mon épouse ?

— Je ne vous accuse de rien, Monsieur le Comte, surtout pas de meurtre. Non, je constate. Du 8 au 11 mai 1945, vous étiez à Saint-Nicolas, près de Liège, rue Pavé du Gosson au numéro 425, dans le bordel d'Henriette Bazin. C'est un endroit que vous avez l'habitude de fréquenter, me suis-je laissé dire, chaque fois que vous vous rendez à Liège pour des raisons soi-disant professionnelles. Je suppose que le charbonnage situé juste au bout de la rue fournit à vos déplacements une justification imparable, au cas où votre mère déciderait de vérifier. La distance quant à elle vous assure la discrétion et permet de préserver votre réputation. C'est presque une délicate attention envers votre épouse. Vous avez donc fêté la fin de la guerre au bordel, Monsieur le Comte, et non pas auprès des vôtres. Et le matin du 11 mai 1945, vous terminiez votre nuit en compagnie de Lucette Pierron, dix-sept ans, fille de joie. Une brave fille, selon Henriette Bazin, que vous gardez toujours pour la fin parce qu'un peu de brutalité ne lui fait pas peur. Vous la récompensiez souvent avec des bijoux, ai-je appris. Le 10 mai, avant de vous enfermer dans la chambre avec elle, vous lui avez offert un médaillon en argent serti d'une opale taillée en forme de fleur. Lucette était folle de joie, elle l'a montré à ses collègues et à Henriette Bazin. C'est plutôt rare qu'un client gâte une prostituée avec un bijou. Mais, d'après Madame Bazin, Lucette le méritait amplement, vous exigiez d'elle des « services » peu communs, « difficilement acceptables », a-t-elle précisé. Elle m'a également affirmé que vous n'avez pas quitté la chambre depuis le soir du 10 mai jusqu'au lendemain. À midi, vous avez réglé votre « note » ; ensuite, vous avez quitté Saint-Nicolas seul, en voiture. Quand Madame Bazin est montée pour nettoyer la chambre, elle s'est étonnée de ne pas y trouver la jeune Lucette. En général, les filles reçoivent leur billet sitôt le client parti. Mais l'euphorie du moment, l'envie de s'amuser avec les Américains, elle a supposé que Lucette était allée rejoindre les autres filles. Seulement, Lucette n'est jamais retournée au 425 de la rue Pavé du Gosson. Et, voyez-vous Monsieur le Comte, c'est cela qui a rendu Henriette Bazin volubile. Sur le coup, elle ne s'est pas inquiétée, cela arrive souvent que des filles rencontrent un gars et qu'elles filent avec lui. « Elles espèrent toutes trouver l'amour », m'a confié Madame Bazin. Cependant, lorsque je lui ai fait part des

raisons de ma visite, ça l'a un peu remuée, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non, je ne vois pas très bien, justement. En quoi ai-je fauté ? Je l'ai payée et largement encore !

— Oh ! oui, vous avez déboursé mille cinq cents francs pour les trois jours ! Une fortune.

— Quatre jours, Inspecteur. Je vous rappelle que je suis rentré au château le 12 mai, pas le 11 !

— Henriette Bazin a été catégorique, vous avez quitté son établissement le 11. Elle m'a d'ailleurs montré son registre. J'ai pu le constater, c'était écrit noir sur blanc. Attendez, je l'ai noté quelque part. Il fouilla ses poches et en sortit un petit carnet. Ah ! voici : Comte de B., le 8 mai 1945 : nuit avec Fanny. Comte de B., le 9 mai 1945 : Gisèle, Fernande. Nuit avec Fanny. Comte de B., le 10 mai 1945, moi, Armanda. Nuit avec Lucette. Vous voyez, Lucette, celle que vous gardez toujours pour la fin. Mais revenons-en à notre affaire, Monsieur le Comte. Ce n'est pas l'argent qui a tourneboulé Madame Bazin, non, c'est votre personnalité. C'est étrange, la mémoire, elle stocke des informations dans des quartiers inaccessibles du cerveau. Et elles resurgissent parfois d'un coup, *pouf*, sous l'effet d'un déclencheur. *Pouf*, d'un seul coup, on se souvient. Elle s'est souvenue de beaucoup de détails, Madame Bazin, lors de notre discussion et notamment des filles qui refusaient de monter avec vous. Subitement, elle a commencé à s'inquiéter au sujet de la disparition de la jeune Lucette. Vous connaissez mon obsession de la vérité. Alors, j'ai fouillé dans les dossiers du commissariat, au hasard, je dois le reconnaître, il fait si bien les choses parfois. Et devinez quoi ? Je suis tombé sur une déposition, comment dire ? Éclairante ! Grâce à elle, j'ai compris que si vous n'étiez pas au château le soir du 11 mai 1945, vous ne pouviez pas être la silhouette masculine au comportement étrange aperçue par un témoin ce jour-là, aux alentours de 16 heures 30, près des carrières de la Malogne. On ne peut être à Liège et à Mons en même temps !

Jean-Mathieu se liquéfiait. Il n'osait imaginer la suite du raisonnement de Dumoire. Il tenta de clôturer l'entretien en usant de flatterie et de repentir.

— Je ne suis qu'un homme, Inspecteur. J'ai des faiblesses. Votre perspicacité vous honore, vraiment, je vous félicite. Personne jusqu'ici n'était au courant de ma vie extraconjugale ou de mes petites manies. Sans me vanter, j'ai toujours mis un point d'honneur à soigner habilement la discrétion. Il fallait quelqu'un de votre trempe pour découvrir mon secret. Vous irez loin, votre carrière est prometteuse. Vous pouvez compter sur moi si vous avez besoin d'un appui. Je connais du monde.

Le sourire entendu de Brizan du Puy valait son pesant d'or, voire un grade prestigieux. Dumoire luttait contre l'envie de lui casser la figure. Il lui rendit un rictus tendu.

— Puis-je vous demander de respecter l'intégrité de ma famille, Inspecteur ? J'apprécierais beaucoup que tout ceci reste entre nous.

— J'aimerais bien, d'autant que les dossiers consultés se trouvent tous aux archives sous l'onglet *Affaires classées*.

— Vous voyez, il n'y a aucune raison de continuer à me persécuter. Vous vouliez savoir où j'étais, vous le savez maintenant. Alors, restons-en là.

— J'aimerais bien, d'autant que personne n'a lancé une procédure de recherche après la disparition de Lucette Pierron.

— Donc, restons-en là.

Le front moite de Jean-Mathieu trahissait son angoisse. Il déglutissait bruyamment, se raclait la gorge comme si un caillou écrasait sa trachée.

— J'aimerais bien, Monsieur, mais ce matin, un certain Antoine Griset promenait son chien près des carrières de la Malogne. Et figurez-vous que l'animal a déterré un corps de femme atrocement mutilé à l'endroit même où un témoin a vu une silhouette similaire à la vôtre le soir du 11 mai 1945 vers 16 heures 30.

— Et alors ? Vous n'allez tout de même pas m'accuser sur des bases aussi aléatoires ?

— J'aimerais bien, Monsieur, mais la victime porte autour du cou, enfin ce qu'il en reste, un médaillon en argent serti d'une opale taillée en forme de fleur. Avouez que c'est troublant.

— Sortez d'ici immédiatement ! Cela ne va pas se passer comme ça. Jusqu'ici je me suis montré patient, mais là, vous dépassez les bornes. Je ne vous raccompagne pas, Inspecteur.

— C'est inutile, Monsieur le Comte, je connais le chemin.

Le 21 avril 1946, onze mois et treize jours après le début des *événements*.

L'enfant dormait peu, comme s'il voulait garder l'œil ouvert sur son destin. La journée, il babillait, enfermé dans son parc ou couché au milieu du salon sur le gros coussin en vichy, celui de Jean-Mathieu lorsqu'il avait son âge. Nous nous promenions durant de longues heures autour du domaine. Parfois, je descendais au village avec lui. Je poussais le landau jusqu'à la maison de mes parents. Ma mère apparaissait sur le seuil avant que je ne frappe à la porte. Elle présentait notre venue. Son extase devant Pierre-Louis me donnait à voir une nouvelle femme. Une inconnue caressante dont la bouche produisait des baisers bruyants. Elle l'appelait « mon petit ». « Tu es si beau, mon petit, viens là, près de grand-ma. Tu es si doux, mon petit, si rose, si rond ! Regarde, mon petit, grand-ma a du bon miel, goûte-moi ça. » C'est elle qui avait demandé à ce que, plus tard, l'enfant l'appelle grand-ma. Elle rabotait le nom « maman », par pudeur ou pour se distinguer du « grand-mère » de la comtesse. Mon père, logiquement, devint grand-pa. Lorsque l'enfant gazouillait des « papapapapa » devant lui, ses yeux brillaient. J'avais vu sa déception le jour du baptême, au moment où le prêtre avait récité le chapelet des prénoms de l'enfant : Pierre-Louis, Jean-Philibert, Georges, Guillaume, Ghislain. Il avait légèrement tourné la tête en direction de ma mère et elle lui avait serré la main. Ses doigts remplis d'affection lui disaient : « Ça n'a pas d'importance, Martin. »

Je passais chez eux le plus souvent possible. Nous parlions principalement de l'enfant. Ils avaient cessé de poser des questions auxquelles je répondais toujours par des mensonges. Nous évitions d'évoquer les rumeurs, pourtant, elles se répandaient, telle de la poudre prête à exploser à la moindre étincelle. La femme du boulanger refusait de les servir depuis l'épisode du tableau soi-disant volé par son mari. À ce sujet, elle le savait innocent. Le seul fait que le comte l'accuse le jour même où elle lui avait rapporté le bagage de son épouse montrait un désir de vengeance. Mais surtout, à la date de l'accusation, soit le 18 juillet 1945, un des apprentis avait surpris Jean-Mathieu de Brizan du Puy dans l'atelier. À ce moment-là, il prit ce qu'il portait pour un panneau protégé par un drap. Le jeune garçon en avait touché un mot à sa patronne, mais il refusait de parler à la police. L'affaire du tableau volé, vite classée, alimentait cependant les ragots. Madame Fardussier souhaitait mettre un point final à l'hypocrisie. Elle avait déjà hésité à prendre cette décision lors de la découverte du sac oublié dans la voiture de son mari. J'avais essayé d'expliquer à mes parents pourquoi mon bagage se trouvait là. À chacune de mes tentatives, ils détournaient la conversation, ils refusaient d'entendre parler de ce scandale.

— Les histoires de couple sont des histoires de couple, disait mon père. Elle ferait mieux de se taire, la Fardussier.

C'était un temps où la grande vertu des femmes était la capacité à se taire. C'était un coin de Borinage où les familles savaient garder les secrets. C'était une maison de mineur où, à cause de la pauvreté, on doutait de sa valeur humaine.

Pierre-Louis était notre lien, notre sujet de conversation et leur objet d'amour. Du haut de ses trois mois, de ses plis potelés, de sa façon de gigoter dans sa brassière, il avait conquis le cœur d'Élisabeth et Martin Gentil.

L'enfant dormait peu, il me réveillait de nombreuses fois au cours de la nuit. Souvent, entre les tétés, je sommeillais dans le fauteuil à côté de son berceau. Il pleurait rarement. Il criait plutôt, des cris particuliers entre le vagissement et le rire. C'était étrange cette manière d'appeler. Un peu semblable à une insistance à laquelle on cède par lassitude : tu viens jouer avec moi ? Dis, tu viens jouer avec moi ? Allez, tu viens jouer avec moi ? Une ritournelle lancinante qui transforme les nuits en cauchemar.

Ce soir-là, au terme d'une journée de Pâques remplie de faux-semblants, j'étais épuisée. Recroquevillée sous une couverture, à côté de l'enfant, je venais à peine de m'assoupir quand il s'est réveillé une énième fois. Je rêvais de dormir une nuit complète, une seule, rien qu'une seule. Lui, semblait déterminé à m'en empêcher. Il distillait dans ses insomnies une ferveur digne d'une revanche. Mon corps était encore douloureux. De « l'accident », je gardais une jambe raide et certains mouvements m'arrachaient des gémissements. J'étais une mère en miettes, un débris de femme aux seins taris. L'enfant tétait vigoureusement, en vain. Ce soir-là fut celui où je m'asséchai définitivement. Je déposai l'enfant le ventre creux dans son berceau. Il se tut. Je descendis, j'avais l'intention de faire chauffer du lait, il devait manger. Sur la pointe des pieds, je me dirigeai vers l'office quand j'entendis des voix. Betty et Rodolf conversaient. Instinctivement, je m'arrêtai et je collai mon oreille à la porte de la cuisine.

— J'te dis qu'elle était d'accord. J'savais pas, moi qu'elle m'accuserait.

— Mais pourquoi ? Et l'Allemand, tu as pensé à l'Allemand ? C'est louche sa disparition. Tu y crois toi ?

— Betty, j'peux pas tout te dire, mais la comtesse, j'lui dois beaucoup. Si j'finis en prison à cause d'elle, c'est rien à côté de c'qu'elle a fait pour moi.

— Bon sang, Rodolf, tu divagues ! Tu ne vas quand même pas te laisser mettre en tôle à cause de cette teigne ! Je te parie qu'elle n'est pas nette dans cette histoire. Si ça se trouve, elle a zigouillé l'Allemand.

— Mais non, t'exagères, y court encore l'Allemand ! Il a fichu l'camp j'te dis.

— Il ne serait jamais parti comme ça, sans prévenir, sans dire au revoir. Ce n'est pas le style de gars à filer sans un merci après tout ce qu'on a fait pour lui.

Le long silence de Rodolf flottait autour de son embarras. Il n'avait aucune envie de mentir à Betty, cependant, il avait promis de se taire.

— On parle plus d'ça, ça va nous porter la poisse.

— Je ne te comprends plus, Rodolf, pourquoi tu ne m'expliques pas ce qui s'est passé ? Le policier affirme que quelqu'un a mis le feu à la grange, si ça se trouve, il va t'accuser de ça aussi. Moi, je sais que ce n'est pas toi, tu n'étais pas au château quand l'incendie a commencé. Raconte-moi, je suis une tombe, tu me connais.

— J'peux pas.

— Allez ! Dis-moi au moins si c'est vrai que tu as traficoté avec l'Allemand. Je n'arrive pas y croire.

— J'ai besoin d'argent, Betty, de beaucoup d'argent. C'était le seul moyen d'en ramasser. La comtesse était d'accord. Et l'Allemand m'a filé un sérieux coup de main. Et ça arrangeait bien tout l'monde ! J'pouvais pas te l'dire, t'aurais piqué une colère si t'avais su.

— Tu penses que je n'avais rien remarqué ? Je sais compter des mottes de beurre, des œufs et peser un jambon, figure-toi. Seulement tu vois, je me disais que c'était la comtesse qui, en plus de ses magouilles de bons d'État, se faisait des sous avec nos provisions.

— Faut arrêter de l'accuser tout l'temps. Elle est pas si méchante.

— Que tu crois !

— Si tu veux mon avis, son fils est pire. C'est un monstre cet homme-là ! Y serait capable de tuer sa mère s'il le fallait ! Eh, j'vais t'raconter un truc, je l'sais de source sûre, Helmut y m'la raconté, le comte, y l'obligeait l'Allemand à surveiller sa femme. Y voulait savoir si elle envoyait des lettres à j'sais plus qui et aussi si elle fichait le camp pendant la journée.

— Tu délirés, Rodolf, où veux-tu qu'elle aille la pauvre femme ? Tu veux que je te dise, cet Allemand, s'il est de mèche avec le comte, alors c'est une crapule ! Tu ferais mieux de laisser tomber tes combines maintenant qu'il est parti !

— J'peux pas.

L'enfant réclamait à manger. Sa voix résonnait dans les couloirs du château. Je me collai au mur en entendant les chaises glisser sur les pavés de la cuisine.

— Chut, madame Adèle va se lever. On en rediscute demain. D'accord ?

— On verra.

— Encore une petite chose, Rodolf, ce n'est pas parce que je me tais que je ne sais rien sur ton petit manège du dimanche. Il y a longtemps que je suis au courant. J'aurais préféré que tu m'en parles, mais ce n'est pas grave, je comprends. Si tu as besoin d'argent, Rodolf, je peux t'aider, j'ai des économies. S'il te plaît, arrête de ramper devant la comtesse. Tu es quelqu'un de bien, tu mérites mieux que la prison.

— T'es vraiment une chic fille, Betty.

Ils sont sortis par la porte de l'office qui donne sur le parc. J'étais troublée par ces bribes de conversations à la fois éloquentes et mystérieuses.

J'étais offusquée d'apprendre que Jean-Mathieu avait chargé Helmut de me surveiller. Mentalement, j'allais à la recherche de mes moments d'incartades : les visites chez mes parents, les heures d'évasions sur le coteau sud. Qu'avait raconté Helmut à Jean-Mathieu ? Profitait-il de sa fonction d'espion pour attiser ses colères ? L'enfant criait avec une telle puissance que la porte de la chambre de mon mari s'ouvrit. Je me pressai de prendre un poêlon et la cruche de lait. Il surgit dans la cuisine les yeux enragés. En me trouvant aux fourneaux, il stoppa net sa course furieuse.

— Je voudrais dormir !

— C'est presque prêt, recouche-toi, il va manger et il se taira.

— Pourquoi nourris-tu mon fils avec du lait de vache ?

Je sentais les vibrations empoisonnées de sa colère. Je sentais qu'aucune réponse ne viendrait à bout de l'embrasement. Je sentais se profiler une punition illégitime.

Les cris de l'enfant couvrirent le sifflement des gifles. Le bruit sourd du poing que Jean-Mathieu abattit sur la table et qui m'épargnait d'être fendue en deux comme une bûche. C'était la première fois, depuis le sac trouvé dans la voiture du boulanger, que mon mari levait à nouveau la main sur moi. Dans la nuit de ce dimanche de Pâques, l'homélie du curé, prononcée le matin à la messe, bouillonnait comme le lait dans le poêlon : « Ayez foi en l'Amour, c'est l'unique présent que nous puissions offrir à Dieu. » Fadaises ! Les mois de répit n'avaient rien effacé des réflexes de survie. La carapace sécrétait de nouvelles couches de cornes sur mon échine, plus dure et plus solide encore, elles voilaient l'empreinte de la bouche et des yeux cousus. Un seul r sépare la torture de la tortue.

L'enfant engloutit le bol de lait en moins de cinq minutes. Il mourait de faim. Des larmes roulaient sur mes joues brûlantes. La culpabilité renaissait comme était né cet enfant, dans l'injustice et la violence. Il se débrouillait pour boire sans biberon, il cherchait à tenir vivant son petit corps de trois mois. À le contempler, je me voyais monstrueuse. Comment une mère peut-elle sous-alimenter son enfant ? Comment une mère peut-elle le priver d'affection ?

Comment une mère survit-elle quand elle n'arrive pas à être une mère ?

L'attachement tardait à venir, car plus le bébé se défroissait, plus je découvrais dans ses traits ceux de son père. Chacun s'accordait à dire que cet enfant me ressemblait. Ma mère retrouvait mon sourire. Mon père la forme de mes yeux. Au château, la comtesse affirmait qu'un garçon ressemble toujours à la mère. Jean-Mathieu se flattait en proclamant à qui voulait l'entendre : « Il a mon intelligence. » Mais qui était vraiment ce morceau d'homme, cet intrus, cet accomplissement de vie ? Celui qu'on appelait « mon petit » chez les Gentil, que mon mari nommait fièrement « mon fils » et la comtesse « ma descendance ». Qui était vraiment ce soldat téméraire, ce guerrier non armé, capable de terrasser la mort sous la peau d'un ventre ? Je l'ignorais. Un sentiment d'appartenance venait parfois à mon secours, il me poussait à dire « mon enfant ». Cela durait quelques secondes, le temps d'éprouver la sensation que cet enfant était le mien et déjà, il redevenait un intrus. Un inconnu dont j'avais peur. Et la peur viscérale de cet inconnu m'empêchait de l'aimer.

26

Le 15 mai 1946, un an et sept jours après le début des *événements*.

La découverte du corps de la jeune fille, près des carrières de la Malogne, occupait toutes les conversations depuis un mois. Le meurtre atroce rendait les villageois nerveux. Des réflexes, pas si anciens, resurgirent et la panique commença à se propager. On parlait d'un possible tueur en série, d'un dangereux psychopathe, d'un violeur assassin. On accusait en premier lieu les prisonniers

d'Erbisœul. Les Boches avaient montré de quoi ils étaient capables, eux seuls pouvaient commettre un crime aussi abominable. On cherchait des preuves, on exigeait le confinement des prisonniers et on enfermait ses filles à la nuit tombée. On, c'était cette infernale rumeur, le monstre sans visage, le doigt crochu incriminateur attaché à aucune main.

Sous la pression de la population et du bourgmestre, le commissaire divisionnaire se devait de mener à bien cette enquête. Il fallait au plus vite identifier un coupable et le mettre sous les verrous. En apaisant l'opinion publique, il rendrait au village la tranquillité à laquelle chacun aspirait. André Dumoire était l'officier idéal pour se charger de cette affaire, il avait déjà travaillé sur un dossier de meurtre en série, il connaissait les rouages de la perversion et les habitudes des sadiques. Et puisqu'on supposait qu'un prisonnier allemand était à l'origine de l'homicide, il reçut carte blanche pour rouvrir le dossier Von Staffen. La disparition de cet homme avait peut-être un lien avec Lucette Pierron. Selon le médecin légiste, l'état de décomposition du corps laissait penser que le décès remontait à environ un an.

Étrange coïncidence !

Dumoire jubilait. Il avait une idée personnelle sur le déroulement des faits et la conviction que Von Staffen non seulement n'était pas l'auteur de l'assassinat de la jeune fille, mais également qu'il était mort et pas simplement volatilisé dans la nature. Impossible d'étayer ses impressions sur des éléments concrets, elles sortaient tout droit de son fameux instinct, sa perception animale des drames. À présent, une enquête officielle lui permettait de reprendre ses auditions légalement. Il inscrivit le comte Jean-Mathieu de Brizan du Puy en haut de sa liste des personnes à interroger.

Le rapport du médecin légiste était accablant. De sa longue carrière, il n'avait encore jamais eu à examiner de pareilles mutilations. Des ecchymoses très marquées au niveau des poignets attestaient que la victime avait été attachée, probablement à un arbre, car il avait retrouvé des morceaux d'écorces plantés dans le dos. De nombreuses traces de coups marbraient le corps depuis le visage jusqu'aux pieds. La cheville gauche était cassée à plusieurs endroits. Il constata d'autres fractures au niveau des côtes, du genou gauche et de la mâchoire. Il apparaissait clairement que la victime avait été lourdement battue avant d'être lacérée. Le médecin évoqua une arme tranchante de type couteau de boucher. La gorge était percée latéralement d'un trait de lame. Une quantité impressionnante de coupures portées au visage rendait l'identification difficile. Enfin, outre une soixantaine de lésions réparties sur l'ensemble du corps, le meurtrier avait éviscéré sa victime. Malgré une étude approfondie, appuyée des moyens scientifiques des plus modernes, le légiste n'avait pu établir la cause exacte du décès. En attendant les derniers résultats d'analyses, il concluait son rapport en ces termes : *Au vu des lésions et multiples fractures, à ce stade, il m'est impossible d'affirmer la cause exacte du décès. Néanmoins, je peux avancer que la victime a succombé après un long supplice. Vu la quantité de lésions ante-mortem sur l'ensemble du corps, il apparaît que le ou les auteur (s) des faits ai(en)t intentionnellement prolongé l'agonie. Les sévices constatés me*

permettent de parler de violence inouïe et de qualifier les actes de « torture ». Les nombreux coups portés pourraient être à l'origine du décès : un coma sur algie intense ou des dommages au cerveau. J'ai relevé deux blessures létales : une coupure transversale au niveau de la gorge et une autre au niveau de l'abdomen. Vu l'état de décomposition et l'absence de traces de sang évocatrices (le cadavre a été nettoyé), seules des analyses approfondies pourront déterminer avec certitude quel a été le coup fatal. Par contre, de tels actes de barbarie sont indéniablement l'œuvre d'un sadique ou d'un défaillant mental.

Dumoire avait relu des dizaines de fois ce rapport. Il corroborait parfaitement ce qu'il avait constaté sur place. L'horreur ! Il en avait vu, des corps écharpés, à moitié putréfiés, gonflés et bleuis par la noyade. Oh oui, il en avait vu des atrocités, mais celles-là les dépassaient toutes et de loin. La jeune Lucette méritait que son bourreau soit puni. Dumoire, pour la première fois de sa carrière, plaça la justice sur le même piédestal que la vérité. Il pensait aussi à Antoine Griset, le type qui avait découvert la fille, par hasard, en promenant son chien. C'était le 12 avril, au matin. En arrivant au commissariat, l'officier de service avait dû lui donner un siège et un verre d'eau, le pauvre gars n'en menait pas large.

— Y a une fille morte dans l'bois de la Malogne. Y a une fille morte dans l'bois de la Malogne. Y a une fille morte dans l'bois de la Malogne.

Il répétait la formule en boucle comme si elle suffisait à résumer les images horribles collées à sa rétine. Griset avalait de grandes goulées d'eau.

— Y a une fille morte dans l'bois de la Malogne. Y a une fille morte dans l'bois de la Malogne.

Et il buvait à nouveau.

L'officier mit un temps fou avant de se décider à appeler Dumoire. Il en fallut bien davantage avant qu'ils ne se rendent ensemble sur les lieux. Le lendemain, Antoine Griset était à nouveau entendu. La réserve habituelle du garçon avait repris le dessus. Il avait relaté sa découverte en trois phrases réduites à l'essentiel : « Je me promenais. Le chien a creusé. J'ai vu la fille. » Griset simplifiait toujours les échanges avec ses semblables. C'était un brave garçon, Dumoire l'avait perçu dès son arrivée. Il n'avait rien à se reprocher, cependant, les villageois, acharnés à trouver un coupable, se mirent à le soupçonner. La rumeur enflait au fil des jours. Après les prisonniers allemands, il devenait la cible des calomnies. C'était un type bizarre, cet Antoine Griset, un ancien soldat revenu sans grandes blessures physiques (quelques cicatrices sur la tête, une autre au niveau du thorax, il lui manquait deux doigts), mais avec le cerveau en compote. Dans son dos, on l'appelait le doum-doum. Il ne disait jamais bonjour, vivait seul avec son chien, il ne parlait à personne, sauf à la bête.

Les accusations déguisées s'appuyaient sur de nombreux témoignages farfelus. Dans un contexte objectif, on n'y aurait prêté aucune attention tant ils contenaient d'absurdités. Hélas, vu les circonstances, l'état émotionnel des villageois prit le pas sur les dénis de Dumoire. Les esprits échauffés diffamaient tous azimuts, visant Antoine Griset, le « différent », le « pas comme tout le monde », le doum-doum.

Ce 15 mai 1946, après avoir relaté une nouvelle fois sa découverte à l'inspecteur Dumoire, Antoine quitta définitivement le village, écœuré par la communauté humaine. Il ne prit pas la peine de saluer ses parents. Il ferma la porte de sa maison, empoigna une petite valise et siffla son chien. Gamin sautillait à l'idée de cette longue promenade.

Antoine Griset n'est jamais revenu à Mesvin. Personne ne l'a revu. Il s'est volatilisé comme s'envolent les oiseaux migrateurs qui se perdent en route.

Quand le commissaire divisionnaire avait chargé Dumoire du dossier, ce dernier s'était bien gardé de lui parler de ses soupçons quant à l'identité de l'assassin de Lucette Pierron. Il fallait rester prudent, le comte jouissait d'une grande influence, il ne s'agissait pas de l'accuser à la légère. L'inspecteur s'était contenté d'évoquer l'histoire un peu trouble du tableau volé le jour de l'incendie et de la présence du comte au château ce soir-là, bien qu'il affirmât le contraire. Dumoire laissait entendre que le mensonge pouvait constituer un bon point de départ dans ses investigations. Au risque d'une réprimande sévère, Dumoire avait été obligé de relater sa visite chez Henriette Bazin, puisqu'il avait usé de son autorité en dehors du service et sur une commune hors de son secteur. C'était une faute grave. Elle aurait pu lui valoir d'être relevé de ses fonctions. Cependant, c'était grâce à cet écart de conduite que l'identité de la victime avait pu être établie. Le divisionnaire fit preuve de tolérance, il connaissait Dumoire. S'il était ingérable, il était aussi son meilleur enquêteur. Il avait de l'instinct, de la rigueur, de l'intégrité, trois qualités primordiales pour débusquer les justiciables. Aussi fermait-il les yeux sur ses débordements répétitifs et ses petites manies. Le commissaire comptait sur son inspecteur pour boucler au plus vite l'affaire Lucette Pierron. L'urgence était de mise. La légitimité du commissaire était sur la sellette. Dumoire était l'homme de la situation.

La découverte de l'existence d'Henriette Bazin et des relations qu'elle entretenait avec le comte représentait une performance professionnelle. Le commissaire divisionnaire saluait en son for intérieur la sagacité de son officier. Elle avait permis d'ouvrir une piste là où personne ne se serait attardé. En général, les enquêteurs avaient une fâcheuse tendance à négliger la paperasse au profit d'actions sur le terrain. Dumoire, lui, aimait ça, la paperasse. En farfouillant, dans les dossiers, son attention avait été retenue par celui de Camille Ledoux. Une affaire vieille de dix ans, archivée « classée » six jours seulement après les faits. Le nom de Jean-Mathieu de Brizan du Puy y figurait en première page sous le paragraphe : personnes interrogées – témoins. La jeune Camille Ledoux, dix-huit ans, vendait ses charmes à Mons, non loin du quartier de la gare. Le 22 avril 1936, elle avait introduit une plainte auprès du commissaire Goetals. Dans sa déposition, il était question de violence et de tentative d'assassinat. Ce jour-là, son client (un habitué dont elle acceptait les fantaisies humiliantes en échange de sommes d'argent importantes, parfois de cadeaux) l'avait brutalisée au-delà d'un simple jeu sexuel. Le compte rendu de l'audition fit se dresser les poils sur les bras de Dumoire :

Ce 24 avril 1936, il a été entendu de la dénommée Camille Ledoux, née à Mons le 31 juillet 1918, ce qui suit :

Il a une garçonnière à Nimy, c'est là qu'il m'emmène chaque fois. J'ai pas peur, j'sais qu'il est tordu. Si j'y vais, c'est parce qu'il paie bien et moi, les coups, ça m'fait rien, j'ai l'habitude. Seulement c'qu'il a fait cette fois-ci, ça, ça me fiche la trouille. Je vous l'dis, Monsieur, si j'étais pas filée, j'aurais été morte ! Il m'a ligotée aux barreaux du lit, les mains et les pieds, c'était tellement serré que j'pouvais plus bouger d'un pouce. Après, il m'a fourré un foulard dans la bouche. Après, il m'a fichu un chandelier où je pense. Et encore après, il est parti. Je suis restée deux jours comme ça, Monsieur, impossible de me détacher. Regardez, j'ai les poignets bleus tellement j'ai essayé. Après, il est revenu. Il avait un grand couteau. J'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Il s'amusait à me fendre la peau des bras et des jambes. J'crevais d'mal et j'pouvais pas crier. Il ricanait, on aurait dit un fou. On aurait dit le diable ! Il voulait m'faire la peau. Alors, quand il m'a détachée, j'ai sauté d'un coup bas du lit et j'ai filé. Si j'étais pas filée, j'aurais été morte, Monsieur. C'est un cinglé cet homme-là, un vrai taré. Faut l'arrêter, Monsieur, sinon, y va m'tuer !

La jeune Camille répétait de nombreuses fois au cours de sa déposition : *Si j'étais pas filée, j'aurais été morte !* La formule éloquente résumait parfaitement son calvaire.

Les multiples blessures sur les membres de la plaignante n'avaient pas fait l'objet d'un constat médical, néanmoins le commissaire avait acté : *Onze coupures sur la jambe droite, sept sur la jambe gauche, trois sur l'avant-bras droit et huit sur le bras gauche. Des lésions de type scarifications.*

À cette époque, Dumoire travaillait à Bruxelles, il découvrait donc cette affaire. Curieux de lire le témoignage de Jean-Mathieu de Brizan du Puy, il tournait fébrilement les pages. Étrangement, celles concernant la déposition du comte lui échappaient. Il tournait et retournait les feuillets reliés et numérotés quand soudain, il repéra l'anomalie : de la page 11, il passait directement à la page 14. Les pages 12-13 avaient été retirées. Il s'empressa de demander où il pouvait rencontrer le commissaire Goetals, celui-ci pourrait très certainement l'éclairer. Malheureusement, Goetals avait été promu divisionnaire en juin 1936, c'est-à-dire peu de temps après les faits rapportés par Camille Ledoux. Il avait été muté au sud du pays où, en 1942, il était tombé sous les balles allemandes. Cette affaire, dans laquelle Jean-Mathieu de Brizan du Puy semblait impliqué, confirmait ses doutes. D'autant que trois jours après sa déposition, Camille Ledoux disparut sans laisser de traces, ainsi que l'actait le dossier « Affaire classée ».

En creusant un peu plus dans la vie du comte, il s'était intéressé aux allers-retours fréquents entre Mesvin et Saint-Nicolas, ceux-là mêmes dont le comte lui avait parlé. Une question le taraudait : comment un charbonnage si régulièrement victime d'éboulements faisait-il appel à un ingénieur distant de presque 150 kilomètres ? Il aurait été plus judicieux d'engager un Liégeois, la ville devait bien en compter de compétents. Pourquoi lui ? Cela lui avait mis la puce à l'oreille. Renseignements pris auprès des exploitants de la mine, les éboulements, fort heureusement, étaient rares. D'ailleurs, ceux-ci saluaient le travail de leurs

ingénieurs qui, malgré le manque de maintenance durant la guerre, parvenaient à garantir la sécurité des mineurs. Ce personnel consciencieux, comme le supposait Dumoire, vivait en région liégeoise et personne n'avait entendu parler du comte Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Il n'avait donc jamais mis les pieds au charbonnage du Gosson. Voilà qui démontrait clairement un énorme mensonge.

Alors, s'il n'y allait pas pour des raisons professionnelles, pourquoi se déplaçait-il à Saint-Nicolas si souvent ? Une brève enquête lui permit de révéler l'existence du bordel d'Henriette Bazin, le reste fut un jeu d'enfant. L'inspecteur s'était rendu sur les lieux, expliquant qu'il cherchait à connaître l'emploi du temps du comte entre le 8 et le 12 mai 1945 et la dame s'était montrée loquace. André Dumoire possédait un atout supplémentaire à sa persévérance : sa bonhomie. Il n'était ni beau ni laid, habillé de manière assez banale, il s'exprimait doucement, collait en permanence un sourire tendu à son visage émacié et ses propos paraissaient toujours gentils, même lorsqu'ils se teintaient d'ironie. Il savait écouter aussi, c'est le meilleur moyen de libérer la parole. Quand il apprit la disparition de la petite Lucette Pierron, Dumoire fit directement le lien avec l'affaire Camille Ledoux. Il n'avait pas perdu son temps en fouillant les archives.

Et maintenant qu'il avait une autre victime, il tenait de quoi faire surgir la vérité. Il allait, en toute légalité, fouiner dans les travers de Jean-Mathieu de Brizan du Puy, cet homme distingué décidément bien peu honorable. Puisqu'il disposait des pleins pouvoirs pour mener son enquête, il commencerait par retourner à Liège, afin d'acter la déposition d'Henriette Bazin, ensuite, il interrogerait ses collègues, elles avaient certainement vu ou entendu des choses utiles à l'établissement d'un dossier en béton.

Il réinterrogerait également la personne qui avait aperçu la silhouette près des carrières de la Malogne le 11 mai 1945 vers 16 heures 30. Il ne doutait pas de la véracité de cette déposition, au contraire. C'est pourquoi il préférerait s'assurer que ce témoin clé, très attaché à son anonymat, accepte de réitérer ses affirmations devant la Cour. Dumoire choisit de tenir secrets les détails de ces révélations, il était encore trop tôt pour confronter le suspect aux preuves. Et quelles preuves ! Le témoin avait été catégorique : la silhouette qu'il avait vue le 11 mai 1945, vers 16 heures 30, près des carrières de la Malogne était celle du comte Jean-Mathieu de Brizan du Puy. De plus, il avait reconnu sa voiture garée à deux pas du sous-bois : une Chevrolet Buick de couleur bordeaux. Ce type de véhicule ne courait pas les rues.

L'étau se resserrait. Après une rapide vérification, une seule personne possédait une telle voiture dans un rayon de 300 km. Établir la culpabilité du comte dans le meurtre de Lucette Pierron était devenu une formalité. Seul point d'ombre, il manquait les corps de Camille Ledoux et d'Helmut Von Staffen. S'il réussissait à les retrouver, il y a fort à parier qu'ils alourdiraient l'addition. Crime ou simple disparition ? La question restait entière. Elle représentait un fameux défi lancé à l'instinct de l'inspecteur André Dumoire.

Le 9 juin 1946, un an, un mois et un jour après le début des *événements*.

La naissance de l'enfant avait perturbé un grand nombre d'habitudes au château. Jean-Mathieu était plus souvent présent, il rentrait régulièrement à l'heure du repas et il délogeait de moins en moins. Il veillait à ce que son fils ne manque de rien. Ses attentions touchantes contrastaient avec sa véritable personnalité. Il passait beaucoup de temps auprès de Pierre-Louis, il pouvait l'observer durant de longs moments. Cherchait-il à percer le mystère de ce petit être si proche et pourtant étranger ?

La comtesse cessait de s'enfermer systématiquement dans sa chambre après la messe dominicale. La naissance de l'enfant avait marqué la fin du deuil de Philippe-Auguste. À présent, elle déjeunait en notre compagnie. Peu disposée à véritablement partager le repas avec nous, elle faisait dresser son couvert à l'autre extrémité de la grande table de la salle à manger, face à Jean-Mathieu. Elle gardait l'enfant à portée de main. Il se calait sous les draps de son landau, allongé sur le dos et elle mastiquait de profil en souriant. Quand il protestait (il détestait se sentir entravé par son harnais), elle posait ses couverts et se penchait sur lui. Il suffisait qu'elle s'adresse à lui en prenant une voix anormalement douce – Eh bien, Pierre-Louis, que vous arrive-t-il ? – pour qu'il se mette à rire. Commençaient alors une étrange conversation composée d'onomatopées produites dans des bulles de salive auxquelles la comtesse répondait par des syllabes.

Après le repas, mon mari et sa mère me déposaient de l'enfant. Ce rituel inexplicable s'était établi dès le premier dimanche où la comtesse avait stationné le landau à côté de sa chaise dans la salle à manger. L'enfant avait deux mois. Sans prévenir, d'un mouvement synchronisé, presque chorégraphique, ils s'étaient levés de table. La comtesse, précédée de Jean-Mathieu, avait poussé le landau vers le petit salon et refermé la porte devant moi. Je n'étais pas conviée à la réunion intime, pas plus que je ne le fus les autres dimanches. Ensemble, ils formaient un trio compacté, assis sur le velours des coussins bleu roi brodés par l'arrière-grand-mère de Jean-Mathieu. Que se tramait-il derrière la porte du petit salon ? Que gravaient-ils dans l'esprit de l'enfant en mon absence ? Impossible de le savoir et de toute façon, connaître leur machination n'aurait rien changé. Leurs voix filtraient sous la porte. Celle, râpeuse, de la comtesse s'éclaircissait subtilement, celle de mon mari gardait des accents métalliques. L'alliage vocal gagnait en préciosité. Je les abandonnais à leur colloque singulier, partagée entre des sentiments à la fois d'inquiétude et de tranquillité. D'un côté, je craignais qu'avec des intonations arrondies, dorées à l'or fin, ils ne transmettent à l'enfant leur caractère méprisable, car méprisant. De l'autre, je m'en allais le cœur léger. Ils éprouaient une affection indéniable à son égard. Oserais-je dire un amour sincère, dont j'étais dépourvue ?

Je quittais la salle à manger seule et tourmentée. Tellement seule et tellement tourmentée qu'il n'y avait que les vignobles pour m'apaiser. Je m'y rendais chargée d'outils, d'un cahier de croquis ou d'un livre selon la saison.

Ce dimanche-là, c'était la Pentecôte, une fête importante, célébrée par un jour de congé accordé aux travailleurs. Rodolf était parti tôt le matin. Depuis l'incendie, il s'en allait de moins en moins souvent le dimanche. Betty, elle, quittait rarement le château, sauf à Noël où elle prenait sa semaine. Je suppose qu'elle rendait visite à sa famille. Elle organisait son service à l'avance, veillait à ne rien oublier, donnait des consignes à Rodolf. Elle nous laissait à peine huit jours et cela nous montrait à quel point elle était indispensable. Nous avions l'impression d'être livrés à nous-mêmes. La terre se serait arrêtée de tourner, cela nous aurait fait un effet tout pareil.

Il faisait beau, le coteau sud baignait sous le soleil. J'avais emporté un livre de Virginia Woolf. Cette écrivaine me fascinait, sa vie ressemblait à un roman. Entre les lignes, je cherchais l'instant où elle avait commencé à sombrer, le moment du basculement. Je ne sais pourquoi, je pensais que la folie de Virginia était peut-être le résultat de sa perte de liberté dans les contraintes matrimoniales. J'avais besoin de me convaincre qu'un esprit aussi raffiné ne pouvait se décomposer que sous le pétrissage d'un pouvoir absurde. Absurde et donc méchant. J'inventais une autre Virginia, la faisais se réfugier dans les livres comme je me réfugiais dans les vignes. Elle s'ouvrait à la réflexion intellectuelle, j'embouteillais l'ivresse.

Assise sur une couverture, je contemplais l'horizon, bercée par le souvenir de l'engouement de Monsieur Seret quand il me parlait de Virginia Woolf.

Betty est arrivée en toussotant. D'une main, elle tenait une bouteille, de l'autre, elle portait deux verres.

— J'ai pensé que vous accepteriez de trinquer avec moi, c'est mon anniversaire aujourd'hui ! Je fête mes quarante ans, c'est un peu difficile de se sentir vieillir !

J'étais touchée par cette invitation inattendue et honteuse de si peu connaître les détails de la vie de Betty.

— Je vous en prie, Betty, installez-vous.

Elle présenta la bouteille, l'étiquette en avant : *La Dame de Mesvin*. Elle jubilait.

— Attention, je ne me suis pas servie à la cave, je l'ai achetée au marchand de Mons, vous savez, sur la place, celui qui vend de la bière et du tabac. Il a dit que c'était son meilleur vin !

— Vous n'auriez pas dû, il vend trop cher, j'aurais été si heureuse de vous l'offrir.

— Le meilleur qu'il a dit !

— Ce marchand a du goût !

Nous nous mîmes à rire en remplissant les verres.

— À votre anniversaire, Betty. À vos quarante ans ! Je vous souhaite une année entière de bonheur.

— Merci, Comtesse, à vous aussi je souhaite du bonheur, vous le méritez tellement.

Nous gardions la tête baissée, les yeux noyés dans le vin, un peu mal à l'aise de cette complicité insolite devenue familière. Nous tenions nos distances, chacune retranchée derrière sa fonction. Quand nous franchissions la mince frontière tracée aubord de la bienséance, nous ne nous en éloignions guère plus de

quelques pas. Les affaires du privé demeuraient pieusement préservées par les silences embarrassés et l'éloquence des sourires en coin. Si nous formulions des questions, elles concernaient inévitablement le sens pratique, la météo ou l'intendance : Savez-vous s'il nous reste suffisamment de farine ? Croyez-vous qu'il va pleuvoir demain ? Avez-vous pensé à refermer le poulailler ? Une immense pudeur retenait nos élans d'affection. D'affection, peut-être même d'amitié, car malgré la réserve, malgré le grand mystère que représentait la vie de l'une et de l'autre, une forme de tendresse nous unissait. Un lien tissé de fils courts, mais il suffisait à nous relier dans un même ouvrage. Il s'était renforcé après l'incendie, puis à mon retour de l'hôpital. Betty semblait être la seule à s'inquiéter de la violence de mon mari. Elle était la seule aussi à comprendre combien l'annonce de ma grossesse m'avait anéantie. Un soir, en me portant un bouillon dans ma chambre où je gardais le lit, spontanément elle avait proposé de m'aider à faire « passer » l'enfant. Elle connaissait des recettes, sa mère avait été sage-femme. Lorsqu'autour de moi, chacun se fondait en félicitations, Betty, avait été la seule à comparer cette grossesse à un fléau. J'avais ingurgité les mixtures poisseuses et les breuvages amers qu'elle me fournissait clandestinement avec les repas. Je m'appliquais à ne pas en perdre une goutte. Betty s'interrogeait sur l'efficacité de ses formules. « D'habitude, ça marche, affirmait-elle, je vous le jure, ça marche ! J'en ai aidé, des tas de femmes, d'habitude, chaque fois, ça a marché. » Je ne pouvais m'empêcher de penser que d'habitude, les enfants ne sont pas le fruit du démon. Accablée par son impuissance à me porter secours, elle s'en remettait aux regrets. De ceux dont on connaît l'inutilité : *Je suis tellement désolée.* Quelques excuses murmurées à la sauvette, empreintes d'un élan d'affection. Une manière de souligner combien vous êtes entendu, combien vous êtes compris par celui qui les prononce. *Je suis désolée, j'aurais tellement aimé vous aider.*

Comment avait-elle su à quel point je ne voulais pas de cet enfant ? Que savait-elle exactement sur la possible paternité d'Helmut ? Elle demeurait floue à ce sujet. Elle gardait aussi une certaine réserve lorsqu'elle évoquait la brutalité de mon mari. Nous soignons les bleus et les plaies à l'aide de fleurs qu'elle cultivait discrètement dans des parterres près de l'étang. Des massifs d'arnicas, de soucis, d'immortelles, de lavande, des herbes aromatiques savamment plantées à l'abri d'un jardin décoratif. Autrefois, elle aurait été traitée de sorcière. Nous nous retrouvions de plus en plus souvent autour d'une tisane, dans la cuisine, quand Jean-Mathieu travaillait et la comtesse se consacrait à ses œuvres de charité. Nos conversations n'avaient rien d'intime, tout juste débordaient-elles sur quelques souvenirs. Elles nous faisaient quand même du bien.

Betty avala une bonne gorgée de *La Dame de Mesvin*.

— C'est le meilleur ! dit-elle en souriant. Pensez-vous que je pourrais vous être utile dans les vignes ? Ça me plairait de vous donner un coup de main.

— Vous avez déjà tant à faire ! Et puis cette année, je crains fort de produire un vin médiocre. À cause de l'enfant, les vignobles n'ont pas tous été taillés en mars, regardez tous les rejets, ils affaiblissent les plants. Les grappes seront trop petites.

— Vous vous rattraperez l'année prochaine.

— Je vais vous faire une confidence, Betty, j'ai décidé de cesser de travailler à la création d'un grand vin. C'est inutile et cela ne m'apporte que des ennuis.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous avez enraciné votre âme en plantant des vignobles. On ne doit jamais abandonner son âme, Comtesse. Jamais ! Elle remplit à nouveau nos verres, leva le sien haut vers le ciel. Vous voyez, votre vin, il a la couleur du soleil. Une âme a elle aussi ces beaux reflets dorés. L'âme, c'est ce qui compte le plus chez quelqu'un. Il ne faut jamais l'abandonner, sinon elle devient pâle et meurt !

— Qui vous parle d'abandon ? Je dis juste qu'il serait préférable de cesser de m'obstiner à vouloir produire un grand cru. Cela exige un investissement entier et je peux à peine donner un quart de mon temps.

— Le petit va grandir, d'ici quelques années, vous retrouverez les heures libres qui vous manquent aujourd'hui. Et si par bonheur Pierre-Louis vous ressemble, il vous demandera de lui enseigner le métier de vigneron. Vous travaillerez tous les deux, puis, quand il sera devenu un homme, ce sont ces moments-là qu'il gardera de vous. Il viendra ici et il se rappellera ce que vous lui avez appris.

L'avenir évoqué par Betty ne correspondait en rien à celui que je presentais. Jean-Mathieu ne laisserait jamais son fils se salir les mains à mes côtés. Il fermerait les portes d'une possible complicité, sitôt seraient-elles entrouvertes. Déjà, il s'appropriait l'enfant, il en faisait un Brizan du Puy, une perle d'héritier enchaînée au chapelet d'une lignée hermétique. La machination était en marche. Je les imaginais enfermés tous les trois dans le petit salon à modeler le crâne mou de leur nouveau jouet. Quoi que je puisse faire, il y aurait toujours ces entailles minutieusement portées à l'étoffe de sa personnalité. De savants découpages dont le but était de m'extraire. Au final, il resterait une superbe dentelle appelant à l'extase. Qui se demande où sont passés les morceaux de tissu quand les vides dessinent des arabesques gracieuses ? L'enfant dont je ne voulais pas était à présent le leur. Mon avis n'avait aucune importance, mes sentiments valaient à leurs yeux à peine le droit de partager leur table.

— Vous savez, Comtesse, parfois, avec les enfants, ça prend des années avant de les comprendre. C'est vrai, ils arrivent sans crier gare, ils tombent comme un cheveu sur la soupe. Ma mère disait toujours : « Les gosses, ça tombe comme un cheveu dans la soupe. » *Sur* ou *dans*, l'important, c'est que la soupe, une fois que le cheveu est dedans, elle a plus le même goût.

— Vous avez raison, Betty, et c'est joliment imagé. Vous avez des enfants ?

— Non, je ne me suis jamais mariée.

— Vous auriez aimé en avoir ?

— Je ne sais pas. Je crois que non. Sinon, je me serais trouvé un bon gars pour m'épouser et m'en faire un.

— Comment se fait-il, si ce n'est pas indiscret, que vous ne vous soyez jamais mariée ?

Elle arracha des herbes, elle les roulait entre ses doigts. Une partie de son histoire remontait à la surface. Elle souriait le nez au vent. Le cou tendu à la

recherche de l'air frais, elle convoquait les souvenirs.

— J'avais un amoureux, Léonard, il s'appelait, mais moi, je l'appelais Léo. C'était un beau gars, bien fait, les filles lui couraient après. Mais Léo, c'est moi qu'il avait choisie. Il était tellement beau, mon Léo ! Tellement beau ! Un jour, il y a un type, un réalisateur, j'ai oublié son nom, il lui a proposé un rôle dans un film.

— Il est devenu acteur ?

— Oh non ! Il n'a pas eu le temps. Son père, c'était un dur de la campagne, il s'en fichait du métier d'acteur. Il voulait que Léo travaille à la ferme, et puis il ne m'aimait pas. Il disait que c'était moi qui avais mis le cinéma dans la tête de son fils. Un jour, il nous a surpris tous les deux dans le fenil, on était en train de..., enfin vous voyez. Il est devenu rouge de rage, le père. Il a pris la pelle et il a frappé Léo : « Je vais te refaire ta belle gueule, moi, tu vas voir ! », il braillait. Il cognait raide. Après, le beau visage de Léo, c'était de la bouillie. Il ressemblait aux pauvres gars de la Grande Guerre, vous savez, les gueules cassées.

— C'est affreux ! Et vous ? Il vous a blessée aussi ?

— Moi non, enfin pas avec sa pelle. Il m'a écrabouillé le cœur autrement. Il m'a dit : « Si tu l'aimes, t'as qu'à l'prendre comme il est ! » Je l'aimais, beau ou amoché, je l'aimais et j'étais prête à me marier, seulement ça n'a pas été possible.

— Pourquoi ?

— Deux mois, ça a duré deux mois. À l'hôpital, ils ont essayé de le rafistoler. Il a été opéré trois fois, le pauvre. Sa mâchoire était en compote. Malgré les opérations, il ne savait plus ouvrir la bouche. Léo est mort de faim. Voilà, c'était mon Léo. Je n'ai jamais pu le remplacer.

Était-ce le vin qui déliait nos langues, les vignes ou le cadre enchanteur du coteau ? Nous remplissions les verres, les vidions lentement, le moment se suspendait aux mots cachés dans nos mémoires. À la douceur avec laquelle ils s'exprimaient.

— Pardonnez-moi, je n'aurais pas dû remuer vos souvenirs. Je n'imaginai pas que vous aviez tant souffert, vous si généreuse, si proche des autres. Vous méritez tellement d'attention et de douceur.

— Je ne me plains pas. Des fois, je me dis que si Léo avait survécu, il serait peut-être devenu méchant et je ne l'aurais plus aimé. Alors qu'aujourd'hui, ça fait vingt-trois ans qu'il est mort et je l'aime toujours.

— Finalement, vous vivez une belle histoire d'amour.

Nous vidâmes la bouteille. L'ivresse nous rendait volubiles. Entre deux confidences, nous discussions du curé, de certains villageois, nous ressemblions à des commères en mal de babillages. Nos rires rebondissaient sur les pierres et les fleurs. Peu à peu, l'audace vint se joindre à la liesse. Nous évoquâmes Rodolf. Betty avait eu beaucoup de mal à accepter l'histoire du marché noir avec l'Allemand. Elle connaissait Rodolf depuis longtemps, c'était difficile de l'imaginer en train de spolier la comtesse, encore plus de sympathiser avec les Boches.

— Je n'arrivais pas à y croire, si je ne l'avais pas entendu de sa propre bouche,

j'en serais toujours à douter. C'est un brave, le Rodolf, il ne ferait de mal à personne, au contraire.

— Un brave, qui a besoin d'argent. J'ai surpris une conversation un soir où vous étiez tous les deux dans la cuisine. Vous avez proposé à Rodolf de lui prêter vos économies. Vous lui avez demandé d'arrêter son trafic et ses courbettes devant la comtesse. Vous la détestez, n'est-ce pas ?

— Disons que je ne l'aime pas.

— Nous sommes deux, vous devez vous en douter. Pour en revenir à Rodolf, que fait-il de ses dimanches ? J'ai cru entendre que vous saviez où il va.

— Oui, je le sais. Rodolf refuse d'en parler parce qu'il a honte, mais s'il se cache, c'est surtout parce qu'il est malheureux. Alors il préfère se débiter discrètement, comme ça personne ne lui pose de questions.

— Il vous en voudrait beaucoup si vous me révéliez son secret ?

— Ce n'est pas un secret, c'est juste une grande peine dans son cœur et Rodolf, c'est peut-être un gars simple, mais il a sa fierté. Il ne pleurerait jamais devant quelqu'un. J'ai mis du temps à le comprendre. Au début, il me laissait à l'écart, j'étais déçue, après on s'est rapprochés. Alors quand l'inspecteur a commencé à l'accuser d'avoir bouté le feu à la grange, ça m'a remué, parce que je savais que ce n'était pas lui. Il n'était pas à Mesvin ce jour-là.

— Vous en êtes certaine ?

— Bien sûr, j'en suis certaine ! Sinon, je ne serais pas allée voir l'inspecteur au poste de police de Mons. Fallait lui expliquer clairement que Rodolf n'avait rien à voir avec l'incendie. J'avais la preuve. J'ai pris sur moi, car je n'aime pas manigancer en douce. Mais je devais le faire, car Rodolf, même devant un policier, même à risquer la prison, il n'aurait jamais avoué où il était.

— Vous m'intriguez, Betty. Où était-il ?

— Il était au pensionnat des Filles du Sacré-Cœur de Jésus, parce Rodolf, il a une fille. Victorine, elle s'appelle. C'est une pauvre petite qu'a la tête à l'envers, elle est née comme ça. La mère, elle a fichu le camp après la naissance, alors Rodolf il l'a placée chez les Sœurs. Il espérait qu'on l'adopte. Seulement, à cause de son problème, personne n'en veut. Vous savez, les foldings, c'est compliqué. Victorine, elle peut rester prostrée des journées entières. Elle frappe parfois, quand on l'oblige à se laver ou à participer aux tâches. Ça lui arrive aussi de piquer des colères sans raison, des colères terribles et il y a que son père pour la calmer. Les sœurs l'ont accueillie par charité, seulement, à cause des colères, elles insistaient pour la placer à l'asile. Elles n'arrivaient plus à faire face. La petite, maintenant, a douze ans. Rodolf ne voulait pas envoyer sa fille à l'asile, il a supplié les sœurs de continuer à s'en occuper. Et la comtesse a appuyé sa demande en versant chaque année une jolie somme aux bonnes œuvres. Seulement, les crises de Victorine se sont répétées de plus en plus souvent depuis qu'elle était devenue une femme. À vrai dire, elles sont maintenant de moins en moins gérables. Le jour de l'incendie, Rodolf a été appelé au pensionnat, parce que sa fille avait cassé le bras de sœur Marie-Bernard. L'argent de la comtesse et celui du marché noir ne suffisaient plus à la mère supérieure. Elle refusait de

garder encore Victorine dans la communauté. Le médecin avait déjà rédigé les papiers nécessaires et Le Beau Vallon, près de Namur, acceptait de l'accueillir. Le 8 mai 1945, Rodolf a conduit sa fille au Beau Vallon et il est rentré au milieu de la nuit. Ce n'est pas lui qui a mis le feu à la grange.

Je restais interdite. Jamais je n'aurais imaginé Rodolf endossant la responsabilité d'un enfant. Je comprenais mieux pourquoi il prenait la défense de la comtesse et pourquoi il était prêt à se laisser accuser à tort. Elle était donc au courant de l'existence de Victorine. Son geste charitable, son laxisme par rapport au marché noir, cette connivence entre Rodolf et elle posaient question. Les événements me revenaient en tête. Depuis ma chambre où j'étais enfermée, il m'était impossible de remarquer l'absence de Rodolf. À présent, je savais pourquoi il n'était pas venu me secourir quand je hurlais à l'aide. Je découvrais une autre version du drame. L'obstination de la comtesse à l'accuser tout en assumant la charge financière de la jeune Victorine ouvrait sur de nombreuses interrogations.

— À votre avis, Betty, pourquoi la comtesse se montre-t-elle, d'une part, aussi charitable et, d'autre part, aussi cruelle envers Rodolf ?

— Je n'en sais rien, franchement, je n'en sais rien. Il doit lui être utile à des tâches, disons, un peu louches. Vous savez ce que je pense d'elle, il faut s'en méfier, croyez-moi. Rodolf, c'est un doux, un brave gars, il ne ferait pas de mal à une mouche. Vous en connaissez beaucoup de pères qui feraient tout ce qu'il a fait pour sa fille ? Moi, je n'en connais aucun.

— Je suis bouleversée par votre récit. Émue et confuse, car je suis passée complètement à côté des êtres d'exception que vous êtes tous les deux. Je vous ai côtoyés sans remarquer votre grandeur d'âme. Où se trouve Victorine, maintenant ?

— Toujours à Beau Vallon. Rodolf n'a le droit d'aller la voir qu'une fois par mois. Il est malheureux, vous savez. Il l'aime, sa fille.

Les larmes me venaient aux yeux. La chaleur, le vin, ce moment d'amitié si particulier mettaient ma sensibilité à fleur de peau.

— Comment pourrions-nous la sortir de là ? N'y a-t-il pas un moyen ? Une autre possibilité d'accueil près de Mons ?

— Hélas, non. On en a discuté avec Rodolf, la petite doit rester placée chez les..., enfin là où elle est. La seule solution, c'est de continuer à payer pour qu'elle soit bien.

Elle se tut un instant. Elle lançait des cailloux en ricochet à la surface d'un cours d'eau imaginaire. Puis elle se tourna vers moi, fit mine de poser sa main sur mon bras avant de la coincer entre ses cuisses.

— Vous savez, au début, Rodolf, il n'en voulait pas de cette enfant. Si quelqu'un avait adopté Victorine, il l'aurait vite oubliée. Mais maintenant, c'est plus pareil, elle est toute sa vie. Il donne beaucoup d'argent à l'asile, sa fille a une belle chambre, bien lumineuse ; de sa fenêtre, elle a la vue sur le parc.

Les larmes redoublaient. Un tourbillon d'émotion m'entortillait les viscères, les tordait. La beauté de l'amour entre Rodolf et sa fille, la brutalité de leur

séparation, me ramenaient à ma propre maternité. L'enfant frappait mon cœur. Son odeur de lait mêlée à un indescriptible parfum de sueur embaumait mon âme. J'avais soudain envie de le serrer dans mes bras, de coller mon nez sur ses cheveux, de l'inhaler à plein poumon, de l'aspirer. J'aurais voulu pouvoir le reprendre en moi. Je l'imaginais avec eux, enfermé dans le petit salon, et je tremblais.

28

Le 11 juin 1946, un an, un mois et trois jours après le début des *événements*.

Une fine pluie embrouillait le paysage. Des arbres se fauilaient à travers la brume emportant leur lot d'oiseaux chantonnant. Les feuillages frissonnaient sous les gouttes, subtil froissement de nervures articulées. L'eau rampait sur la terre. Le tracé des rigoles sinueuses, en forme de long ver, traînait un léger tintement. Le matin recueillait le savant brouhaha de la nature.

L'enfant sommeillait encore.

Depuis qu'il mangeait à sa faim, il dormait des nuits entières et sombrait dans d'interminables siestes au cours de la journée. Il changeait. De jour en jour. Il se consolidait. Son apparence fragile se perdait dans des rondeurs toniques. Il appréhendait de nouveaux gestes. Maintenant, il tenait assis, il adorait découvrir son entourage en prenant de la hauteur. Il se redressait à la force de son dos et d'un équilibre parfois difficile à trouver. Ses mains tambourinaient le vide entre ses cuisses potelées, il souriait bruyamment. Deux minuscules dents avaient poussé de sa mâchoire inférieure, cela donnait à son visage une dimension supplémentaire, bourrée de charme. Il portait des objets à sa bouche, un cube en bois, la patte de son ours en peluche, le coin de l'oreiller, des filets de bave pendaient à son menton. D'autres dents se préparaient à percer ses gencives, il mâchouillait inlassablement ce qu'il avait sous la main tout en formulant durant des heures les traditionnels areuh.

De cette petite bouche, à l'intérieur de laquelle le mystère de la vie parachevait son œuvre, un mot était sorti distinctement : maman. C'était en le couchant le soir, après l'avoir emmailloté, embrassé sur le front, déposé dans le berceau, tiré le drap sur lui. Il m'avait regardée, droit dans les yeux, ses traits étaient devenus graves et d'un coup, une déclaration d'amour s'était échappée de lui, il avait dit « Maman ».

Une courte nuit me séparait de cet instant inoubliable. J'observais le sommeil de l'enfant, il rêvait paisiblement. Parfois, ses doigts se refermaient sur le vide ou sa jambe tressaillait doucement. Parfois, il tétait un lait imaginaire. En moi, s'installaient des modifications profondes. Les confidences de Betty agissaient tel un détonateur, elles faisaient exploser le mur épais maçonné entre l'enfant et mon cœur. Je le découvrais. Je crois bien ne pas mentir en affirmant que cette découverte fut un des jours les plus importants de ma vie. L'enfant m'apparaissait dans son individualité, dénué du drame lié à sa naissance, déshabillé de son armure guerrière, extrait de ses origines. Je ne voyais plus sa

ressemblance flagrante avec Helmut, ses cheveux d'une blondeur germanique, ses yeux turquoises, sa stature large. Il était lui, un beau bébé rond et chaud, un bébé magnifique, souriant, doux, parfumé de je ne sais quelle fragrance envoûtante. Un homme en devenir, fort déjà, si vulnérable encore. Un bébé en attente de mère pour l'aider à grandir. Un bébé si confiant en mes capacités qu'il m'avait appelée « Maman ».

La pluie cessait de faire chanter le petit jour. Pierre-Louis poursuivait ses rêves, insouciant de l'accomplissement auquel il avait participé. Je sortis de la chambre sur la pointe des pieds. J'aimais me promener dans le parc quand tout le monde dormait encore mis à part les animaux. Le chien m'accompagnait souvent et ce matin-là, il fit le chemin à mes côtés. Avec lui aussi, je constatais des bouleversements émotionnels. J'avais envie de le caresser, de lui parler. Je découvrais son regard un peu triste. Était-ce parce qu'il était le chien de Jean-Mathieu que je l'avais tenu à distance ? Il s'était vraiment produit un mystère cette nuit-là, je ne me reconnaissais plus ou plutôt, je rencontrais celle que j'aurais pu être si la peur et l'asservissement ne s'étaient emparés de moi.

En revenant vers le château, j'aperçus la comtesse, elle nous attendait sur le perron. D'un geste sec, elle chassa le chien et me pria de la suivre, elle avait à me parler. Cette conversation improvisée ne présageait rien de bon. Nous nous isolâmes au petit salon, celui-là même où elle s'enfermait le dimanche avec Jean-Mathieu et l'enfant. Nous nous assîmes chacune dans un fauteuil, face à face, la colonne loin du dossier. Notre posture annonçait combien nous étions prêtes à déplier les genoux d'un coup, s'il le fallait.

— Je suis ravie de vous trouver seule. J'attendais le bon moment. J'ai à vous entretenir d'un sujet important, lequel, j'en suis certaine, vous réjouira.

En neuf ans, c'était la première fois qu'elle s'adressait à moi en des termes bienveillants. C'était louche et bien entendu, je restais sur mes gardes, muette, paupières baissées, mains croisées sur les cuisses.

— Je ne vous le cacherai pas, j'ai longuement réfléchi avant de me décider à susciter cet échange. Nous vivons une situation exceptionnelle, trouver la meilleure solution requiert un long moment de réflexion. Cependant, il y a eu beaucoup de remous ces derniers temps, beaucoup trop, vous en conviendrez. L'Allemand, le boulanger et de surcroît cet inspecteur qui ne nous lâche pas d'une semelle. Il devient urgent de calmer les rumeurs, si nous ne faisons rien, elles entacheront notre famille de manière indélébile. Pierre-Louis ne peut grandir avec le déshonneur, sa destinée est flamboyante, nous devons donc veiller à évincer tout élément susceptible de nuire à sa réputation.

Je détestais le « nous » qu'elle employait en parlant de l'enfant. Qui se cachait derrière ? Jean-Mathieu et elle ? Elle et moi ? Ou encore nous trois ? Il était trop tôt pour la questionner. Elle scrutait ma réaction, la bouche pleine d'autres phrases incisives et de pronoms flous. Je me contentais d'un froncement de sourcils.

— Vous conviendrez également qu'il est primordial que Jean-Mathieu ignore certains faits. Nous connaissons vous et moi son tempérament fougueux. Il est

nécessaire de le ménager. Déjà enfant, une brouille suffisait à faire surgir des crises terribles. Une brouille dans l'esprit de certains peut se révéler d'une importance capitale dans l'esprit d'un autre, n'est-ce pas ? La sensibilité de Jean-Mathieu m'a toujours dépassée. Autant je pourrais vous décrire en détail le caractère de son frère, autant cela m'est impossible avec lui. Dès le berceau, il revendiquait je-ne-sais-quoi en pleurant nuit et jour. Je n'ai jamais compris ce qu'il attendait de moi, c'est terrible d'être la mère d'un enfant dont on ignore les besoins, vous ne trouvez pas ?

J'inspirai un grand coup en la fixant. Le mielleux de sa voix engluait mes lèvres. Je n'avais aucune envie de lui répondre. Elle ne se démontait pas. J'avais l'impression qu'elle anticipait mes réactions. Sans doute avait-elle cent fois ressassé son discours en choisissant les mots-clés.

— À la longue, j'ai appris à me suffire d'une complicité relative, dépourvue de symbiose. L'amour maternel est un mystère, chère Adèle, un mystère bien épais. J'ai perdu Philippe-Auguste, je ne laisserai personne me prendre Jean-Mathieu.

— Remettez-vous en cause notre mariage ?

— Votre union est un lien sacré dont on se libère uniquement par le deuil ou le scandale. Il y a plusieurs façons d'enlever un fils à sa mère et il y en a autant qui empêchent que cela ne se produise.

— Je ne vous suis pas, Comtesse. Soyez claire.

— Voyez-vous, Adèle, je vous ai mal jugée. Je vous ai crue faible et opportuniste, c'était une grave erreur. Je le reconnais aujourd'hui, vous avez épousé mon fils par amour. La fortune de notre famille ne vous intéresse pas, même si vous ne rechignez pas à jouir de ses avantages. En cet instant, devant vous, j'admets m'être trompée sur votre compte et vous présente humblement des excuses. Vous êtes une femme forte, Adèle, beaucoup plus forte que je ne le pensais. J'espérais, que dis-je, j'étais convaincue que vous capituleriez, car je vous croyais mercantile et sans esprit. Votre force de caractère m'impressionne énormément. C'est d'elle, entre autres, dont je voudrais vous entretenir.

— Je ne sais pourquoi, j'ai le sentiment que vous contournez le but réel de cette entrevue. Rien ne vous oblige à me complimenter, Comtesse. J'ai compris depuis longtemps votre désamour. Je me suis montrée patiente, je pense avoir assumé mon rôle d'épouse et de bru le plus strictement possible et avec dignité. Quant à ma discrétion, elle est exemplaire, les détails de l'existence au sein de votre famille ne franchissent jamais les murs du château. J'ai subi ici les pires humiliations, le mépris le plus vil, la violence, le rejet. Vous m'avez rendue complice de la dissimulation d'un cadavre. Est-ce donc cette femme-là que vous qualifiez de forte ?

— Entre autres.

— Venez-en aux faits dans ce cas.

— Comme vous voudrez, j'essayais simplement d'être courtoise. Je vous ai rarement témoigné ma sympathie.

— Dois-je vous remercier ?

— Non. Puisque vous préférez les échanges sans convenance, je vais me

garder de saluer davantage vos qualités. Cependant, mes flatteries avaient un motif précis, car voyez-vous, je me dois de reconnaître que, grâce à votre force de caractère, vous avez gagné la bataille.

— De quelle bataille parlez-vous ? Exprimez le fond de votre pensée, Comtesse, vos tergiversations m'inquiètent.

— N'ayez crainte, c'est une excellente nouvelle que j'ai à vous apprendre. Mais avant, laissez-moi vous détailler par quel chemin de raisonnement j'en suis arrivée à prendre une décision favorable.

Elle m'obligeait à patienter en orientant le débat à sa guise comme un cocher tient les rênes de son attelage.

— Le seul fait de vous justifier laisse présager le pire. Mais je vous écoute.

— J'ai peur pour mon fils. L'inspecteur Dumoire le soupçonne. Il mène son enquête sur une mauvaise piste, nous le savons, néanmoins, à force de fureter, il risque de découvrir certains faits dérangeants ou assez troubles, appelez-les comme vous voulez. Je pense à ce qui s'est passé entre vous et l'Allemand. Si Jean-Mathieu l'apprenait, ce serait terrible !

— Terrible pour qui, Comtesse ? Lui, vous ou moi ?

— Terrible pour Pierre-Louis.

— Laissez l'enfant en dehors de tout cela.

— C'est impossible, il est au cœur du problème et vous le savez parfaitement.

Je sentais perler des gouttes de sueur sur mes tempes. J'enfonçais discrètement mes mains moites dans les plis de ma robe.

— Je refuse de mêler l'enfant à vos manigances. Ce qui s'est passé est arrivé parce que vous avez ignoré mes appels au secours. J'ai hurlé pourtant, à me fendre les cordes vocales. Au lieu d'intervenir, vous êtes partie vous réfugier à l'abri de mes cris. Vous avez laissé faire Helmut sans broncher, sans un brin de pitié envers l'épouse de votre fils. Ah, vous teniez là une bonne raison de tuer l'Allemand ! Car vous en cherchiez une, ses combines de marché noir vous mettaient en rage. Un vol de jambon justifiait assez mal un assassinat, par contre, un viol, c'était très différent. Il fallait le laisser-aller jusqu'au bout. Boucher vos oreilles. Attendre. Voyez-vous, Comtesse, depuis le début, je vous soupçonne d'avoir assassiné mon bourreau.

— Vous m'accusez ?

— Parfaitement ! Et si je n'ai rien dit à l'inspecteur Dumoire, c'était dans un but bien précis : je comptais me libérer de vos griffes grâce au chantage. J'étais soulagée de vous prendre en défaut, de tenir enfin un moyen de rompre avec votre famille. Je me suis tue également, par solidarité envers Rodolf. Comment osez-vous lui faire porter la responsabilité de ce meurtre ? Vous avez retourné la situation en votre faveur. Vous m'avez contrainte au silence au sujet de la perversité de votre fils, je m'y suis soumise. Aujourd'hui, si je lui racontais la vérité, l'inspecteur me croirait sans hésiter. Il n'est pas dupe, Comtesse, il sait ce qui se passe dans le huis clos de cette famille. Il a compris lorsqu'il est venu me rendre visite à l'hôpital. Vous êtes la seule à concevoir les blessures dont je suis si souvent la victime comme étant le fruit de ma maladresse. La seule ! Au village,

on détourne la tête quand ma peau se tache de bleus, tous ces regards fuyants en disent long sur ce que les gens pensent. Votre fils me persécute et vous l'encouragez. Il m'a fallu du temps avant de comprendre pourquoi il m'a demandée en mariage. Il n'a jamais été question d'amour. Il voulait triompher de vous, vous atteindre là où votre personnalité vous rend vulnérable, toucher votre point de faible : votre orgueil ! Si j'avais été d'origine noble, il n'aurait même pas posé les yeux sur moi. Mais intégrer une fille de mineur au faste des Brizan du Puy, quel affront, quelle insulte, quelle infamie ! Je suis l'objet de votre joute, un jouet matérialisant le mal que vous pouvez vous faire l'un à l'autre. Je ne suis pas idiote au point d'être aveugle, il y a longtemps que j'y vois clair et croyez-moi, un jour, je finirai par oublier les scrupules. À force de m'obliger à vivre en enfer, il ne faudra pas vous étonner si je deviens aussi cruelle que ses gardiens.

— Des menaces à présent ? Je vous rappelle que notre entretien se voulait courtois, agrémenté d'une bonne nouvelle en signe de reconnaissance. Vous avez subi des dommages, j'en suis consciente. Mon fils a toujours été brutal, c'est sa façon de se décharger des tensions. Certains pratiquent les arts, d'autres cultivent de la vigne, lui a besoin de confrontations physiques. Vous avez largement mérité un peu de tranquillité, l'heure est venue de vous donner les moyens de vivre vos passions. Ne nous confondons pas en reproches, voulez-vous. Nous valons mieux.

— Depuis quand vous intéressez-vous à mes passions ?

— J'ai une proposition à vous faire. Lorsque vous m'aviez consultée il y a un an, vous m'avez demandé de vous aider à repartir en Amérique. Sur le moment, je trouvais cette idée fort peu judicieuse. Néanmoins, j'y ai longuement réfléchi. Elle tendit la main vers le guéridon à côté du fauteuil et prit une enveloppe. Voici des tickets de train, un billet pour New York et de l'argent. Finalement, votre idée m'a convaincue. Le bateau appareille dans un mois, cela vous permet de préparer vos bagages à votre aise.

— Vous êtes sérieuse ? Vous acceptez de me laisser partir ? osais-je demander en guise de confirmation.

— Vous avez suffisamment donné de votre personne, Adèle, une nouvelle vie vous attend loin d'ici. Je crois savoir que vous vous êtes liée d'amitié avec Monsieur Tyler Evans, vous ne serez donc pas seule lorsque vous accosterez au Nouveau Monde.

— Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

— Je vous l'ai dit, j'ai peur pour mon fils. Je crains qu'un jour, par inadvertance ou par lassitude, il arrive ce que vous venez de décrire, que vous cessiez de vous taire. Je préfère prendre les devants.

Elle me glissa l'enveloppe dans les mains. Une grosse somme d'argent accompagnait le billet de la Compagnie Maritime. Je me sentis devenir écarlate, j'avais tant attendu ce moment.

— Que direz-vous à Jean-Mathieu ?

— Moi, rien. Le plus simple est que vous lui écriviez une lettre dans laquelle vous lui expliquerez votre décision de le quitter. Demandez-lui de ne pas essayer

de vous revoir. Évitez les détails, soyez claire et surtout, soyez brève. Il sera désarmé au début, mais je serai là, je l'aiderai à vous oublier.

— Et s'il apprend où je me trouve ? S'il vient me rechercher ?

— Aucun risque, comptez sur moi.

— Et mes parents, que dirai-je à mes parents ?

— Vous y aviez songé, je suppose, lorsque vous m'aviez consultée. Tout à un prix ici-bas, il vous faudra renoncer à certains attachements. Je ne me fais aucun souci pour vous, vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, une femme forte, Adèle. Vous avez de la ressource, une grande volonté, de l'intelligence aussi. Vous oublierez Mesvin, Cuesmes, Mons et leurs habitants.

— Hélas, non, Comtesse, vous vous trompez, certains souvenirs sont écrits à l'encre indélébile et il y a des tranches de vie qui se gravent avec une plume acérée, il est impossible d'en éliminer les aspérités. Je n'oublierai jamais rien et même s'il m'est donné un moyen d'éponger ma mémoire, je l'obligerai à reconvoquer chaque instant afin de ne rien effacer. Ce que le mariage m'a appris sera mon phare. Je ne me perdrai plus ni en Belgique ni en Amérique ni nulle part, car si j'ignore à quoi ressemble l'amour, je connais à présent le visage de la haine. Je n'oublierai pas, Comtesse, plus jamais je ne veux me sentir méprisée.

— Voyez-vous, en d'autres circonstances, j'aurais pu vous apprécier à votre juste valeur. La vie d'une femme est un si lourd fardeau et vous le portez avec tant de prestance ! Je vous souhaite d'être heureuse, sincèrement.

Nous restâmes silencieuses un moment, perdues dans nos pensées, un peu mal à l'aise. Le tic-tac de la pendule semblait décompter les dernières heures à vivre au château. La joie se mêlait à l'angoisse et la tristesse des adieux. Un avenir différent se profilait, perclus d'incertitudes, cependant, il nous décrochait, l'enfant et moi, des griffes des Brizan du Puy, il s'ouvrait sur la liberté tant espérée. La comtesse s'éclaircit la voix avant de clôturer notre entrevue.

— Je vous laisse vaquer à vos affaires, vous avez des bagages à préparer et il me semble avoir entendu Pierre-Louis.

— Comtesse, peu important vos motivations, votre geste est généreux, j' imagine combien il vous en coûte de m'aider à partir. Merci. Je saurai me taire, vous avez ma parole.

— C'est parfait, je n'en attendais pas moins de vous.

— Lorsque l'enfant sera en âge d'entendre des explications, je lui parlerai de vous et de son père. Naturellement, je lui cacherai certains détails qui pourraient lui causer du tort, mais il apprendra où il est né.

— Nous ne nous sommes pas bien comprises, il me semble. Pierre-Louis reste à Mesvin, vous partez seule, Adèle.

— Vous n'y pensez pas ?

— Vous n'imaginiez tout de même pas entreprendre un tel voyage avec un nourrisson ? Et dois-je vous le rappeler, Pierre-Louis est un Brizan du Puy, sa place se trouve ici. Vous êtes jeune, vous avez la vie devant vous, il y aura d'autres enfants, ceux-là, vous les concevrez avec un homme que vous aimez.

— Comment pouvez-vous penser que... Enfin, je ne partirai jamais sans le petit !

— Il le faut, vous n'avez pas le choix. Si vous privez Jean-Mathieu de son fils, il aura tôt fait de venir le rechercher et dans ce cas, je ne réponds de rien.

— Alors je vais rester, je préfère me sacrifier plutôt que d'abandonner l'enfant.

— Soyez raisonnable, votre départ est la meilleure façon de prendre soin de Pierre-Louis. En le laissant au château, vous lui assurez un avenir.

— Il a besoin d'une mère à ses côtés.

— Ou d'une grand-mère. Parlons franchement, vous avez peu de dispositions pour la maternité. De plus, vous et moi, nous savons qui est le père de cet enfant, imaginez la réaction de votre époux s'il apprenait la vérité. Vous ne voulez pas qu'il arrive malheur à Pierre-Louis n'est-ce pas ?

— L'enfant est le fils de Jean-Mathieu !

— Il le croit et nous devons nous appliquer à ce qu'il continue de le croire si nous voulons sauver Pierre-Louis.

— C'est son fils !

— Ou celui de votre amant !

— Comment osez-vous dire une ineptie pareille ! Vous étiez là, vous avez vu. J'ai été victime d'un viol.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir appelé ? Vous aviez les yeux fermés, vous acceptiez les caresses immondes de l'Allemand. Cela n'avait rien d'un viol.

— C'en était un ! J'ai hurlé après votre départ. Pourquoi n'êtes-vous pas venue me secourir ?

— C'était un acte répugnant de fornication. Vous étiez proche de cet homme, vous lui parliez un peu trop gentiment, un peu trop doucement, un peu trop langoureusement. Combien de fois vous ai-je surprise à lui servir du vin ? Ne jouez pas les timorées, un homme reste un homme, il suffit d'un sourire pour lui signifier un consentement.

— C'est faux ! Helmut m'a prise de force.

— Qu'importe. Si Jean-Mathieu apprend que son fils est de l'Allemand, nous courons droit au drame. Il ne doit jamais se poser la question, jamais, vous entendez ? Le seul moyen de protéger Pierre-Louis, c'est de me le confier. Si vous quittez les Brizan du Puy, vous devez tous les quitter, y compris la

descendance.

— Vous insinuez pourtant que l'enfant est peut-être celui d'Helmut !

— Pierre-Louis est là, rien d'autre ne compte. Il est, à mes yeux, un Brizan du Puy, je l'aime comme tel et je veillerai sur lui avec la même attention que celle avec laquelle j'ai veillé sur mes fils.

— Mais vous seriez prête à le mettre en danger en révélant les événements à Jean-Mathieu.

— J'espère ne jamais devoir en arriver à cette extrémité.

— Vous êtes un monstre !

— Non, je suis une mère qui a peur pour son fils, je vous l'ai déjà expliqué. Allez auprès du petit, il vous réclame et dites-vous que plus tôt vous partirez, plus il vous sera facile de tourner la page.

29

Le 14 juin 1946, un an, un mois et six jours après le début des *événements*.

Dumoire consultait le cadastre depuis un bon moment. Quelque chose clochait concernant la section du château de Mesvin et des terrains attenants. Il se félicitait d'avoir prêté une oreille attentive aux sous-entendus de l'employée de banque. Elle avait parlé de revenus locatifs. La délimitation des parcelles agricoles et boisées s'établissait confusément sur la carte par un tracé anguleux, assez étonnant. De surcroît, des lignes avaient été barrées puis reportées quelques centimètres plus loin sur le papier. Ces étranges rectifications correspondaient à des centaines de mètres. En grand nombre, elles brouillaient la lecture du plan. À l'évidence, les Brizan du Puy avaient acquis des parcelles au fil du temps, mais, lorsqu'il entreprit de rechercher les titres de propriété, il ne trouva rien, pas même un document privé, rédigé sur la page d'un cahier d'école comme cela se faisait souvent dans le monde rural. En étudiant la carte de plus près, il constata que les parcelles ajoutées s'étendaient méthodiquement vers les terroirs de l'Héribus et du Levant. À certains endroits, plusieurs délimitations se chevauchaient comme si les propriétaires cherchaient à grappiller du terrain en direction des charbonnages. L'intérêt de cet élargissement territorial, *a priori* sans grande valeur puisque situé au-dessus des galeries minières, posait à Dumoire de nombreuses questions. Quant à l'absence de papiers officiels, elle révélait des manquements envers l'Administration. Restait à découvrir à qui appartenaient ces terrains avant leur acquisition par les Brizan du Puy. L'envie d'en apprendre davantage sur ces transactions douteuses s'accrut encore quand l'inspecteur comprit qu'aucune date ne ponctuait les nouveaux tracés ni aucun chiffre d'arpentage. Il y avait là une piste à explorer. Il attendait une copie des comptes réclamée auprès de la Banque Nationale. Dumoire voulait s'assurer que l'argent dont les Brizan du Puy disposaient était d'origine légale. Leur train de vie l'intriguait. Sans rentrées significatives, une fortune personnelle peut rapidement se réduire à peau de chagrin. Surtout après la Guerre qui avait achevé la dégringolade financière du pays. La découverte des achats de terrains amplifiait

les soupçons de Dumoire. Il espérait voir apparaître des explications précises en compulsant les comptes bancaires.

Le puzzle commençait à prendre forme. Les contours placés définissaient le tri des pièces à poser à l'intérieur en partant du bas. Les emboîter une à une, en remontant peu à peu vers le haut, recréer l'image entière du ou des coupables. André Dumoire notait sur un grand papier, accroché au mur de son bureau, les faits et les dates sous lesquels il fléchait les témoins interrogés, les indices accumulés et les pistes à explorer. À part lui, personne n'y aurait vu clair dans l'entrelacs des tracés à l'encre noire, reliant des photographies à des textes encadrés ou encerclés en fonction du contenu. Un fameux capharnaüm régissait le fil rouge de l'enquête. Dumoire, sans se démonter, continuait de gribouiller, selon son organisation personnelle, les éléments susceptibles de faire surgir la vérité. Il avançait de dix pas, reculait de vingt, déviait sur les côtés. Ballotté de question en question, il gardait le cap, fébrilement accroché à sa ligne directrice. Se confronter aux roulis de la difficulté ne lui déplaisait pas. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il avait choisi ce métier. Sur le mur, il avait épinglé un portrait d'Helmut Von Staffen, un de Lucette Pierron, un autre plus petit, extrait du dossier de Camille Ledoux. Trois disparitions, un seul corps retrouvé et un lien évident entre les trois victimes présumées : Jean-Mathieu de Brizan du Puy. *A priori*, l'enquête Pierron s'annonçait facile. Entre le témoignage contestable du comte sur son emploi du temps le jour de l'incendie et l'éloquence d'Henriette Bazin qui avait permis d'identifier la jeune fille des carrières de la Malogne, Dumoire aurait pu espérer boucler le dossier au plus vite. Cependant, rien n'allait dans ce sens. De nombreuses embûches jalonnaient le parcours. À commencer par la rétractation d'Henriette Bazin.

Dumoire s'était rendu personnellement sur place, convaincu de la faire changer d'avis. Il était déterminé à acter la déposition rédigée par ses soins sur la base des propres déclarations et détails fournis par la maquerelle lors de sa première visite. Immense déconvenue, Henriette Bazin, elle si loquace, revenait sur ses aveux en veillant à ne pas aligner plus de cinq mots à la suite. Elle refusait tout net de signer la déposition avec des « j'ai jamais dit ça ». Pire encore, elle affirmait avoir perdu le registre où elle notait les prestations des filles à côté du surnom des clients. Quant à la petite Pierron, elle prétendait ne plus se souvenir du jour exact de sa disparition. L'inspecteur dut se contenter d'une version des faits inexploitable tant elle contenait de « je ne sais pas ». À cela s'ajoutaient les réprimandes de son supérieur. Lequel avait sorti du budget annuel le prix du billet de train et sacrifié une journée de travail d'un de ses officiers pour des queues de cerises. Il lui fut clairement imposé de collaborer avec la police liégeoise, et ce, exclusivement par téléphone. Plus question de perdre du temps en voyages inutiles. Sur ce point, le commissaire divisionnaire était intransigeant.

Sans le témoignage d'Henriette Bazin, il devenait délicat d'accuser Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Néanmoins, Dumoire tenait la preuve que la femme en savait long, puisque grâce à ses révélations informelles, il avait pu identifier le corps de Lucette. Fait inconcevable s'il n'avait pas entendu parler du collier. La

filles habitait près de Liège, son cadavre avait été retrouvé près de Mons. Comment aurait-il pu établir un lien sans ce détail ? En s'appuyant sur cette certitude, il avait plaidé sa cause auprès du commissaire divisionnaire, lui rappelant à maintes reprises que le fameux collier offert par le « client » se trouvait autour du cou de la victime. Il constituait l'élément clé de l'identification. Comment un inspecteur du Hainaut aurait-il pu en avoir connaissance sans l'aide d'Henriette Bazin ? avait-il conclu devant son supérieur.

Sur ce point, lors de sa seconde visite, Henriette Bazin avait tout d'abord tenté de revenir aussi sur ses déclarations. Elle nia tout en bloc. Face à la ténacité de Dumoire, elle dut convenir que finalement, elle croyait vaguement se souvenir qu'un client avait fait cadeau à Lucette d'un collier ou d'une bague, elle ne savait plus. Ces imprécisions formaient un beau flou artistique auquel l'inspecteur devait redonner des couleurs franches. La petite Pierron n'avait plus de famille, à part un cousin dont elle était plus ou moins proche. Il fut invité à venir reconnaître le corps. Vu l'état de décomposition et les marques de sévices, les responsables l'avaient maquillé au mieux afin de le rendre présentable. Le garçon s'était reculé de trois pas en découvrant ce qu'il restait du beau visage de Lucette. Il bafouillait des « oh ! mon Dieu » devant la tête blafarde aux longs cheveux roux emmêlés dans des boulettes de terre. Néanmoins, il confirma qu'il s'agissait bien de sa cousine. Une série de « C'est elle, parbleu ! » résonna dans la morgue. Il fut admis que Lucette Pierron soit inhumée au cimetière de Mesvin. Le cousin ne pouvait supporter les frais de son rapatriement à Liège où elle était domiciliée et Lucette ne possédait aucune économie. Le collier, seule pièce à conviction, prit place dans le coffre-fort du poste de police.

Un point revenait sans cesse à l'esprit de l'inspecteur Dumoire : il était certain d'avoir déjà vu ce bijou quelque part. Il avait beau fouiller sa mémoire, impossible de se souvenir où, mais il l'avait vu autour du cou d'une autre femme que Lucette Pierron, cela ne faisait aucun doute. Il s'énervait de ne pas arriver à mettre un visage ou un nom sur cette femme, car il l'avait sur le bout la langue. Cela me reviendra, marmonnait-il en chassant l'air du revers de la main. J'espère seulement qu'il ne sera pas trop tard.

Cette opale en forme de fleur avait encore son secret à révéler.

30

Le 17 juin 1946, un an, un mois et neuf jours après le début des *événements*.

Hier, c'était dimanche et ils se sont encore enfermés dans le petit salon avec l'enfant après le repas. J'ai tenté de les suivre, j'ai même demandé à pouvoir les accompagner. Jean-Mathieu m'a répondu en usant de son tact habituel.

— Tu n'y penses pas ! Va plutôt te promener, tu as une mine épouvantable.

— Je veux rester auprès de l'enfant, il n'y a aucune raison de m'interdire l'accès à ce moment en famille.

— Justement, il s'agit d'un moment en famille, c'est-à-dire entre les Brizan du Puy.

La porte s'est refermée brutalement. J'ai renoncé à tenter de la forcer, cela n'aurait servi à rien et m'aurait valu des coups. Je me suis réfugiée dans ma chambre. J'ai pris mon carnet de croquis, devenu un cahier d'écriture, poursuivi la rédaction de ce que j'appelais pompeusement « Le roman de ma vie ». Malgré le titre, il ne s'agissait en rien d'un roman, mais plutôt d'un récit témoignage entamé le 11 juin 1946, jour où la comtesse m'a enjoint de partir sans l'enfant. J'y consignais mon quotidien. À la date d'hier, je me suis attardée sur les sensations douloureuses que me procurent les dimanches où je suis séparée de l'enfant. J'ai décrit, en détail, les torsions d'estomac, l'anarchie des battements du cœur, les pulsations tambourinées sur les tempes, leur écho lancinant, la gorge nouée, le tremblement des membres qui se communiquent à l'ensemble du corps, la confusion des pensées, les ritournelles obsédantes de « je n'en peux plus », la descente vers les abîmes des idées noires et la perche tendue par une main invisible qui chaque fois me ramenait à la lumière. J'ai tant espéré m'évader de cet endroit odieux et maintenant que l'occasion m'est offerte, je renâcle, j'évalue le poids du sacrifice, celui du renoncement.

L'attachement est arrivé d'un coup, sans laisser présager de sa puissance. Une affection démesurée, surgie à l'instant où j'envisageais de quitter l'enfant. Brusquement, l'idée de son absence a creusé un vide absolu, une béance. Lui que j'évitais il y a encore une semaine. Lui, auquel je consacrais à peine le temps nécessaire en veillant à éviter de croiser son regard d'Autrichien. Lui, ce morceau de supplice pour lequel je n'éprouvais rien d'apparenté à de l'amour. Lui, cet indésirable maillon de descendance. Par cet attachement, il m'enchaînait soudain à une vie méprisable. Le mystère des élans maternels s'était fauflé en moi. La peur continuait d'éroder ma bravoure, mais ce n'était plus pour moi qu'elle activait son feu, c'était pour l'enfant. Quel avenir lui réservait-on dans les alcôves de cette dynastie implacable ? Quelle âme allait-on lui façonner ? Mon absence lui ôterait ses chances de devenir un être doux, une personne juste.

J'avais imaginé fuir avec lui. Il suffisait de prendre le train un jour plus tôt que prévu, en matinée, quand Jean-Mathieu était au travail et la comtesse à ses affaires. Le temps de s'en rendre compte, ils arriveraient trop tard au port. Nous, nous passerions la nuit au Havre en attendant le lendemain. Au réveil, nous embarquerions, nous glisserions sur l'océan en direction de l'Amérique.

Tous les deux.

Je me sentais prête à affronter les affres de l'immigration, la misère, l'exil. Le travail ne m'a jamais fait peur, aucune source de revenus ne me semblait pénible comparée à ma vie au château. Si Tyler m'avait oubliée ou s'il refusait de m'accueillir avec l'enfant, j'accepterais n'importe quelle tâche, aussi ardue soit-elle, qui nous permettrait de nous loger et de manger. Je me sentais prête. Mais lui, l'était-il ? Avais-je le droit de le projeter dans la précarité sous prétexte de lui apporter une vie meilleure ? Et comment subvenir à nos besoins avec lui, âgé d'à peine six mois, collé à mon giron ? L'idée d'entraîner l'enfant au cœur d'un périple rempli d'incertitudes m'apparaissait affreusement égoïste. Je n'avais rien à lui offrir, mis à part la misère et le bannissement. Je concevais à présent de

demeurer au château, même si le sacrifice pesait des tonnes. Il était inimaginable d'abandonner *mon* enfant. Je traçais en majuscule le mot INIMAGINABLE sur une page vierge de mon carnet. Les lettres démesurées contenaient une volonté opiniâtre. Elles creusaient dans le papier des sillons anguleux. Une trajectoire chaotique. Mon itinéraire.

En acceptant d'enterrer mes rêves, pour la première fois de ma vie, je me sentais vraiment utile à quelqu'un.

Des voix ont résonné dans le hall d'entrée. Celle de la comtesse sonnait sèchement, elle criait :

— Vous n'avez pas le droit ! Je vous préviens, cela ne va pas se passer comme ça !

— Voici le document officiel. Je vous prie de nous laisser faire notre travail, Comtesse.

— Il n'en est pas question, sortez d'ici sur-le-champ où j'appelle le commissaire divisionnaire.

— Il a lui-même signé le mandat de perquisition. Téléphonnez-lui, si vous voulez, il vous le confirmera.

L'enfant venait de s'endormir, j'ai quitté la chambre et suis descendue. L'inspecteur Dumoire, entre deux autres policiers, se tenait devant la porte. La comtesse était livide.

— Ne bougez pas d'un centimètre, j'appelle le commissaire.

En me voyant, l'inspecteur eut un sourire étrangement familier, à la fois amical et complice. Leur présence dérangeait prodigieusement ma belle-mère. Elle raccrocha puis, furieuse, se planta devant les policiers.

— Vous avez intérêt à tout remettre en place. Je vous préviens, je ne tolérerai aucune marque de salissure dans mes appartements privés. Essayez-vous les pieds avant d'entrer.

L'incroyable arrogance des propos donnait le ton. L'hostilité semblait de mise.

— N'ayez crainte, nous porterons des gants et je veillerai personnellement à ce que chaque objet soit remis à sa place. Je comprends vos inquiétudes, si vous nous laissez travailler sans entrave, nous aurons terminé rapidement.

— J'y compte bien. Vous auriez au moins pu venir quand mon fils est au château, c'est indécent de fouiller ses affaires en son absence.

— C'est le principe d'une perquisition, Comtesse. Je suis désolé.

Dumoire ne l'était pas du tout, désolé, au contraire, il jubilait. Il s'était battu pour obtenir le mandat de perquisition. Il avait réussi à convaincre le divisionnaire en lui servant une bonne dose d'arguments. Les rumeurs au sujet de la jeune fille de la Malogne n'en finissaient pas de gonfler et ce, bien au-delà du village. Les faits remontaient à un an, les gens commençaient à faire le lien avec l'incendie de la grange au château. La disparition de l'Allemand ouvrait la porte à bien des affabulations. Les Mesvinois en revenaient toujours à la famille de Brizan du Puy. L'urgence de clouer le bec aux ragots fut le meilleur argument de Dumoire. À présent, il espérait pouvoir confirmer ses soupçons en présentant

des éléments concrets, glanés sur les lieux où, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, il s'était passé quelque chose de louche.

La réaction de la comtesse lui laissait présager une pêche aux indices miraculeuse.

Il donna des consignes aux deux policiers, puis chacun se concentra sur un étage de la demeure. Dumoire se réserva le premier. La perquisition s'éternisa jusqu'à la tombée du jour. Jean-Mathieu allait bientôt rentrer lorsque les policiers firent appeler la comtesse.

— Nous avons terminé. J'espère que vous n'avez pas été trop incommodée par notre présence.

— Avez-vous trouvé de quoi satisfaire votre curiosité, Inspecteur ?

— Oh ! la curiosité est un bien vilain défaut, Comtesse, contre lequel nous devons lutter. Je pense vous l'avoir déjà dit, seule la vérité m'intéresse. Je suis d'un tempérament respectueux, le jardin secret d'une personne, en dehors d'une enquête a, à mes yeux, fort peu d'importance.

— Dans ce cas, avez-vous trouvé les preuves que vous cherchez ?

— Il est encore un peu tôt pour le savoir.

— Donc, vous n'avez rien trouvé !

— Nous vous empruntons ces quelques objets et ces documents, il pointa du doigt des cartons fermés par une cordelette au bout de laquelle une étiquette pendait. Ils vous seront restitués après analyse, si toutefois les résultats ne révèlent aucune particularité en rapport avec l'enquête. Sinon, nous les conserverons jusqu'à une éventuelle comparution devant un tribunal.

— Puis-je savoir ce que vous emportez ?

— Hélas non, Comtesse, mais ne vous en faites pas, si tout se passe bien, vous devriez retrouver vos effets personnels d'ici quelques semaines.

— Je ne m'en fais pas, Inspecteur, si quelqu'un doit se tracasser en songeant à son avenir dans cette pièce, c'est vous. Votre conduite est inadmissible, sans parler de votre insolence. Cela ne restera pas impuni.

— Je suis un simple fonctionnaire, Comtesse, j'exerce mon métier le plus correctement possible. Croyez bien qu'une perquisition est une procédure difficile, je n'éprouve aucun plaisir à fouiller dans l'intimité des gens. Je comprends votre colère, c'est pourquoi je vais ignorer votre menace. Nous nous reverrons bientôt. En attendant, je vous souhaite une bonne fin de journée.

Dumoire dut se retenir de sautiller de joie en quittant la propriété. Non seulement il avait trouvé ce qu'il était venu chercher, mais un bonus s'était ajouté. Un objet anodin, minutieusement caché derrière une vieille encyclopédie, dans la bibliothèque du bureau de Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Une bobine de pellicule photographique. Il se réjouissait à présent de la faire développer. Son instinct lui susurrait que le contenu de ce film pourrait servir à l'enquête. Et quand son instinct se manifestait avec autant de conviction, Dumoire se pressait d'agir. Il porta le film à développer le soir même au laboratoire du commissariat.

Le 19 juin 1946, un an, un mois et onze jours après le début des *événements*.

— Vous n'avez pas le choix, Adèle, il faut partir maintenant.

— C'est impossible, je refuse de quitter Mesvin sans l'enfant, je vous l'ai déjà dit.

— La situation a changé, à présent, il y a urgence. Je vous ai trouvé un hôtel près du Havre, une chambre est réservée à votre nom de jeune fille. Vous y resterez jusqu'au jour du départ. Il faut vous mettre à l'abri. Contrairement à ce que vous pouvez penser, je ne vous veux aucun mal et ne peux envisager qu'il vous arrive malheur.

— Vos états d'âme se manifestent un peu tard. Jusqu'ici vous avez laissé faire sans réagir, je ne vois pas pourquoi j'obtempérerais parce que vous changez subitement d'avis.

— Faites-moi confiance, vous devez disparaître, et vite. La police a découvert le film photo, votre objet de chantage, vous vous souvenez ? C'était intelligent de le cacher dans le bureau de mon fils, bravo, je ne l'aurais jamais trouvé. C'était intelligent, mais dangereux. Quand il apprendra ce que vous avez fait, Jean-Mathieu se vengera.

— D'où tenez-vous ces informations ?

— J'ai mes sources.

— Au sein de la police ?

— Qu'importe ? Vous êtes la mère de mon petit-fils, à ce titre, je me dois de vous protéger. Vous êtes jeune, Adèle, vous méritez une existence moins pesante. Vous n'avez rien à espérer de favorable ici, votre mariage est un fiasco, vous le savez. Je regrette amèrement de vous avoir rejetée avec autant de contemption. Je vous en supplie, partez tant qu'il en est encore temps. Je vous promets de m'occuper de Pierre-Louis, je vous donnerai de ses nouvelles. Il ne manquera de rien, croyez-moi, je lui assurerai un avenir confortable, il sera heureux. Vous pouvez compter sur moi.

Je me glaçais.

Je pensais à Helmut, dans le cellier, recroquevillé sur la brouette, le crâne défoncé, l'œil grand ouvert, le corps percé par les dents de la fourche, immortalisé sur les photographies. Elles se trouvaient à présent entre les mains de la police. J'évaluais les conséquences. Sans trop comprendre comment, vu le tumulte mental, je réussissais à analyser la situation, je savais que partir était l'unique échappatoire.

Ma vie était en jeu.

Qu'est-ce qui était le mieux pour l'enfant : une mère morte ou une mère expatriée ? Partir m'octroyait une chance, maigre sans doute, mais une chance quand même de revenir lorsque l'embrasement populaire se serait apaisé. Je devais m'assurer que la comtesse tiendrait parole.

— Jurez-moi que je pourrai venir rechercher l'enfant. Jurez-le-moi, Comtesse.

— C'est impossible, vous le savez. Nous ne pouvons prévoir ni le déroulement des procédures ni leur aboutissement. Maintenant, l'enquête va changer

d'orientation, on ne parle plus d'une disparition, on parle d'un meurtre. J'ai peur que mon fils ne soit incriminé. Je me dois de le protéger tout comme je protégerais votre fils. Cela, je peux vous le jurer.

— Répondez-moi franchement, avez-vous tué l'Allemand ?

— Non, ce n'est pas moi.

— Qui alors ?

— Je n'en sais rien. Il s'agit là d'un mystère. À vrai dire, je pensais que c'était vous. Si j'ai voulu camoufler le meurtre et laisser croire à une disparition, c'était pour vous éviter des démêlés avec la Justice.

— C'était surtout pour éviter d'entacher le nom de votre chère famille.

— Je n'ai pas été à la hauteur dans mon rôle de belle-mère, je vous ai détestée dès le départ. Vous m'avez pris un fils, vous aviez sur lui un pouvoir que je n'ai jamais eu. Je vous en ai voulu énormément, mais au fond, je vous admire. Parlons de femme à femme, oublions les animosités qui nous lient.

Elle me pressait et en même temps, elle se montrait sous un jour nouveau. Ses barricades tombaient, la peur ou l'urgence délivraient momentanément les sentiments intimes, ceux dont elle craignait l'intensité. Ils la rendaient friable. Je ne sais pourquoi, je la croyais. Sa sincérité transpirait dans ses gestes malhabiles, son regard effrayé, son timbre assourdi.

J'étais déstabilisée.

— Pourquoi tant de méchanceté, tant d'arrogance, de déchirement ? Pourquoi m'avoir laissée seule, impuissante face à la violence de mon agresseur ? Si vous étiez venue à mon secours ce jour-là, tout aurait été si différent.

— Nous l'avons déjà évoqué, je pensais qu'il était votre amant.

— C'est faux ! Je n'ai jamais eu d'amant et vous le saviez ! Il aurait suffi de votre intervention. Pourquoi me tendre la main aujourd'hui, quand tout est sali, abîmé, détruit ?

— Ce que vous vivez avec Jean-Mathieu, je l'ai connu avec Guillaume, mon mari. Il était violent lui aussi, il contenait mieux ses colères, c'est vrai, cependant il excellait dans l'art d'étouffer la moindre de mes envies, le plus petit désir, la plus insignifiante de mes pensées. Il était de nature égoïste, il ne supportait que sa personne et encore, pas toujours. Sa violence, je crois, il la tenait de sa difficulté à se supporter lui-même. C'était un séducteur, les femmes tournaient autour de lui, elles ne faisaient pas que tourner d'ailleurs. Malgré son succès auprès de la gent féminine, Guillaume revenait toujours vers moi. Il me le signifiait. Vous connaissez l'impression laissée par les caresses d'un mari dont les mains sentent le parfum d'une autre femme, n'est-ce pas ? C'est un affront qui vous enlève la confiance en votre beauté. Soudain, vous vous sentez repoussante. Et peu à peu, vous le devenez. Lorsque Philippe-Auguste est né, j'ai mis du temps à m'y attacher. Il m'emprisonnait dans un couple bancal, il ressemblait physiquement à Guillaume, cela me hérissait. Je ne parvenais pas à produire des gestes tendres envers cette copie d'homme tortionnaire. Il pleurait beaucoup aussi, c'était insupportable. Puis, l'affection est arrivée, elle a enflé, c'est devenu une sorte de réservoir d'eau miraculeuse, un breuvage vital. J'ai oublié les similitudes

physiques, il subsistait le sourire de mon enfant, une marque d'innocence si touchante, un objet d'amour auquel consacrer ma mission maternelle. Philippe-Auguste était si doux, si attentionné. C'était un être d'une bonté rare. Avec Jean-Mathieu, ce fut différent. La ressemblance avec son père, il ne la portait pas sur son visage, mais dans son caractère. Je retrouvais en lui toute la violence de mon mari. Nous sommes pareilles, vous et moi, nous connaissons la brutalité des hommes et la difficulté à être mère. Je vous comprends, Adèle, mieux que quiconque sur cette terre. Je sais ce que vous éprouvez envers Pierre-Louis, ce mélange d'envie et d'impossibilité, cette souffrance devant l'obligation implicite exigée par la société quand on devient mère. Aimer son enfant s'ajoute à la longue liste de nos devoirs, peu importe qu'il soit le fruit de l'amour ou du dégoût. Je vous comprends, Adèle, si vous saviez à quel point je vous comprends ! J'aime Pierre-Louis. Un cœur de grand-mère, croyez-moi, cela est bien différent de celui d'une mère. Je lui apporterai ce dont il a besoin, il sera heureux. Faites-moi confiance, je vous en prie. Partez maintenant, sauvez ce qui peut encore l'être. J'ai peur pour vous et pour Pierre-Louis.

— Si je m'en vais sans l'enfant, pouvez-vous m'assurer qu'il ne lui arrivera rien ?

— Je veillerai sur lui jusqu'à mon dernier souffle. Je vous en conjure, votre vie est en jeu, permettez au petit de grandir sereinement. Acceptez ma proposition, c'est malheureusement la seule solution.

Je ne savais plus où j'en étais. Les confidences de la comtesse ajoutaient à mon désarroi. J'imaginai mon mari apprenant l'existence des photos. Il comprendrait vite que j'en étais l'auteur. Il comprendrait aussi que je m'étais glissée dans son bureau pour m'emparer de l'appareil et cacher le rouleau de pellicule dans sa bibliothèque. Il comprendrait qu'en ouvrant le tiroir où il rangeait l'appareil, j'avais vu les lettres de Tyler. Il se douterait que je les avais lues. Ces actes de trahison, il ne me les pardonnerait jamais. Sans le vouloir, en cachant le film dans son bureau, je l'avais indirectement rendu coupable du meurtre d'Helmut. La police allait bientôt l'arrêter. Déjà, j'envisageais avec quelle hargne il m'accuserait d'avoir pris ces photos, celle avec laquelle il se vengerait. Aurais-je le cran de dire la vérité à l'inspecteur ? Et si oui, quelle vérité devrais-je lui révéler ? Dans cette situation, nous étions tous coupables, même moi, qui avais aidé à la dissimulation du cadavre d'Helmut. Nous étions quatre à avoir scellé un pacte macabre autour du crime. Cela ne faisait pas de nous des meurtriers, cela faisait de nous des complices. Si nous nous retrouvions, Rodolf, la comtesse, mon mari et moi sous les verrous, qui prendrait soin de l'enfant ? Mes parents seraient-ils prêts à accepter un tel fardeau ? Plus je réfléchissais, plus je rejoignais la comtesse dans son raisonnement.

Même si pour nous sauver, elle poussait sans remords son fils en prison.

Même si pour sauver l'enfant, je devais y renoncer.

Le 8 juillet 1946, un an et deux mois après le début des *événements*.

Il pleuvait. Des rideaux d'eau glissaient sur les vitres du train, brouillant le paysage ouvert sur des prairies. Trois semaines déjà que j'attendais au Havre le bateau de la délivrance, et je revenais à Mesvin.

Les jours s'étaient étirés lentement.

La chambre d'hôtel où j'étais confinée recueillait mes états d'âme ; je ressassais en boucle les faits. La constatation cruelle d'une situation inimaginable. Qui durant mon enfance aurait parié sur un avenir à ce point tragique ? J'étais destinée à épouser un mineur, un ouvrier ou un homme de condition modeste. Un gars simple de chez nous qui aurait plu à mon père. J'étais vouée à rester blanchisseuse chez madame Patillot ou ailleurs. Avec mon mari, nous aurions acheté une petite maison au centre du village, peut-être à Nouvelles, à Hyon ou à Mons ? Nous aurions eu des enfants et, dans ce contexte, je les aurais aimés, c'est certain. Au lieu de cela, je subissais une vie bousculée par les désastres, le mensonge, la trahison, le désamour. Malgré moi, j'endossais un piètre rôle d'héroïne de tragédie. Seule dans le wagon, j'écrasais mon front sur la fenêtre, les yeux perdus sur l'horizon mouillé. Le bateau appareillait dans quatre jours. Il m'était impossible d'envisager d'embarquer sans retourner à Mesvin. Je ne pouvais m'en aller sans achever la rupture.

Cela, j'y avais longuement réfléchi.

J'étais partie telle une voleuse, le jour même où la comtesse me pria de fuir. Rodolf m'avait conduite jusqu'à la gare de Bruxelles, de là, il y avait un train direct vers la Normandie. Aucun adieu, aucun espoir de retour en arrière, à cela aussi j'avais songé et je savais qu'une fois le pied posé sur le sol américain, je ne reviendrais plus jamais au pays.

J'avais écrit à Tyler, une longue lettre dans laquelle j'essayais de résumer les raisons de mon retour vers lui. Je ne mentionnais nulle part ni le crime, ni le viol, ni toutes les horreurs que j'avais subies ni celles dont je m'étais rendue coupable. Je relatais mon mariage raté, le danger de rester auprès d'un mari violent, la proposition de sa mère, les titres de transport qu'elle m'offrait. Je lui expliquai que Jean-Mathieu avait intercepté ses lettres, je les avais trouvées par hasard. Elles me rendaient espoir. Elles me donnaient l'audace de lui écrire à mon tour, de croire qu'il serait sur le quai le jour de mon arrivée à New York. À aucun moment je n'évoquais l'enfant. Je décidai de le taire, car il m'était impossible de lui offrir une existence en Amérique tout en le laissant grandir en Belgique. J'espérais qu'en un mois, la lettre parviendrait à Tyler. J'espérais également qu'il m'attendait encore.

Le train filait vers Mons. Plus les paysages m'étaient familiers, plus l'angoisse montait. Je disposais de peu de temps pour agir et j'avais beaucoup à faire. Un autre train repartait en sens inverse le soir même. En premier lieu, je comptais me rendre chez mes parents, ils méritaient une explication. Durant les trois semaines d'isolement au Havre, j'avais tout prévu : ce que j'allais leur dire, leur cacher et leur demander. J'avais glissé dans une enveloppe l'adresse de Tyler et

un peu d'argent. Je voulais garder le contact avec eux, mon intention était de les inviter à me rejoindre plus tard, lorsque j'aurais les moyens de leur envoyer la somme nécessaire au voyage. « Je vous donnerai régulièrement des nouvelles du petit », cette affirmation contenait mes plus beaux élans d'amour filial. Partir sans la prononcer en regardant mes parents dans les yeux était impensable. Je savais combien il allait leur manquer.

Après mes parents, j'irais faire mes adieux à Betty. Elle avait été si fidèle, disponible, clairvoyante, toujours efficace. Je lui devais énormément. Jamais je ne pourrais lui rendre sa générosité. Un adieu me semblait être la perle minuscule d'un long collier, mais une perle quand même.

Enfin, je me faufile à l'intérieur du château, irais jusqu'à la chambre de l'enfant, remplirais un sac de quelques vêtements, l'habillerais en conséquence. Je le collerais contre moi. Je l'emporterais comme un voleur détrouse un musée de son œuvre majeure. Je me sentais vaillante au point d'être en mesure de le protéger. De le défendre. Nous allions traverser l'océan dans des conditions pénibles, au fond des cales en compagnie des passagers de troisième classe. La comtesse avait réservé un billet à moindre coût. Nous allions devenir des immigrants dans un pays où l'on stigmatisait l'étranger. Nous allions devoir apprendre tous les deux à nous apprivoiser, à nous accepter tels que nous sommes, à nous aimer malgré nos cœurs écorchés.

Rien n'égalait mes forces.

L'enfant m'avait manqué. En son absence, je mesurais la place qu'il avait prise dans ma vie. Cela n'était pas encore de l'amour vrai, c'était une sorte de devoir émotionnel. Un sentiment de possession. Pareil à l'attachement envers nos parents, le lien se crée parce qu'ils sont nos parents et non pas parce qu'ils sont des personnes à part entière. L'enfant avait franchi les frontières de mon indépendance, je n'arrivais plus à penser à moi, je pensais à nous. C'est ce *nous* qui changeait la donne. Il me laissait croire qu'un jour je déborderais d'affection pour lui, que j'oublierais le visage d'Helmut dessiné sur le sien. Je me demandais encore si j'étais une femme ou bien une mère. Comment le savoir sans essayer de grandir aux côtés de cet enfant sorti de mon ventre ?

Quand le train s'est arrêté, j'avais le cœur au bord des yeux, l'âme devant le précipice des incertitudes. Le dos brisé par les heures de voyage, j'ai pourtant marché d'un bon pas vers Cuesmes où les miens ne m'attendaient pas. En chemin, une ultime fois, j'ai repassé la boucle des phrases à dire, surtout ne rien oublier, surtout ne pas s'attarder. Les adieux déchirent, les adieux émettent, les adieux décousent l'assemblage d'une vie. Avant d'aller frapper à la porte de l'ancien chez moi, j'ai bu à la fontaine, à côté du lavoir. Les rues étaient désertes. Les roues d'une charrette tirée par un vieux cheval décharné grinçaient au loin. Je reconnus Émile, de la ferme des Boufioux, à son chapeau cabossé. En descendant l'escalier qui mène à la place, près de l'église, je fus surprise par une ombre tapie derrière le muret. Elle bougeait doucement, silencieusement puis soudain, un homme a déplié sa grande silhouette. En voyant surgir un appareil photographique, instinctivement, j'ai caché mon visage du revers de la main.

L'ombre s'est enfuie rapidement, je n'ai pu l'identifier, mais c'était trop tard, j'avais entendu le bruit du déclencheur. Quelqu'un savait à présent que j'étais revenue. Je devais me presser, courir chez mes parents puis filer au château avant que la comtesse ne soit avertie de ma présence. Mon cœur cognait dans ma poitrine, affolé d'avoir été pris en défaut.

Ma mère s'est figée en m'ouvrant la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le ton dur me stupéfia. D'ordinaire, même fâchée, son timbre de voix conservait ses modulations douces. Sa question en forme de reproche me laissait entendre une colère neuve. Elle me barrait l'entrée sciemment.

— J'ai à vous parler et peu de temps. Puis-je entrer ?

— Non. Ton père est très malade, il est au lit, s'il te voit, il ira plus mal encore. C'est à cause de toi tout ça.

La froideur de ma mère me liquéfiait. Je perdais toute consistance.

— Je ne comprends pas, que s'est-il passé ? Je veux voir papa.

— Tu oses demander ce qui s'est passé ? Tu ne lis pas les journaux, ma parole ! Ils sont là tous les jours, devant la maison à nous traquer avec leurs appareils. On n'ose plus sortir. Nous t'avons toujours pardonné, mais ça, c'est impossible. Va-t'en, Adèle. File, avant que ton père ne t'entende. S'il te trouve ici, ce sera terrible.

Sa phrase à peine terminée, mon père arrivait en se tenant aux meubles. Il avait beaucoup maigri, sa peau était jaunie et cireuse. J'avais d'un pas, les bras tendus vers lui.

— Dehors ! T'as plus rien à faire chez moi ! T'es plus ma fille, moi, je fais pas des criminelles et des putains. Honte à toi.

— Je n'ai rien fait, je te le jure. Je n'ai rien fait de mal.

— T'as sali notre famille. Ta mère est la risée du village, plus personne veut lui parler. Comment t'as pu faire ça à ta mère ? Comment t'as pu nous faire ça à nous ? Fous le camp ou j'appelle la police.

Il manquait d'air, j'entendais siffler ses poumons jusque sur le seuil. Ma mère l'obligea à regagner son lit. Elle le poussa à l'intérieur en se retournant vers moi. D'un clin d'œil, elle me fit comprendre qu'elle reviendrait me parler. Ce qu'elle fit au bout de quelques courtes minutes.

— T'étais la maîtresse du boulanger et celle de l'Américain, ça on le savait. On n'a rien dit, on a fait comme si on savait pas, parce que t'es notre fille et à ce moment-là, c'est vrai, on doutait quand même un peu. Seulement maintenant, on doute plus, on sait ! Tu as le feu au derrière, ma fille, t'as même fricoté avec l'Allemand. Pourquoi t'as fait ça ? Tu l'as tué qu'ils disent et peut-être aussi que t'as tué la fille de la Malogne, par jalousie. Ton mari lui faisait des cadeaux y paraît. La police te cherche, ils veulent t'interroger.

— C'est faux, archi faux ! Je n'ai tué personne, comment pouvez-vous m'imaginer en criminelle ? Maman, laisse-moi entrer, je vais t'expliquer.

— Non, surtout tu restes là, ton père a besoin de repos. Tu sais comment il est, c'est une crème, mais quand il est fâché, il est fâché. T'es revenue, c'est bien,

la police arrêtera de s'imaginer qu'on te cache. Ils sont venus déjà trois fois fouiller la maison. Tu te rends compte ?

— Je te le jure, c'est une erreur, je n'ai rien fait.

— Si t'as rien à te reprocher, alors pourquoi la police cherche après toi ? Et pourquoi t'es partie ?

— C'est une longue histoire, je vous ai caché beaucoup de choses, je le regrette. Je t'en supplie, maman, crois-moi, je suis innocente.

— Moi, tu sais, innocente ou pas, tu restes ma fille, par contre ton père, c'est pas pareil, tu le connais, il a ses principes. Pars maintenant, si quelqu'un te voit, il ira prévenir la police. Allez, file, je préfère te savoir n'importe où plutôt qu'en prison.

— Je suis venue chercher l'enfant, je ne peux pas m'en aller sans lui.

L'émotion prenait le dessus, son regard amer s'adoucissait. Sa bonté habituelle revenait habiter son visage. Je sentais ses craintes dans les battements de ses cils et les plis sur son front me disaient sa tristesse.

— Fais attention à toi, ma fille.

Elle me prit dans ses bras, elle serrait fort mon corps contre le sien comme lorsque j'étais petite et qu'elle voulait me dire son amour sans les mots. Nous avons cessé de parler. Elle a évité de me demander où je m'en allais, si c'était loin où près de chez eux. Nous nous sommes observées une dernière fois, intensément, glissant au fond de nos pupilles quantité de formules d'affection impossibles à prononcer. Nous savions qu'il s'agissait de la dernière fois.

J'ai couru jusqu'au château. L'impatience de retourner au Havre portait mes pas, me donnait de l'oxygène, une détermination inouïe. J'ai cherché partout après l'enfant, il n'était nulle part. Ma chambre avait été débarrassée de son contenu, le lit du petit se trouvait à présent dans les appartements de la comtesse. Le château semblait vidé de ses habitants. Je suis allée à l'office, Betty écosait des pois sur un coin de table. En me voyant, elle s'est levée d'un bond, elle a refermé la porte et m'a attirée loin de la fenêtre.

— Que faites-vous là, parbleu ? Il ne faut pas rester ici, c'est trop dangereux.

— Que se passe-t-il, Betty ? J'arrive de chez mes parents, ils disent qu'on m'accuse du meurtre d'Helmut. Qui m'accuse ?

— Votre mari. La police est à vos trousses, Madame, c'est terrible. Ils ont trouvé vos empreintes. Faut pas rester là.

— Où est l'enfant ?

— La comtesse est partie avec lui au village, elle allait rendre service à la paroisse, je crois. Partez vite avant qu'elle ne revienne, vous êtes en danger.

— Je ne partirai pas sans l'enfant, je suis venue le chercher.

— Ils ne vous laisseront jamais le prendre. De grâce, Madame, fuyez. Depuis qu'ils ont relâché Monsieur, je tremble quand je pense à vous. Je veillerai sur votre petit, vous pouvez compter sur moi.

— Non, c'est hors de question, je ne partirai pas sans lui.

— Fuyez, je vous en supplie. Vous viendrez le chercher plus tard, quand les

esprits se seront calmés. J'ai surpris une conversation entre Monsieur le Comte et Madame la Comtesse, ils vous accablent, leur stratégie est machiavélique, ils ne vous laisseront aucune chance, au contraire. Ils feront tout pour vous envoyer en prison. L'Allemand est mort assassiné, Madame Adèle, ce dont on vous accuse est très grave ! Laissez-leur l'enfant, ils sont deux contre vous, vous ne sortirez pas gagnante d'un tel combat. Vous connaissez votre époux, s'il doit affronter un déshonneur public, Dieu sait jusqu'où il pourrait aller pour se venger. Je pense à Pierre-Louis, Madame, il n'a rien à craindre tant que la comtesse s'en occupera. De mon côté, je vous promets de veiller sur lui comme s'il était mon petit-fils, comme si vous étiez un peu ma fille.

Elle murmurait, gênée, des propos trop intimes. Elle prit mes mains, spontanément, en accord avec les élans de son cœur.

— Imaginez-vous quelle déchirure cela représente ? Si je l'abandonne, cela fera de moi un monstre. Je préfère encore être traitée en criminelle.

— Partir sans lui sera votre plus bel acte d'amour. Les monstres tuent, vous, vous donnez la vie. Par votre sacrifice, vous assurez un avenir à votre enfant. Personne ne peut dire à quoi il ressemblera, mais c'est certain, il vivra, votre petit. C'est tout ce qui compte, il doit vivre.

Elle avait raison. J'étais capturée dans la mâchoire d'un piège ; une seule alternative s'offrait à moi : demeurer à la merci des prédateurs ou me ronger la patte comme un renard. Quelle que soit ma décision, l'arrachement serait le prix à payer. Je n'avais pas besoin de rembobiner le film pour imaginer la colère de Jean-Mathieu s'il apprenait que l'enfant était le fils d'Helmut.

« Ronge-toi la patte, Adèle. L'enfant doit vivre. »

Je fouillai mes poches à la recherche de l'enveloppe destinée à mes parents, j'avais volontairement omis de la remettre à ma mère.

— J'embarque dans quatre jours, tenez, c'est une adresse à laquelle vous pourrez m'écrire. Il y a aussi un peu d'argent. Ne me laissez pas sans nouvelles, je vous en supplie.

Elle accepta l'enveloppe sans rechigner. Puis elle griffonna, sur une page de cahier, une adresse à Namur, celle de sa sœur.

— Elle me fera parvenir vos courriers, il ne faut pas envoyer des lettres d'Amérique ici, ils auront vite fait de comprendre.

Sa clairvoyance me touchait.

— Je vais vous préparer un casse-croûte. Vous savez, Madame Adèle, vous et Rodolf, vous êtes les seules personnes pour lesquelles, s'il le fallait, je donnerais tout ce que j'ai. Vous ne méritez pas cette cascade de malheurs qui vous tombe dessus. Hélas, la vie est souvent injuste, les braves reçoivent des épreuves et les autres des cadeaux. Heureusement, Dieu s'arrange toujours pour rétablir l'ordre. Un jour, vous serez récompensée de vos malheurs, c'est certain. Je prierai pour vous. Gardez la foi, Dieu a de la mémoire, il ne vous oubliera pas.

J'ai pris le temps de rédiger une longue lettre. J'y résumais les circonstances dans lesquelles il me fallait partir, celles par lesquelles l'enfant était né. Je lui

adressais des fragments de vérité en pensant qu'un jour peut-être, il chercherait à la connaître. Je ne lui ai pas demandé pardon. À quoi bon ? Quand le mal est fait, aucun pardon ne peut le reprendre. Je ne lui ai laissé aucun espoir de me revoir, car je savais cette éventualité inutile. Une exclue ne revient pas, une exclue ne revient jamais. Voilà en quels termes j'ai dit adieu à mon fils. J'ai couru jusqu'aux vignobles, creusé au pied du plus robuste, plié la lettre de nombreuses fois. Autant de fois que le papier acceptait de se courber sans se déchirer. Ensuite, je l'ai enveloppée dans un mouchoir avant de l'enterrer. Les mots poussent parfois dans le limon des souvenirs. Combien de temps survivrait ce morceau de papier ? Certainement pas assez d'années pour parvenir entre les mains de l'enfant. Qu'importe ! Le moment fugace d'un adieu se grave toujours quelque part.

Une dernière fois, j'ai scruté l'horizon du côté de Cuesmes. La maison de mes parents ne m'a jamais semblé aussi immobile.

Dans le train qui me ramena au Havre, je caressais doucement les oreilles vert tendre de l'ours en chiffon volé dans le berceau de l'enfant. Il l'accompagnait depuis sa naissance. Ma mère l'avait cousu. Elle avait pris soin de glisser un billet doux à l'intérieur. Des incantations censées le protéger du mauvais œil. Elle les avait enroulées, puis ficelées avec quelques crins porte-bonheur arrachés à la queue du dragon lors de la dernière ducasse. Sur le ventre de l'ourson, des taches de souillure ternissaient les carreaux de vichy bleu. Je le portais à mes narines. Il sentait bon, il sentait l'innocence. C'est tout ce que j'emportai de l'enfant. C'est tout ce qu'il me restait de mon enfant.

33

Le 10 juillet 1946, un an, deux mois et deux jours après le début des *événements*.

À force de compulser les registres et les extraits bancaires, André Dumoire finit par trouver des indices très utiles à l'enquête. Parmi eux, les gros problèmes financiers de la famille de Brizan du Puy. Leur train de vie ne cadrait pas du tout avec les dettes colossales dont ils étaient criblés. Le château avait été mis en hypothèque en 1942 et un découvert important générerait des intérêts que la comtesse remboursait chaque mois sans ajouter du capital. Le paradoxe, c'est que la même banque versait des sommes exorbitantes sur un autre compte ouvert au nom de Jean-Mathieu de Brizan du Puy. En étudiant de près ces mouvements injustifiés et en les rattachant à la profession du comte, Dumoire finit par établir un lien avec la Société minière du Levant de Flénu, la première à avoir été cotée en Bourse en Belgique. En effet, les rapports privilégiés de l'ingénieur des mines avec les dignitaires boursiers lui laissaient entrevoir une piste sérieuse. Elle ouvrit sur une découverte de taille : les anomalies relevées en positif sur les comptes de Brizan du Puy se trouvaient en négatif sur ceux de la Société minière du Levant de Flénu. Cette étonnante similitude de chiffres ne pouvait être le fruit du hasard. Les retraits libellés « rachats de titres » correspondaient au centime près aux versements injustifiés qui apparaissaient dans les avoirs du comte. Or en amont, aucune acquisition de titres ne figurait ni d'un côté ni de l'autre. Et les titres en

question se présentaient sous la forme de documents anonymes, dits « au porteur ». En utilisant du bon matériel d'imprimerie, ils étaient aisément falsifiables. En ayant un accès aux services administratifs de la Société minière du Levant de Flénu, cela devenait une formalité. Jean-Mathieu de Brizan du Puy allait devoir expliquer d'où lui venaient les sommes astronomiques versées sur le compte *parallèle*.

À cela s'ajoutaient des faux en écriture au niveau du cadastre. Les documents saisis dans le bureau du comte et confrontés aux originaux présentaient des singularités étonnantes des deux côtés. Manifestement, de Brizan du Puy avait retranscrit lui-même les modifications notifiées sur les copies. Elles avaient ensuite été sommairement rédigées à la main sur les plans originaux détenus par l'Administration. Des arrangements illégaux avaient donc été conclus en toute impunité. Pour réussir ce tour de force, il fallait un complice au sein de l'administration concernée. Dumoire le savait, tout s'achète ici-bas, et en ces temps de crise, une ligne tracée au crayon noir sur un plan cadastral se monnayait grassement. Retrouver l'employé corrompu équivalait à chercher une aiguille dans une meule de foin, la plupart des *corrections* remontaient à avant la guerre et bon nombre de fonctionnaires s'étaient succédé dans les locaux de topographie. Dumoire consacra son énergie à tenter de prouver l'illégalité des titres de propriété des terrains. Ces faits illicites, grossièrement masqués, enthousiasmaient l'inspecteur. Il tenait de quoi justifier amplement sa perquisition au château tant décriée par ses propriétaires.

Mais la vérité dans les histoires d'argent ne pouvait rivaliser avec la vérité dans les histoires de meurtre. Et à présent, le dossier Von Staffen était passé de la pile « disparition » à la pile « homicides ». Les photos du cadavre transpercé par une fourche s'ajoutaient à celles de Lucette Pierron sur le grand papier accroché au mur de son bureau. Dumoire fit arrêter Jean-Mathieu de Brizan du Puy le 19 juin, le jour même où il reçut les clichés. Il attendait des aveux, il les espérait en tout cas. Selon lui, l'insistance du comte à nier sa présence au château le 11 mai 1945, jour de l'incendie, cachait un double meurtre. Cette fois, pensait-il, il ne m'échappera plus. Rien ne se passa comme espéré. L'indignation du comte, en découvrant les photographies, prit des proportions irréelles. Il hurla à tout rompre, tapa du poing sur le bureau de l'inspecteur, son visage s'empourpra tant et si bien que Dumoire dut appeler un agent à la rescousse. Ils s'y mirent à deux pour le canaliser avant que le bureau ne soit mis en pièces. Cette réaction excessive laissait une impression étrange au regard de la situation. Le comte agissait non pas en coupable, mais en victime. Il proférait des injures au féminin : salope, traînée, putain, roulure. Il adressait clairement ces noms d'oiseau à une femme en particulier, la sienne très probablement, se dit l'inspecteur. Bizarre, comment pouvait-il savoir d'où provenaient les photos ? S'ensuivit un long interrogatoire de plusieurs heures durant lesquelles, à aucun moment, le prévenu ne reconnut une part de responsabilité dans ce crime. Il affirmait découvrir la mort d'Helmut Von Staffen, confirmait ses premières déclarations.

— Je pensais qu'il avait disparu. Je vous l'ai déjà dit.

Après s'être apaisé, il avait subtilement chargé son épouse. Une stratégie ignoble, où il lui imputait les actes reprochés sans l'accuser formellement. Il dressa d'elle le portrait d'une femme volage, attirée par le sexe de manière obsessionnelle, une épouse immorale et mercantile.

— C'est difficile de le reconnaître, Inspecteur, je suis un homme, j'ai ma fierté, mais puisque vous m'y obligez, oui, ma femme me trompe depuis toujours. Je savais qu'elle couchait avec l'Allemand. Je l'ai su dès le début. C'était insupportable à vivre, pourtant j'ai laissé faire, car lui ou un autre, à quoi bon lutter ?

— Vous auriez pu vous passer d'accueillir l'aide providentielle de cet homme, disons, un peu trop attrayant. Monsieur Bauraing est entièrement dévoué à votre service. Helmut Von Staffen était jeune et plutôt bel homme. En le gardant au château, vous conserviez le loup dans la bergerie, si je peux me permettre.

— Nous n'avions pas vraiment le choix. Helmut Von Staffen est un petit-cousin de ma mère, auquel nous avons offert l'hospitalité. Il s'agit là d'un devoir, Inspecteur. Sans nous, il serait mort bien plus tôt avec les autres membres de sa famille.

— Est-ce le devoir aussi qui vous a poussé à le traiter en prisonnier ?

— Naturellement ! Il était devenu Allemand depuis l'*Anschluss*, autant dire un ennemi. La population aurait tôt fait de le dénoncer si nous avions agi différemment.

— Vous le protégez, donc.

— Oui, parfaitement. Et avec lui, au moins, l'adultère ne sortait pas du domaine. J'ai essayé d'instaurer une forme de discrétion, de préserver notre image, si vous voulez. Hélas, quand une femme est volage, Inspecteur, ses pulsions ne connaissent aucune limite, ni physique ni morale. Rappelez-vous le boulanger, elle a laissé ce gros lard de Fardussier poser les mains sur elle. C'est immonde ! Elle s'est à peine cachée, le village entier est au courant ; et moi, le mari trompé, j'ai dû faire bonne figure malgré le déshonneur.

À l'écouter, Dumoire se demanda si le comte pensait vraiment ce qu'il disait. Il relatait sa misère en affichant les traits d'un pauvre cocu. Pour peu, il attendait des signes de compassion. Plus il salissait sa femme, plus il justifiait ses absences répétées. Il en profitait au passage pour dédouaner ses élans d'impatience ou quelques emportements un peu trop musclés. « Je souffrais tellement », pleurnichait-il. Dumoire conservait au mieux son devoir de réserve et d'objectivité, mais il ne le croyait pas. Il avait une idée très nette concernant la personnalité du comte, et ce, depuis un bon moment déjà. Ce n'était ni un cocu ni un schizophrène, il avait le profil du parfait manipulateur. L'inspecteur resta sur ses gardes. Ce genre d'individu peut facilement vous prendre au piège. Aussi réfléchissait-il longuement avant de parler, conscient que ce qu'il dirait pourrait lui être resservi bien plus tard, pointé telle une arme sur sa cible. Il s'était contenté de le questionner sur sa version des faits en accentuant de faux airs d'empathie. Peu à peu, au fil des heures, il était revenu sur l'affaire Lucette Pierron. À ce stade, de Brizan du Puy ne pouvait plus nier avoir connu la jeune

prostituée.

— Comment expliquez-vous la présence de Lucette Pierron ou plutôt la présence de son cadavre à Cuesmes ?

— Je ne l'explique pas, Inspecteur, comment pourrais-je le savoir ?

— Selon le médecin légiste, sa mort remonte aux alentours du jour de l'incendie au château. Cette étrange coïncidence converge vers votre famille, vous en conviendrez. Alors, dites-moi, quelle est votre version des événements ? Je vous l'avoue, je m'y perds dans cette enquête.

Dumoire s'adressait à lui sur un ton complice. Mentalement, il se préparait à entendre un mensonge éhonté. Le comte avait eu le culot de s'épancher sur l'éventuelle culpabilité de son épouse. Il prônait la jalousie, arguant des crises d'hystérie auxquelles il devait se confronter au retour de chacune de ses absences. Enfin, il porta des accusations fermes.

— C'est ma femme qui a tué l'Allemand, Inspecteur. J'ai menti, car je voulais la protéger. Je l'aime encore, voyez-vous, malgré tout. Vous pouvez me condamner pour faux témoignage, entrave à la justice ou n'importe quel autre motif, je suis votre homme. Au fond de moi, c'est un grand soulagement. J'aurais dû vous avouer la vérité plus tôt, j'en conviens. Les affres de l'amour nous font parfois agir à l'opposé des convenances. Je suis heureux d'avoir tenté l'impossible pour sauver Adèle. Ma conscience est en paix.

— À votre avis, quelles étaient ses motivations ?

— Je n'en sais rien, il voulait peut-être la quitter ? Elle est quelquefois si imprévisible.

Il secouait la tête en signe de contrition. Sa respiration saccadée simulait un sanglot bien caché.

— Un crime passionnel ?

— Peut-être. Puisque j'ai décidé de vous révéler mes impressions, il y a encore une chose que vous devez savoir. Il laissa planer un long silence, essuya des larmes imaginaires. J'ai bien peur qu'elle n'ait aussi assassiné la fille du bordel.

— Ce sont là des accusations fort graves.

— Vous ne la connaissez pas, Inspecteur, personne ne la connaît. Sous ses airs doux d'épouse soumise, elle cache bien son jeu. C'est une femme cruelle, sans cœur, une conspiratrice.

— À votre avis, comment a-t-elle su pour Lucette Pierron ?

— Elle me fait suivre. Je vous l'ai dit, c'est une hystérique. Sa jalousie est sans limites. Sans limites, Inspecteur. Je les ai payées cher, mes incartades, croyez-moi.

— Comment Lucette s'est-elle retrouvée à Cuesmes ?

— Je n'en sais rien.

— D'après vous, a-t-elle agi seule ou avec l'aide d'un complice ? Il faut de la force pour maîtriser une jeune femme pendant plusieurs heures, car Lucette n'a pas été enfourchée, elle, rappelez-vous, elle a subi de multiples sévices avant de mourir. Votre épouse est fluette. À votre avis, pensez-vous qu'elle soit physiquement en mesure de commettre de tels actes ?

— Il suffit de l'observer travailler dans les vignes, Inspecteur. Vous comprendrez rapidement de quoi elle est capable.

Il avait une pièce à mettre sur chaque trou. Il reposait la culpabilité d'Adèle sur des affirmations invérifiables, mais d'apparences plausibles. Quant à sa propre implication, il niait tout en bloc : les meurtres, la falsification des comptes et des documents cadastraux. Il clamait son innocence.

Après une garde à vue de 48 heures, Dumoire fut contraint de le relâcher. Toutefois, une interdiction de quitter le territoire lui fut imposée.

Le divisionnaire s'interposait à un emprisonnement tant que le dossier s'édifiait sur des bases fragiles. Il rappelait à son subalterne l'influence de la famille de Brizan du Puy. La moindre erreur de jugement leur serait fatale. Il ne précisa cependant pas de quelle fatalité il s'agissait. Dumoire ne pouvait rien contre sa hiérarchie, d'autant que le labo avait relevé les empreintes d'Adèle sur le film photo, sur l'appareil et sur le tiroir du bureau dans lequel il était rangé. Il ne faisait pas de doute qu'elle les avait manipulés, cela tentait à confirmer qu'elle était l'auteur des clichés. Le divisionnaire, lui, y voyait la preuve du meurtre.

Après la relaxe de Jean-Mathieu de Brizan du Puy, les rumeurs sur la culpabilité d'Adèle se propagèrent à une allure impressionnante. On ne supposait plus, on affirmait. Sa disparition étayait définitivement les soupçons et Dumoire dut se battre avec le divisionnaire afin de pouvoir poursuivre ses investigations.

Trois semaines après la garde à vue du comte, Dumoire commençait à entrevoir la résolution de son enquête. Il avait découvert où se cachait Adèle de Brizan du Puy. Il s'était investi à mille pour cent dans cette recherche, car il craignait qu'elle aussi ait été tuée. Il soupçonnait le comte de s'être débarrassé de sa femme par peur qu'elle ne parle. Cependant, lorsque Dumoire s'était présenté au château, de Brizan du Puy semblait terriblement éprouvé. Il ne jouait pas la comédie, il ignorait réellement où se trouvait sa femme et cela le bouleversait. La comtesse, par contre, s'était montrée moins expressive. À bien y réfléchir, ils n'avaient intérêt ni l'un ni l'autre à ce que l'on retrouve le cadavre d'Adèle.

Morte, elle ne pourrait plus endosser le titre de coupable idéale et ils redeviendraient des suspects de premier plan.

Dumoire avait dès lors réorienté ses recherches.

Au cours d'une audition, Jean-Mathieu de Brizan du Puy avait évoqué le voyage en Amérique de son épouse. Dumoire s'en souvenait parfaitement, car le comte avait insisté sur la perfidie d'Adèle qui avait eu une relation extraconjugale dès le début de leur mariage. « Je lui ai offert ce qu'aucun autre homme ne pourra jamais lui offrir et voilà comment elle m'a remercié. » Cela lui ouvrit de nouvelles perspectives. Si Adèle devait fuir, les États-Unis étaient l'endroit idéal où se cacher. Elle connaissait des gens sur place, la distance entre les deux pays représentait un obstacle difficile à franchir et les autorités américaines n'avaient aucun compte à rendre à la petite noblesse belge. Dumoire se renseigna donc auprès des Compagnies maritimes sur les prochains appareillages et réclama la liste des voyageurs. C'est ainsi qu'il découvrit qu'Adèle se préparait à embarquer pour New York. Elle attendait le jour du départ dans un hôtel modeste du Havre. Des collègues français l'avaient aidé à la retrouver. Il n'avait aucune intention de l'empêcher de partir, au contraire, cette femme méritait une deuxième chance. Son paquebot levait l'ancre le 12 juillet, c'est-à-dire dans deux jours. La seule question à laquelle il cherchait une réponse était : pourquoi fuyait-elle sans son fils ? Certes, embrigader un si jeune enfant dans un tel voyage constituait un réel danger, mais le laisser entre les mains d'un mari violent et d'une belle-mère austère l'était plus encore. La bonne question à se poser eût été : comment Adèle, qui ne disposait d'aucune fortune personnelle, avait pu se payer le billet du voyage ? Parfois, quand la vérité lui écorchait un peu trop l'âme, Dumoire contournait les axiomes, du moins, le temps d'en assimiler les aigreurs.

Assis à son bureau de la place Louise, l'inspecteur cherchait à sauver ce qui pouvait encore l'être. S'il arrivait à prouver rapidement la culpabilité de Jean-Mathieu de Brizan du Puy dans les meurtres de Von Staffen et de Pierron, il aurait le temps d'empêcher Adèle de partir sans son fils.

Deux jours, il avait deux jours pour faire basculer le destin de cette femme. L'élément clé, objet indispensable à la délivrance d'Adèle, était le fameux collier retrouvé au cou de la petite Pierron. Il concentra son énergie autour de ce bijou, convoqua les images cachées dans sa mémoire. Et soudain, comme un éclair déchire le ciel, les souvenirs émergèrent. Il se rappela où il avait vu ce collier. Cette fois, il la détenait sa preuve irréfutable. Par contre, obtenir un nouveau mandat de perquisition allait lui demander une diplomatie peu compatible avec sa fébrilité.

Le 10 juillet 1946, un an, deux mois et deux jours après le début des *événements*.

Dumoire arriva au château à 16 heures 30, accompagné de deux agents de police. Il avait bataillé plus d'une heure avant de recevoir l'accord pour ce second mandat de perquisition. Le divisionnaire, contraint par la justesse des arguments,

s'était exécuté à contrecœur. La démarche ne l'enchantait guère. Après la première perquisition, il avait essuyé une salve de reproches, assortie de menaces à peine voilées. Le commissaire savait quel danger il courait en s'en prenant aux Brizan du Puy.

Dumoire lui avait garanti qu'il touchait au but, qu'il n'y aurait plus d'autres intrusions au château. Il en était convaincu. Le divisionnaire se faisait quand même du mouron. La clairvoyance de son inspecteur compromettait la tranquillité habituelle de sa fonction. En déviant de la trajectoire dessinée par une hiérarchie influente, il se dirigeait droit vers de gros ennuis. Car il devait le reconnaître, les objets et documents saisis le 17 juin constituaient des éléments à charge dont il se serait bien passé.

— Vous avez intérêt à me rapporter des preuves irréfutables, sinon, je vous vire. Vous m'agacez, Dumoire, votre acharnement est insupportable. Pourquoi vous attaquer à cette famille ? Que diable vous ont-ils fait ?

— À moi, rien.

— Vous ne pourriez pas leur foutre la paix ? Si vous continuez, vous allez nous attirer des problèmes, et quand je dis « problèmes », le mot est faible ! Les Brizan du Puy sont des gens influents, si vous voyez ce que je veux dire.

— Cela ne les met pas au-dessus des lois.

— La comtesse côtoie de hauts dignitaires, figurez-vous, de ceux qui justement font la loi. Si nous nous permettons des accusations à l'encontre des Brizan du Puy, cela pourra se retourner contre nous.

— Je vous rappelle leur culpabilité concernant les faux en écriture et l'escroquerie aux bons d'État. Ils n'ont toujours pas été inquiétés à ce sujet.

— Et c'est très bien comme cela. Laissez les affaires pénales à vos collègues, vous travaillez à la criminelle, chacun sa fonction.

— Justement, la deuxième perquisition va me permettre d'élucider l'assassinat de Lucette Pierron. Ayez confiance, Commissaire, je sais ce que je fais. Et si jamais je me trompe, je demanderai moi-même ma mutation.

Le divisionnaire avait grommelé en signant le mandat. À peine Dumoire avait-il franchi la porte de son bureau, que le commissaire s'était empressé de téléphoner au comte pour l'avertir de la prochaine visite de son inspecteur.

La perquisition dura moins d'un quart d'heure, Dumoire savait exactement où se trouvait la pièce à conviction. Jean-Mathieu de Brizan du Puy arriva à sa rencontre dans le grand hall, l'air irrité et le regard d'acier.

— Surtout, ne vous dérangez pas. Je serai peu envahissant. Un seul objet m'intéresse, nous aurons terminé rapidement.

— Cela commence à bien faire, Inspecteur. Je finirai par croire que vous vous acharnez sur moi.

— Non, Monsieur le Comte, ce n'est pas sur vous que je m'acharne, c'est sur la vérité. Malheureusement pour vous, une partie de celle-ci se cache ici même au château. Dans ce hall d'entrée précisément.

Jean-Mathieu prit le parti de se taire. Plus vite il en aurait fini avec Dumoire,

plus vite il pourrait intervenir contre lui.

— Si vous permettez, nous allons procéder à la perquisition.

D'un geste du bras, l'inspecteur désigna aux policiers l'objet à emporter.

Le tableau, accroché au mur près de l'escalier se trouvait toujours à sa place, intercalé entre des dizaines d'autres. Il s'agissait du tableau prétendument volé par Fardussier le jour de l'incendie. Un portrait très réaliste de Margaret de Brizan du Puy, une aïeule décédée en 1758. La Dame âgée posait de trois quarts, dans une robe noire aux reflets soyeux. Un petit chapeau agrémenté de plumes complétait sa coiffure. Autour de son cou, un collier d'argent finement ciselé supportait une magnifique opale taillée en forme de fleur.

35

Le 16 juillet 1946, un an, deux mois et huit jours après le début des *événements*.

La presque totalité des passagers de troisième classe se composait d'immigrants venus chercher une vie meilleure dans le Nouveau Monde. Parmi eux, une majorité d'Irlandais. Leur présence se remarquait à leur accent particulier et une joie festive toujours prête à s'exprimer. Le soir, ils jouaient de la musique, ils chantaient, les femmes dansaient entre les sacs de vivres et les tonneaux accumulés au fond de la grande cale. En troisième, les cabines s'appelaient dortoirs. Chacun comprenait dix lits, tantôt mixtes, tantôt réservés aux femmes ou aux hommes. Les passagers choisissaient eux-mêmes leur couche en arrivant sur le bateau. Nous n'avions pas le droit de monter sur le pont ni celui de fréquenter les passagers de première classe. Le bruit des machines empêchait tout dialogue. L'incessant ronflement des moteurs couvrait la voix. C'était épuisant de se concentrer sur une conversation. Une odeur de pétrole prenait au nez et aggravait le mal de mer. La plupart des passagers évitaient de manger, car même l'estomac vide, ils étaient malades. Ils restaient allongés, assommés par la houle, le bruit lancinant des machines et l'odeur métallique du pétrole. Je faisais partie de ceux-là. Dans les profondeurs du navire, les sensations inconfortables s'amplifiaient. Tôt ou tard, la nausée haussait le cœur de chacun d'entre nous, personne n'y échappait. Le mal de mer et la destination étaient les seuls points communs avec la traversée de 1938. En troisième classe, les passagers ne pouvaient s'imaginer le luxe éhonté que recelaient les étages de première. Il y avait entre les deux voyages le résumé de mon déclin.

Nous accostâmes dans le port de New York tôt le matin. Nous avions hâte de retrouver la terre ferme, la lumière du jour et de respirer les embruns de la liberté. Nous quittâmes le navire en dernier, après les passagers de première et deuxième classes. À ceux en possession des papiers exigés pour entrer sur le territoire américain, des fonctionnaires indiquaient le chemin à suivre. Ils rejoignaient le Service fédéral de l'immigration, niché à l'intérieur du bâtiment portuaire. Ce fut mon cas. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux millions de personnes qui avaient transité par Ellis Island. J'avais lu des articles sur les conditions d'entrée aux États-Unis à l'époque si proche où l'île minuscule servait

encore de centre de tri. Pendant la guerre, les bâtiments avaient été transformés en prison, ensuite ils continuèrent d'accueillir des prisonniers politiques et des immigrants en situation irrégulière. De toutes les formalités, la pire était sans aucun doute l'humiliante visite médicale pratiquée à la chaîne, en public, sans intimité. Une fièvre ou une toux trop grasse mettait le candidat à la nationalité en quarantaine, l'illettrisme le refoulait directement vers son pays d'origine.

Fort heureusement, l'obligation de se soumettre à l'examen médical était abolie et la plupart des expatriés débarquaient en possession d'un certificat délivré, avant le départ, par le consulat américain. La comtesse n'avait rien négligé, le mien se trouvait précieusement gardé auprès de mes documents d'identité et de l'argent. Ce dernier étant une autre exigence à remplir pour éviter Ellis Island.

Les gens portaient un maigre bagage, ils arrivaient chargés de presque rien à la conquête d'une vie nouvelle. Une valise légère suffit parfois à enfermer les souvenirs, des êtres chers et un pays. Il y avait énormément d'enfants. Ils accrochaient leurs doigts à la main de leur mère, marchaient dans leurs pas. Ils se comportaient comme si leur insouciance était restée de l'autre côté de l'océan. Comme si la traversée avait rongé leur candeur. Ils avançaient apeurés, traînés malgré eux vers l'inconnu. Seuls les nourrissons osaient pleurer, inconscients des incertitudes et du profil bas de leurs parents, inconscients que ce voyage avait fait d'eux des étrangers. Je me détournais de ces visages ronds et roses, de leurs bouches édentées desquelles aucun reproche ne sortait, de leurs pupilles curieuses, avides à imprimer des images inédites. Un seul regard en direction d'un de ces corps emmaillotés suffisait à me rappeler l'odeur de l'enfant. Je concentrais mes pensées sur le questionnaire auquel je devais me soumettre. Une ultime fois, dans la longue file d'attente, je révisais le texte à rétorquer, soignais les intonations avec lesquelles je le prononcerais. Les réponses constituaient la dernière formalité du laissez-passer, je m'accrochais à la nécessité absolue d'être acceptée sur le sol américain. L'attente me semblait interminable.

— *Welcome to America !*

L'employé a souri en apposant le cachet sur les papiers officiels. Un aigle a mangé ma nationalité. *Welcome to America...* et je suis devenue citoyenne américaine.

Sur les trottoirs devant le hall de la gare maritime, c'était la cohue. Les gens criaient à tout-va, ils se poussaient, pressés de retrouver quelqu'un ou de quitter le port. Je me laissai chahuter par la foule, marchant en zigzag au gré des bousculades. Impossible de repérer si Tyler se trouvait quelque part au milieu de cette agitation. Nous avions oublié de convenir d'un point de rendez-vous, j'essayais de me remémorer celui où il m'avait accueillie sept ans plus tôt. Ce détail m'échappait. Je ne retrouvais ni l'endroit ni Tyler. La foule se dispersait peu à peu, des voitures démarraient, fenêtres ouvertes laissant s'envoler des fragments de phrases. Le cortège de nouveaux citoyens américains gagnait l'immensité du pays, il y répandait de la main-d'œuvre volontaire et pugnace, déterminée à peupler les différents États.

L'Eldorado des Irlandais, des Italiens, des Polonais, de tous ceux qui, chez eux,

connaissaient le supplice de travailler le ventre creux était pour moi un lieu d'exil. La seule fortune que j'étais venue y chercher, c'était Tyler. Au bout d'une heure d'attente, je me résignai à quitter la zone portuaire. Mon Eldorado manquait au rendez-vous. Comment avais-je pu croire qu'il serait là ?

Je m'apprêtais à traverser la route quand, en relevant la tête, j'aperçus sur le trottoir d'en face, une grande pancarte dressée haut par deux bras nus. Dessus, était écrit en gros caractères : SWEET ADELE. Mon cœur se mit à tambouriner, une force nouvelle jaillit de ses parois. La vie éclatante propulsait à nouveau l'envie d'y croire, le besoin de continuer. Je sentis mes membres se réchauffer d'un coup. Des larmes me nouèrent la gorge, ce fut un flot salé aux dimensions de l'océan.

Tyler ne m'avait pas oubliée !

Il se tenait là, impatient. Il penchait le panneau de gauche à droite depuis qu'il m'avait repérée. Une large avenue nous séparait l'un de l'autre, mais entrecoupé par la course folle des voitures, son sourire perçait le vide. Je ne voyais que lui. L'exil n'existait plus. À l'instar de mes compagnons de voyage, mes pieds foulaient à présent le lieu doré où Tyler portait mon prénom au-dessus des ombres du passé.

36

Le 17 juillet 1946, un an, deux mois et neuf jours après le début des *événements*.

Avec l'arrestation de Jean-Mathieu de Brizan du Puy, Dumoire devint l'homme le plus populaire – ou le plus impopulaire – de la région. Son nom, en tout cas, était sur toutes les lèvres. Les partisans de la *théorie du complot*, croyaient fermement en l'innocence du comte. Ils répandaient l'idée d'un acharnement abusif, mettant, au centre de leurs affirmations, des motifs aussi séduisants que la jalousie d'un petit fonctionnaire de bas étage, sa vanité à vouloir tenir le devant la scène, sa fierté de faire la une des journaux. En face, les partisans, beaucoup moins nombreux, de la *théorie du coupable*, accordaient au comte des circonstances atténuantes, pointant les extravagances de son épouse. Le tout se noyait dans l'effacement. Le comte était considéré par tous comme un homme distingué, charitable et juste.

Les remous émotionnels qui secouèrent la petite commune de Mesvin s'étendirent aux villages alentour. La question du meurtre, celle d'une escroquerie, l'emprisonnement d'un membre d'une famille respectée tourneboulèrent les esprits. Certains avançaient que l'épouse du comte était morte elle aussi, d'autres affirmaient que sa fuite constituait la preuve de sa culpabilité.

Jacques Perchut, journaliste sans prétention au *Journal de Mons*, un quotidien local, avait réussi à photographier Adèle de Brizan du Puy le 8 juillet et son cliché avait fait la une du canard. Il l'avait repérée alors qu'elle se faufilait à travers les rues de Cuesmes en catimini. Excité par l'idée de tenir un scoop, il l'avait suivie. Il s'était caché derrière un muret, aux pieds des escaliers, près de la place de

L'Église attendant la prise de vue idéale. Il se voyait déjà embauché comme photographe reporter ou journaliste d'investigation. Malheureusement, se sentant observée, Adèle avait porté sa main devant son visage au moment où il avait appuyé sur le déclencheur. Cette photo de la femme traquée divisait encore un peu plus les bonnes gens. D'un côté, on la reconnaissait, de l'autre, il subsistait un doute. Les avis contrastés transformaient les Mesvinois en enquêteurs, chacun se mettait à la recherche d'indices. Une seule opinion commune les réunissait : Adèle en vie leur paraissait une idée aberrante, parce que cela signifiait qu'elle avait abandonné son fils.

Jean-Mathieu avait été arrêté le 10 juillet. Le tableau de l'aïeule au collier constituait une preuve irréfutable dans l'affaire Lucette Pierron. En effet, les bijoux appartenant à la famille de Brizan du Puy de génération en génération étaient rangés dans un coffre à la banque auquel seuls, le comte et sa mère, avaient accès. Dumoire avait exigé l'ouverture de ce coffre afin d'en examiner le contenu. Parmi les trésors de joaillerie se trouvait la bague de la grand-mère paternelle du comte. Une merveille sertie de diamants et d'un saphir rectangulaire. Jean-Mathieu en avait fait cadeau à Adèle le jour de leurs fiançailles. Cette bague n'avait pas échappé à Dumoire, il se souvenait l'avoir vue au doigt d'Adèle, il avait réclamé une explication. Jean-Mathieu affirmait l'avoir retrouvée le jour de la disparition de son épouse. Elle l'avait déposée sur son lit avec son alliance. « Elle aura voulu m'assener le coup de grâce en injuriant notre mariage » gémissait-il. Pour une fois, il était sincère.

Le résultat de la perquisition assorti de la découverte des bijoux suffit à justifier l'arrestation. Le comte fut incarcéré à la prison de Mons.

Dumoire comptait travailler d'arrache-pied afin d'étoffer son dossier en vue du procès, car il sentait son supérieur très énervé par la situation. C'était mauvais signe. Le commissaire lui reprochait explicitement son zèle, allant jusqu'à le menacer.

— Les avocats des Brizan du Puy mettront toute leur énergie à innocenter leur client. Gardez bien ceci à l'esprit, votre carrière est en péril, Dumoire. Et, par la même occasion, la mienne. Vous auriez pu vous contenter de laisser les rumeurs faire leur œuvre, il vous aurait suffi ensuite de classer les affaires une bonne fois pour toutes. Pouvez-vous me dire ce que la condamnation du comte va changer à votre vie, mis à part de gros ennuis ?

— Une peine de prison perturbera fort peu ma vision du monde. La punition d'un coupable, c'est avant tout aux victimes qu'elle apporte un certain réconfort. Moi, mon travail, ma mission ce n'est pas de juger, mais de trouver la vérité. Cela, voyez-vous, Commissaire, m'aide à penser que je suis utile sur cette terre.

— Qui vous prouve que vous avez raison ? Qui vous garantit que de Brizan du Puy est coupable ? Je suis curieux de connaître vos considérations.

— Pardonnez-moi, mais il faudrait être aveugle pour en douter. Il suffit de lire le dossier. Même le médecin de l'hôpital Ambroise Paré a reconnu les coups volontaires sur la personne d'Adèle de Brizan du Puy, lorsqu'elle a été admise dans son service. Les explications sur la prétendue chute dans les escaliers ne

l'ont pas convaincu. Et l'hospitalisation a duré un mois quand même ! Nous tenons là un élément utilisable au tribunal, nous pourrions dénoncer la violence de l'époux, mettre en parallèle la similitude des violences portée à son épouse avec celles relevées sur Lucette Pierron. Restons logiques, Commissaire, personne n'a envie de cette vérité-là, du moins, elle est loin de faire l'unanimité. Toutefois notre travail doit s'établir sur ce qui est et pas sur ce qui serait bien qu'il soit.

— Bon, il battait sa femme, il y a quelques erreurs de calcul sur ses comptes en banque, il fréquentait des lupanars et admettons, il a offert un collier appartenant à la famille à une prostituée. Les faits sont les faits, je vous l'accorde, cependant vous manquez de preuves tangibles. Une accusation doit se baser sur des éléments irrévocables.

— Que vous faut-il de plus ? Ajoutez à la liste les témoignages.

— La tenancière du bordel, comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Henriette Bazin.

— Voilà, Henriette Bazin a refusé de signer sa déposition et votre autre témoin qui aurait aperçu le comte près des carrières de la Malogne approximativement le jour du meurtre, souhaite garder l'anonymat. Nous n'irons guère loin avec de tels arguments !

— Ayez confiance, je me charge de les convaincre. Ils ont peur, c'est normal, mais maintenant que le comte est sous les verrous, vous verrez, ils reviendront sur leurs positions.

— Je n'aime pas du tout votre acharnement, Dumoire. Faites attention, vous ne savez pas où vous mettez les pieds.

— Justement si, Commissaire, j'en ai parfaitement conscience. Je marche sur du lisier depuis le début de l'enquête. Un vrai bourbier ! C'est pourquoi je ne lâcherai rien.

— Je ne vous suivrai pas, vous êtes prévenu.

— C'est honnête de votre part de m'en avertir.

— Vous risquez gros.

— C'est le lot de tout être vivant, Commissaire. L'existence elle-même est un risque à prendre.

Après cet échange des plus éloquents, Dumoire se concentra sur les preuves. Il se garda judicieusement de révéler le fruit de ses recherches à son supérieur. À présent, il le savait, non seulement il ne pourrait plus compter sur lui, mais pire, il devait également s'en méfier. Le commissaire, comme la plupart des gens du coin, était, d'une façon ou d'une autre, redevable envers les Brizan du Puy. Il fallait jouer finement, en face, les adversaires avaient le bras long : d'un simple claquement de doigts, ils pouvaient tout faire capoter.

Le matin, Dumoire était passé au bureau. Il avait des documents à mettre en ordre et le rapport de la perquisition du 10 juillet à taper. Il sortit de ses poches trois calepins dans lesquels il notait à la volée des comptes rendus d'auditions en extérieur ou ceux des interventions. S'il adorait fouiller la paperasse, l'inspecteur détestait le travail administratif, il le reportait toujours au lendemain. Cependant,

dans ce cas-ci, il devait se presser de consigner les éléments à charge par écrits officiels. La perquisition en faisait partie. Il tapait depuis près d'une heure quand un officier poussa la porte de son bureau.

— Inspecteur, il y a quelqu'un qui veut vous parler.

— Pas maintenant, je suis occupé. Faites attendre cette personne.

— J'ai déjà essayé, mais elle dit que c'est urgent.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas, une jeune femme, elle a refusé de dire son nom.

— Comment est-elle ?

— De taille moyenne, cheveux longs, maigrichonne, plutôt jolie avec un bel accent du Borinage.

— Elle peut attendre une demi-heure, j'ai presque fini.

— Pas sûr, quand je lui ai dit que vous étiez occupé, elle a failli partir. Je l'ai retenue parce qu'elle a l'air louche. Si vous voulez mon avis, je crois qu'elle n'aime pas les commissariats de police. L'officier fit une moue éloquente.

— C'est bon, faites-la entrer.

La fille correspondait à la description du collègue. Son regard farouche expliquait à lui seul combien elle avait peur de se trouver là. Dumoire s'empressa de l'accueillir avec courtoisie, elle ressemblait à tout sauf à une coupable.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Mademoiselle. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Avant de parler, j'veux êtes sûre que vous ne me dénoncerez pas.

— Vous dénoncer ? Voulez-vous dire : dévoiler votre identité ?

— Oui, c'est ça, j'veux pas qu'il me retrouve.

— Qui ça ?

— D'abord, vous jurez que vous ne direz mon nom à personne. À personne !

— Habituellement, la procédure ne prévoit pas d'obliger les fonctionnaires de police à jurer, mais je ferai une exception pour vous. Votre identité sera tenue secrète, je vous le jure. Alors, expliquez-moi à présent pourquoi vous êtes ici.

La fille se tordait les mains, ses genoux tremblaient sous sa jupe de grosse toile brune. L'angoisse s'inscrivait sur son visage crispé.

— N'ayez pas peur, j'ai juré, vous ne craignez rien.

— C'est que vous le connaissez pas ! C'est le diable, cet homme-là !

— De qui parlez-vous ?

Elle hésitait encore, terrorisée à l'idée de ce qu'elle avait vécu. Au bout d'une longue réflexion, elle leva enfin les yeux vers Dumoire.

— Le comte.

— de Brizan du Puy ?

— Oui, celui-là ! C'est un monstre, Monsieur, y faut pas qu'il sorte de prison.

— Vous a-t-il fait du mal, Mademoiselle ?

Elle releva les manches de son chandail. Ses avant-bras portaient de nombreuses cicatrices.

— Je suis Camille Ledoux.

Dumoire s'affaissa sur son fauteuil. Il s'attendait à tout, mais jamais il n'aurait osé espérer rencontrer Camille. Il voyait se dessiner la résolution de son enquête

par l'apparition de cette fille apeurée et méfiante. Il l'interrogea en maîtrisant au mieux son impatience. Camille Ledoux lui raconta la liaison monnayable qu'elle entretenait avec Jean-Mathieu de Brizan du Puy. C'était un client régulier, il payait bien, une fois, il lui avait même offert un bijou, un bracelet ancien composé de cinq rangs de perles fines.

— Tenez, le voilà. Y me l'a donné un jour où il m'a cognée très fort, y voulait se faire pardonner. Je l'ai jamais mis. Je l'aime pas. Seulement j'ai pas osé le vendre. Y connaît du monde, ce salaud, alors pour sûr, il aurait retrouvé ma trace et alors, j'étais foutue.

Elle avait déposé le bracelet sur le bureau, soulagée de se débarrasser de l'objet comme s'il s'agissait d'un porte-malheur. Ensuite, elle avait raconté comment et pourquoi elle acceptait la brutalité du comte. Elle insistait sur les exigences anormales de son client, des pratiques perverses qui lui valaient de gagner de quoi aider sa famille. Le père de Camille était mort dans la mine, sa mère faisait des ménages. La pauvre femme avait une petite santé et six autres enfants à nourrir. Camille était l'aînée. Ils vivaient dans une maison délabrée à Mons. Ils mangeaient à leur faim uniquement quand Camille ramenait des sous. Le salaire d'une passe avec le comte correspondait à dix fois celui d'une passe avec un client normal. Les coups guérissaient vite et les humiliations, Camille s'en moquait, elles ne sortaient jamais des murs miteux de la chambre d'hôtel. Les tordus, les paumés, les dégénérés ne l'effrayaient pas, elle les connaissait par cœur. À force, elle avait appris que l'argent est un bon savon pour se rincer l'esprit. Les poignées de billets ouvraient parfois même sur des rêves. Mais le 22 avril 1936, son client était allé trop loin, beaucoup trop loin. Aucune liasse de billets n'aurait pu acheter sa peur. Elle avait d'ailleurs porté plainte. Dumoire confirma qu'il en avait pris connaissance.

— Je vous croyais morte, Camille. Cette histoire remonte à plus de dix ans et personne n'a pu me dire où vous étiez.

— Je vis terrée, Monsieur, depuis que j'sais qu'il ne sera pas arrêté, je me planque pour pas qu'il me tue.

— Où vous cachez-vous ?

— Je vous l'dirais pas, c'est pas rapport à la confiance, mais vous allez l'écrire quelque part et après, si jamais ça tourne mal, j'y passerai, elle fit glisser la tranche de sa main le long sa gorge. Vous savez pas de quoi il...

Le téléphone l'interrompit. Dumoire hésita un instant avant de décrocher, il voulait poursuivre la conversation sans laisser à Camille le temps de s'échapper. La sonnerie insistante l'obligea à répondre. Il prit le cornet en plissant les paupières et en écartant cinq doigts devant Camille, un par minute.

— Inspecteur André Dumoire à l'appareil. À qui ai-je l'honneur ?

Une voix sourde à l'autre bout du fil contraignit l'inspecteur au silence. Il se contentait de formuler des « Hum, hum » régulièrement. Ensuite, il égrena un chapelet de questions brèves, puis conclut : « Je vous rappelle dès que j'ai fini. » Il raccrocha bien avant les cinq minutes annoncées. Ses traits, soudain blêmes, laissaient entrevoir une grande contrariété. Il chassa ses pensées d'un hochement

de tête et revint vers la jeune femme, l'œil déterminé.

— Camille, votre témoignage est capital. Si je vous garantis que le comte va passer le reste de ses jours en prison, accepterez-vous de venir à la barre lors du procès ?

— J'sais pas.

— C'est primordial, vous êtes la seule à pouvoir l'envoyer au trou. Il va prendre la perpétuité ! J'ai besoin de votre témoignage, Camille. Songez à après, quand tout sera terminé, vous pourrez revenir chez vous, auprès de votre famille. Vous pourrez retrouver la vie au grand jour, vous n'aurez plus de raisons d'avoir peur. Je vous en supplie, signez une déposition et je vous protégerai moi-même jusqu'au procès.

Camille Ledoux finit par apposer une signature maladroite sur le document rédigé à la hâte par Dumoire. Les quelques fautes de frappe n'altéraient aucunement la valeur du témoignage. L'inspecteur ne put contenir son soulagement. Il embrassa le papier sans se soucier du regard incrédule de Camille.

— Maintenant, vous allez retourner vous cacher à votre endroit habituel. Vous êtes certaine que personne ne vous a suivie ?

— Sûre, j'sais m'y prendre.

— Avez-vous donné votre nom à l'officier de service ?

— Non, j'ai seulement dit que je voulais vous voir.

— Personne ne doit savoir que vous êtes venue ici. Nous allons mentir un peu à mon collègue, c'est nécessaire, nous devons brouiller les pistes. Voici comment nous allons faire : je vais vous houspiller en sortant de ce bureau, vous, vous ferez comme si je ne vous avais pas laissé m'exposer votre problème. D'accord ?

— D'accord !

— Il faut absolument berner l'officier. Il doit croire que vous êtes là au sujet d'une histoire de querelle de voisinage. Je me charge de parler, vous, vous contenterez de me répondre par « mais monsieur » de façon évasive. « Mais monsieur », vous ne dites rien d'autre. D'accord ?

— D'accord !

— Merci infiniment d'être venue me voir, Camille. Vous êtes très courageuse. Je vais faire le maximum, comptez sur moi. Vous verrez, bientôt tout ceci sera un mauvais souvenir.

— J'espère, Monsieur.

Dumoire dut aspirer deux grandes bouffées d'air avant d'interpréter son rôle d'inspecteur excédé. Il ouvrit la porte en vociférant, comme il en avait l'habitude lorsque certains individus s'incrustaient un peu trop à son goût. L'officier, planté derrière le comptoir d'accueil, sourit, amusé par la situation. Il connaissait son supérieur, gentil, mais un peu soupe au lait parfois. Quand la fille fut dehors, il ne put contenir sa curiosité.

— Et alors, elle voulait quoi celle-là ?

— Des broutilles de voisinage. Pas moyen de l'expulser de mon bureau. Je ne veux plus jamais la revoir, si elle se pointe encore, vous vous arrangez pour m'en

débarrasser. Et maintenant, je ne suis là pour personne, j'ai du boulot !

L'officier opina de la tête sans oser placer un mot. Dumoire ferma la porte de son bureau, certain de ne pas être importuné. Par précaution, il rangea la déposition de Camille dans la poche de sa veste et déposa le bracelet au coffre. Il prit une nouvelle grande respiration, puis composa le numéro de téléphone de son homologue liégeois.

— À quand remonte la mort ?

— Six ou sept jours.

— Quelles sont les conclusions du légiste, est-ce un suicide classique ou un suicide déguisé ?

— Il balance entre les deux, impossible de se prononcer. Il a retrouvé un tube de barbiturique sur la table de nuit. Nous analysons les empreintes, mais vu le nombre de personnes passées par là, ça ne va pas être coton.

— Merci, Inspecteur, si vous avez du nouveau, appelez-moi.

En raccrochant, Dumoire sentit monter une terrible angoisse en lui. Sans le vouloir, il avait contribué à la fin tragique d'Henriette Bazin. Tragique, car évidemment, il ne croyait pas un instant à la thèse du suicide.

37

Le 17 juillet 1946, un an, deux mois et neuf jours après le début des *événements*.

L'étai se resserrait. À présent, il ne faisait aucun doute que l'avenir de Jean-Mathieu de Brizan du Puy se passerait en prison. Les faux en écriture et les faits d'escroquerie se révélaient incontestables. Pourtant, Dumoire avait dû batailler ferme avec ses collègues en charge du dossier, ils tardaient à conclure leur enquête. Ils subissaient une très forte pression de haut placés dans la hiérarchie judiciaire ; ils n'étaient pas tous prêts à sacrifier une carrière pour quelques papiers falsifiés. D'ailleurs, certaines pièces à conviction, les plus importantes, s'étaient volatilisées comme par enchantement. Cela remettait en cause une partie des accusations, du moins, cela minimisait les faits, mais heureusement sans compromettre la valeur des éléments à charge restants qui justifiaient amplement l'ouverture d'un procès pour faux et usage de faux.

De son côté, Dumoire gardait à présent une copie de tous les documents, y compris les dépositions actées. Certains objets, qualifiés de pièces à conviction, se trouvaient à l'abri, dans son appartement. Il risquait gros en agissant de la sorte, il le savait, mais il voulait sauver son enquête à tout prix. Il y avait réfléchi longuement, aucune autre solution ne s'était présentée à lui. Les effets d'une infernale conspiration en faveur des suspects rampaient jusqu'à la porte du commissaire divisionnaire. La corruption, ourlée de menaces, scellait des alliances redoutables. Des pactes contre lesquels les chances de victoire du petit inspecteur fraîchement muté se réduisaient à peau de chagrin. Néanmoins, à ce stade, Dumoire renonçait à renoncer si près du but. Il se sentait à portée de main de la vérité.

Dans les affaires d'escroquerie, de faux en écriture, d'incendie criminel, seul le

comte demeurait impliqué. Son nom apparaissait sur quantité de documents compromettants, ses auditions se contredisaient, ses alibis tenaient difficilement la route et les éléments accablants s'accumulaient. L'inspecteur se doutait que, derrière tout cela, la comtesse tirait les ficelles. Elle activait une machination pécuniaire, probablement aussi celles qui jusque-là les avaient mis à l'abri de la justice. Néanmoins, la sagacité de Dumoire mettait un terme à ses prouesses de marionnettiste. Une longue liste recensait des faits et objets illicites trouvés au château : des bons de caisse falsifiés, une machine d'imprimerie (pièce à convictions numéro 11, mystérieusement disparue), des tampons encreurs frappés du sceau de l'Administration (pièces à conviction numéro 7, mystérieusement disparues elles aussi), des mouvements bancaires explicites, des dettes prouvant la décadence financière de la famille de Brizan du Puy, des corrections frauduleuses sur les plans cadastraux, etc.

Les collègues de Dumoire, aux affaires pénales, avaient omis d'acter le résultat des perquisitions, au prétexte qu'ils n'étaient pas concernés par les découvertes d'un inspecteur de la criminelle. Des rivalités entre la police et la gendarmerie engendraient souvent des guéguerres internes au détriment des victimes. De mauvaise grâce, ils finirent par s'y plier, lorsque Dumoire menaça de tout balancer à la presse. Le tribunal de grande instance finit par être saisi. L'inspecteur Dumoire s'attendait à un procès bâclé duquel sortirait un verdict à l'image de la clémence des magistrats. Les plus honnêtes s'abritaient sous d'autres dossiers prioritaires, les plus corrompus, ayant beaucoup trop à perdre, empruntaient le chemin escompté. Le comte risquait de s'en tirer plutôt bien, peut-être carrément sans peine d'emprisonnement. Concernant les meurtres et les disparitions, en revanche, le dossier de Dumoire s'était étoffé au point que ni ses supérieurs, ni les avocats, ni l'accusé n'auraient pu arranger les faits à leur sauce. Le témoignage de Camille Ledoux, à lui seul, recelait assez de détails pour tenir tête aux plus récalcitrants, il démontrait clairement les similitudes entre sa propre expérience auprès de Jean-Mathieu de Brizan du Puy et celle de Lucette Pierron : même métier, même client, mêmes sévices. À cela s'ajoutait un élément d'une importance capitale : le bracelet de perles offert en cadeau. Il figurait lui aussi dans l'héritage familial du comte. L'inspecteur pensait l'avoir repéré sur un des tableaux des Brizan du Puy. Il s'était alors à nouveau rendu au château en prétextant une brouille. Il devait s'y prendre avec subtilité afin de protéger Camille et l'enquête. Par un tour de passe-passe verbal et théâtral, il s'était donc arrangé pour envoyer la comtesse lui chercher un verre d'eau à l'office tandis qu'il restait seul sur le paillason du grand hall d'entrée.

— Vous avez le temps, Madame, inutile de vous presser, je ne bouge pas d'ici.

Elle avait marmonné quelques reproches en le quittant.

Sur la gauche, le long de l'escalier, les portraits encadrés d'un bois précieux doré à l'or fin tapissaient le mur. En un coup d'œil, Dumoire repéra une autre aïeule, vêtue d'une élégante robe ancienne. Le peintre était doué, le réalisme des matières, le soyeux du tissu, la finesse des cheveux, le velouté de la carnation rendaient vie à l'ancêtre. À son poignet, il reconnut le bracelet aux cinq rangées

de perles que lui avait remis Camille. Il évita de demander un nouveau mandat de perquisition qui lui serait refusé à coup sûr. Personne n'était au courant des révélations de Camille Ledoux, dès lors, il n'y avait pas de souci à se faire, le tableau resterait en place. Dumoire gardait cet atout majeur en guise d'apothéose, le coup final, le coup fatal.

Si la mort d'Henriette Bazin le privait d'un témoin primordial, elle renforçait la thèse de culpabilité du comte. Dumoire avait demandé à son collègue de Liège de rechercher des témoins autour du domicile d'Henriette. Un voisin, un passant, des enfants qui auraient vu Jean-Mathieu de Brizan du Puy ou simplement sa voiture aux environs de la rue Pavé du Gosson entre le 9 et le 10 juillet. S'il arrivait à prouver la présence du comte à Liège à ces dates, alors, le suicide d'Henriette prendrait des allures de crime avec préméditation.

En attendant, il se concentra sur d'autres révélations indispensables à la mise en lumière de la vérité, celles d'une personne jusqu'ici restée anonyme. Il lui avait donné rendez-vous non loin des carrières de la Malogne, à l'entrée du sous-bois, là où le corps de Lucette Pierron avait été retrouvé. Il espérait la faire vaciller en la ramenant sur les lieux où elle avait vu et entendu Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Il devait convaincre cette personne d'anéantir définitivement les dénis en venant témoigner à la barre. Il y était arrivé avec Camille Ledoux, malgré les risques très lourds encourus par la jeune femme. Il était persuadé d'y parvenir avec ce témoin anonyme, car lorsque la confiance se conjugait à son besoin de vérité, Dumoire, en règle générale, atteignait toujours sa cible.

Il gara sa Renault près de l'entrée du bois. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il avait un peu d'avance. Le témoin l'attendait déjà à l'endroit prévu, caché entre les arbres.

Ce témoin, c'était Betty Verstraete. Son désarroi était visible même de loin. Elle se sentait mal, si proche du lieu où elle avait vu son patron creuser un trou, où elle avait reconnu sa silhouette, sa voiture non loin de là et sa voix quand il avait crié à quelqu'un : « Ta gueule ! » Le malaise amplifiait à mesure des minutes. Si l'inspecteur n'était pas arrivé en avance, elle serait certainement partie en courant.

Il l'invita à s'enfoncer davantage dans la forêt, l'endroit les oppressait tous les deux. Le drame rôdait encore autour de l'arbre au pied duquel Gamin avait reniflé la mort.

— Merci d'avoir accepté ce rendez-vous, Madame Verstraete. J'imagine combien cela doit être difficile de revenir en ces lieux, c'est très courageux de votre part.

— Courageux ? Non, Monsieur, ce n'est pas le courage qui m'a fait venir, c'est l'honnêteté.

— Je n'irai pas par quatre chemins, j'ai besoin de vous. Rien ne vous oblige à témoigner publiquement, mais vous devez savoir qu'un témoignage anonyme, vu le contexte actuel, risque d'être irrecevable lors du procès. Vous savez des choses, vous avez vu des choses, elles peuvent rendre justice non seulement à la pauvre fille lâchement assassinée ici même, mais également à votre patronne.

Adèle de Brizan du Puy est salie par une bonne partie de la population et son mari confirme les calomnies. Ils en ont fait la coupable idéale. Elle est accusée du meurtre de Von Staffen, soupçonnée d'avoir commis celui de Lucette. Or nous savons, vous et moi, qu'elle est innocente. Si vous acceptez de témoigner à visage découvert, vous couperez net l'herbe sous le pied des menteurs et nous aurons de quoi envoyer le comte en prison jusqu'à la fin de ses jours, je vous le garantis.

— Que vous dites ! Ils ont des relations, ils sont dangereux, personne n'osera les condamner.

— Vous vous trompez, leur influence a des limites. Voyez-vous, les *amitiés* basées sur le matériel s'effilochent en un clin d'œil quand l'argent commence à manquer. Vous pouvez m'aider à conclure positivement cette sordide affaire. Venez au tribunal, vous permettrez qu'une vraie justice soit rendue.

— Et moi, vous avez pensé à moi ? Vous imaginez que je vais rester au service de la comtesse après avoir accusé son fils ? Vous croyez qu'elle me pardonnera ? Je vais devenir quoi après ? Quelle famille voudra m'engager ? Je travaille au château depuis l'âge de douze ans et j'en ai quarante. J'ai passé la quasi-totalité de ma vie au service des Brizan du Puy. Oh ! ça n'a pas été rose tous les jours, ce sont des patrons exigeants, ils ont leurs qualités et leurs défauts, mais je me suis adaptée. J'ai appris la discrétion, c'est la règle dans mon métier.

— Vingt-huit ans de loyauté, félicitations ! J'ai cru comprendre que Rodolf Bauraing aussi était au service des comtes depuis longtemps.

— Trente-sept ans.

— Vous êtes fidèles, tous les deux. Vous n'avez jamais eu envie d'aller voir ailleurs ? D'entrer au service d'une autre famille, moins exigeante, par exemple ?

— Toutes les familles sont exigeantes, Monsieur, c'est normal, elles paient. Avec Rodolf, nous nous estimons chanceux d'avoir traversé les deux guerres sans perdre notre travail.

— Évidemment. J'espère néanmoins que les Brizan du Puy se rendent compte du privilège qu'ils ont, votre dévouement est un exemple, celui de Rodolf Bauraing également. Vous êtes des employés modèles, serviables, réservés, attentifs. Vous êtes sans doute les deux personnes qui les connaissez le mieux.

— Je ne sais pas s'ils sont contents de nos services, ils ne sont pas du genre à faire des compliments. Je ne sais pas tout d'eux non plus, mais pour sûr, si je suis venue vous trouver, c'est parce que Madame Adèle, elle n'a rien à voir avec toute cette histoire, ça, je le sais.

— Je le sais moi aussi, c'est pourquoi j'ai besoin de vous, Betty. Quand nous aurons fait la lumière sur les meurtres et sur la violence du comte envers son épouse, Adèle sera blanchie. C'est bien ce que vous souhaitez n'est-ce pas ?

— C'est ce que je voulais quand je suis venue vous trouver et je le veux encore. Seulement maintenant, elle est partie. Elle ne reviendra jamais. Tandis que moi, je suis toujours là. Je n'ai nulle part où aller. Je ne veux pas me retrouver à la rue, Monsieur l'inspecteur, vous comprenez ? Je veux bien témoigner, mais en restant anonyme.

— Ça, c'est malheureusement impossible ! Comme je vous l'ai expliqué, l'anonymat risque d'être irrecevable devant la cour d'assises. Je vous en prie, réfléchissez, des femmes sont mortes, la jeune Lucette Pierron a subi un calvaire épouvantable. Nous savons, vous et moi, qui l'a torturée avant de la tuer. Votre patronne a dû fuir en laissant son fils dans les griffes de ses bourreaux. Nous devons nous battre pour la vérité, l'étaler au grand jour, ainsi plus jamais il ne commettra de tels crimes, plus jamais une autre femme ne tombera entre les mains de ce sadique.

Dumoire argumentait en y mettant ses tripes. L'aboutissement de son travail se profilait. À la clé, il y avait de quoi faire cesser les pressions et capoter les machinations. Betty Verstraete en savait long sur ce qui se passait au domaine. Elle n'avait certainement pas tout dit lors de son audition au sujet de la disparition d'Helmut Von Staffen, du marché noir, des agissements des châtelains. Adèle et elle avaient tissé un lien bien au-delà de la simple relation employeur-employée, cela sautait aux yeux.

Ils marchèrent durant une heure.

Avant de se séparer, l'inspecteur tenta une dernière fois de convaincre la gouvernante.

— Réfléchissez, réfléchissez bien, vous tenez entre vos mains la vengeance d'Adèle.

— La vengeance, Monsieur, ne résout rien. Si encore elle pouvait effacer la cause des blessures, mais vous et moi, nous le savons, jamais la vengeance n'a lavé un crime. Je n'ai à me venger de personne, Monsieur, et je ne vengerai personne. Le reste de ma vie, je le consacrerai à nettoyer ce qui a été sali, comme quand je frotte sur l'argenterie pour lui rendre son brillant. Chaque jour que Dieu m'accordera, je m'appliquerai à souffler l'éclat de Madame Adèle dans l'esprit de son fils. C'est tout ce que je souhaite ! Si, par mes révélations, j'envoie le père de cet enfant sous les verrous, je serai congédiée. Plus tard, lorsque le petit sera adulte, il me reprochera d'avoir trahi sa famille. Qui, à part moi saura lui parler de Madame Adèle ? Qui, à part moi, saura lui dire la vérité ? La seule barre à laquelle je veux témoigner, Inspecteur, est celle du berceau du petit Pierre-Louis. Pardonnez-moi, je veux rester dans l'ombre, car ma place est de demeurer au château. Ne comptez pas sur ma présence au tribunal.

38

Le 6 septembre 1946, un an, trois mois et vingt-neuf jours après le début des événements.

Corning resplendissait sous le soleil de fin d'été. L'eau des lacs jetait des étincelles aveuglantes. J'aimais m'y baigner à l'aube, quand la maisonnée dormait encore. Le silence du matin m'a toujours réconfortée. Je dis silence, mais c'est un joyeux concerto auquel participent les oiseaux, les remous de l'eau, le vent, les feuilles au sommet des arbres. Un ensemble de musiciens improvisés jouent des noires, des blanches, des croches, des soupirs, des silences... Le moment de cette

mélodie matinale, offerte au jour naissant, est le seul où mon âme se tranquillise, où mes pensées enfin trouvent le repos. Il m'apaise mieux que la nuit, il endort l'agitation insomniaque, inextinguible, dévorante. Le corps immergé, comme suspendu à un nuage, je ferme les yeux.

Je n'existe plus. Quelques mouvements de brasse chorégraphient l'abandon. L'eau, toujours l'eau pour revenir au monde.

J'ai emporté la lettre de Betty, elle est arrivée il y a quatre jours, je pourrais la réciter par cœur. Pourtant, je me plais à la relire comme si je la découvrais. J'aime la savoir auprès de moi. Elle écrit que tout va bien, que l'enfant est calme. À présent, il mange de la panade, de la soupe, il aime aussi sucer des biscuits tendres. Une nouvelle dent a percé. Une incisive sur la gencive du haut lui donne un sourire adorable. Elle dit qu'il sourit beaucoup lorsqu'elle joue avec lui. Elle lui a fabriqué une petite voiture en carton, elle a mis des bouchons en guise de roues. Il sait reproduire le bruit du moteur, il souffle sur ses lèvres « vroom, vroom » et il rit. Betty se charge de le nourrir, elle profite de ces moments-là pour lui parler de moi. Je ne sais si cela a du sens, je ne sais si Betty cherche à me rassurer, je ne sais si je mérite d'être connue de cet enfant. La lettre fait trois pages, l'écriture régulière de Betty ne comprend aucune rature. Elle se concentre sur l'enfant, presque uniquement sur l'enfant. Elle conclut par ses mots : *Surtout, prenez soin de vous. Ici, l'inspecteur Dumoire m'a redonné confiance en la justice des hommes. Je garde espoir de vous revoir un jour et dans cette espérance, votre petit Pierre-Louis est l'objet de mon attention bienveillante.*

Contrairement à Betty, ma confiance en la justice des hommes s'était émoussée au fil des années passées auprès de Jean-Mathieu. La justice des hommes ne valait guère plus à mes yeux qu'une promesse formulée à la hâte et si facile à trahir. Je me refusais de penser à un possible retour. D'ailleurs, je m'appliquais à ranger chaque souvenir, chaque pincement au cœur, chaque désir de toucher l'enfant, au fond d'un tiroir imaginaire rempli de ma vie d'avant.

Mary et John, les enfants de Tyler, ont bien grandi ! Ils ont à présent treize et onze ans. Leur joie en m'accueillant chez eux m'a profondément émue. Moi aussi, j'étais heureuse de les revoir, de les serrer à nouveau dans mes bras, de les redécouvrir. Le jour de mon arrivée, ils avaient décoré la maison. Partout, il y avait des dessins et des bouquets de fleurs qu'ils étaient allés cueillir au jardin.

Mary avait perdu les rondeurs de sa petite enfance, elle devenait une jeune fille magnifique, avec de longs cheveux dorés, des yeux d'un bleu de lagon et des traits si fins qu'elle semblait sortie d'un tableau préraphaélite. Elle s'approchait de moi en canalisant l'impulsion de la fillette espiègle que j'avais quittée sept ans plus tôt. Ses hésitations me poussèrent à faire le premier pas. J'allai vers elle, les bras tendus. Je lui embrassai la tête, les joues, les mains. Ces baisers de retrouvailles étaient similaires à ceux de nos adieux.

John, lui, avait pris des centimètres et un peu de carrure, mais il restait un petit garçon spontané et caressant. Il s'agrippait à ma jupe comme s'il voulait me retenir. Il me bouleversait.

Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer à travers lui, à quoi ressemblerait l'enfant dans dix ans.

L'organisation du quotidien s'est imposée naturellement. J'ai retrouvé la chambre d'ami et sa vue sur les vignobles, les petits-déjeuners rapides, les soirées en famille, les jeux de société, les histoires à raconter le soir aux enfants. De plus en plus souvent, ils réclament des anecdotes sur la vie en Belgique, sur la guerre, sur mon enfance, sur ma famille. Je compose avec le vrai et avec le supportable. J'invente un pays où les habitants ont appris à faire la paix.

Mary m'a demandé un jour :

— Si c'est si bien en Belgique, pourquoi es-tu venue en Amérique alors ?

J'étais soufflée par la question. Je ne savais pas si elle contenait de l'hostilité ou une simple curiosité. J'ai répondu instinctivement. Une vérité s'est imposée dans une phrase courte, j'en ai pris conscience en la prononçant.

— Vous me manquez.

— Mais quand tu es ici, personne ne te manque ? Tes parents ? Tes amis ?

— Si beaucoup, mais vous me manquez plus encore.

Tyler est sorti précipitamment du salon. Nous avons basculé sur un autre sujet de conversation, les enfants aussi avaient perçu le malaise. Plus tard, Tyler nous a rejoints. Il s'est assis entre John et Mary. Il avait les yeux rouges et brillants. Il a posé sur moi un regard d'une tendresse à changer la roche en or.

Bientôt, nous commencerons les vendanges, les saisonniers arrivent dans une semaine. Une trentaine d'hommes et de femmes venus de loin parfois. Tyler les connaît, ils reviennent d'année en année, ce sont des travailleurs solides et fidèles. Il m'a expliqué que les soirées au domaine, quand les saisonniers débarquent, ressemblent à des fêtes. Il dit que je vais aimer ces moments-là, lorsqu'ils se réunissent autour de la grande table, du vin, des chansons. Il dit que les saisonniers sont des nomades, leur esprit n'a pas de frontière, avec eux, la relation est simple, sans artifices, sans préjugés.

Tyler espère beaucoup des vendanges, il attend de retrouver l'Adèle d'avant, la souriante, la passionnée. Il ignore encore par quel sacrifice mon sourire s'en est allé. Il ignore tout, mais il voit ma tristesse et ne demande rien. Il est doux, attentionné, à l'écoute. Depuis mon arrivée, il veille à mon confort, discrètement, efficacement. Il est patient aussi, très patient. Il respecte la distance que j'inscris entre nous, il s'agit pourtant d'un précipice au-dessus duquel il faudra construire un pont si nous voulons nous rejoindre. Il le sait et cela ne lui fait pas peur. Calmement, nous avons commencé à suspendre des cordages, à poser un orteil sur l'instable passerelle. Lentement, nous réduisons l'espace qui nous sépare. Nous nous rencontrerons, aujourd'hui, j'en ai la certitude. Les sentiments s'approchent des barrières à petits pas légers, vaporeux, presque imperceptibles. Ils se glissent entre deux pensées sombres, me caressent le cœur d'un battement plus rapide, s'impatientent quand l'absence s'éternise. Les sentiments sont d'étranges envahisseurs, tantôt barbares, tantôt délicats. Ils s'adaptent à l'âme sur laquelle ils jettent leur dévolu.

Ce matin, nous étions deux à nous baigner dans le lac. Tyler m'a accompagnée, il voulait écouter le concert du jour naissant. Hier, pour la première fois depuis mon arrivée en Amérique, je me suis endormie dans ses bras. Nous nous sommes embrassés dix fois, vingt fois, cent fois. Nous cherchions, par ces baisers, à débusquer les mots cachés, les pièces manquantes à notre histoire, les morceaux de nos vies en amont. Tyler a caressé mon corps doucement, patiemment. Il y avait de l'amour dans le bout de ses doigts.

Il a lavé la souillure.

Il m'a rendu ma part de femme. Nous nous sommes aimés une bonne partie de la nuit.

Le 27 novembre 1946, un an, six mois et dix-neuf jours après le début des événements.

— Je vous avais prévenu, Dumoire, vous avez mis les pieds dans un véritable bourbier. Vous n'avez pas daigné m'écouter, c'était une grave erreur, il va falloir l'assumer maintenant.

— Que voulez-vous dire, Commissaire ? Vous n'êtes pas en train de me demander de laisser tomber l'enquête ? Je suis sur le point de prouver chacune des accusations contre les Brizan du Puy, je dispose d'éléments formels et j'ai des témoins.

— Justement, pensez-vous vraiment que l'on puisse tout révéler au grand public ? Êtes-vous crédule au point d'imaginer que la vérité est toujours bonne à dire ?

— Oui ! Pardonnez-moi cette naïveté, mais oui, je crois en la vérité et je me bats pour elle.

— C'est tout à votre honneur. Malheureusement, à dater de ce jour, vous devez considérer que le gong a sonné. Votre combat est terminé.

— C'est impossible ! Nous avons des meurtres sur les bras, vous vous en souvenez ? Et je tiens le coupable. Il est hors de question de laisser tomber.

— Vous n'avez pas le choix, les ordres viennent d'en haut.

Il lui tend une enveloppe non fermée, cachetée du sceau de l'administration. Vu la tête de son supérieur, Dumoire se doute que ce pli n'a rien d'une promotion.

— Au risque de me répéter, je vous avais prévenu. Voici votre ordre de démission.

— Ma démission ?! Mais pourquoi ? Je refuse de démissionner, vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ?

— Cela vient de tout en haut, Dumoire. Lisez le document, ce n'est nullement une demande, c'est un ordre.

Dumoire était consterné. S'il s'attendait à être muté un jour ou l'autre, jamais il n'aurait imaginé se trouver pris au piège d'une situation pareille. Un ordre de démission est la pire insulte à infliger à un officier. Il voyait défilier son avenir hors des bureaux de la police, cela lui était insupportable.

— Ils n'ont pas le droit, je ferai appel de cette décision. J'ai mené mon enquête rigoureusement, je me suis dévoué au sein de l'administration judiciaire, j'ai minutieusement respecté les procédures et même le cadre légal des investigations, je refuse de démissionner, je n'ai rien à me reprocher.

— On a toujours un ou des éléments obscurs au fond de nos placards. Vous avez été un peu trop loin ou visé un peu trop haut, choisissez la formule, toujours est-il qu'accuser un puissant revient à se mettre en danger. Surtout lorsqu'on commet des erreurs.

— Expliquez-vous.

— J'ai trouvé ceci dans le coffre du commissariat, il posa le bracelet de perles sur le bureau, devant Dumoire. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre d'où il provenait. Par contre, je me suis demandé ce qu'il faisait là. J'ai dès lors consulté vos dossiers, à la recherche d'éclaircissement, sans succès. Lorsque je vous ai interrogé au sujet de l'enquête, histoire de vous offrir l'opportunité de vous rattraper, vous êtes resté évasif, à aucun moment vous n'avez mentionné ce bracelet. Je dois vous l'avouer, j'ai été très déçu par votre comportement, j'espérais de votre part un peu plus de loyauté. Je vous apprécie, quoique vous en pensiez et j'aurais aimé éviter d'en arriver là.

— Je ne suis pas un voleur, la preuve, le bijou se trouve ici, au commissariat. Je ne voulais rien dévoiler avant le procès. Vous savez comme moi que si certains faits s'ébruiaient, l'enquête serait compromise et le comte acquitté.

— Loin de moi l'idée de vous accuser de vol ! Mais croyez-moi, même en sortant vos atouts lors du procès, vous étiez perdant. J'ai tenté de vous protéger, Dumoire, c'est pourquoi, la semaine passée, je me suis permis en votre absence de fouiller votre bureau. Il fallait que je sache ce que vous aviez découvert. Ma seule intention était de vous mettre à l'abri d'éventuelles représailles. Il y avait ceci dans la poche de votre veston, il soulève un papier plié en quatre. Vous voyez ce que c'est, n'est-ce pas ? La déposition de Camille Ledoux. Elle explique comment le bracelet s'est retrouvé chez nous. Quand je l'ai lue, mon sang n'a fait qu'un tour. Vous étiez allé trop loin, vous n'aviez aucune chance de vous en sortir et elle non plus. En lui demandant de témoigner, vous la mettiez en position de sursis. J'ai immédiatement réclamé votre mutation en invoquant votre investissement trop personnel dans cette affaire. En vous envoyant à cent cinquante kilomètres d'ici, vous auriez pu continuer votre travail sans risquer votre peau. Malheureusement, la réapparition de la petite Ledoux est arrivée aux oreilles de Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Ne me demandez pas comment, je n'en sais rien ! Vous êtes dans une situation critique, Dumoire, seule votre démission peut vous sauver la vie. Je vous implore de la signer sans quoi vous serez accusé de rétention d'information, de dissimulation de preuves et d'extorsion de témoignage auprès de personnes fragiles. Vous risquez d'en prendre au moins pour dix ans. Signez, Dumoire, de mon côté, je ferai disparaître les indices qui pourraient vous accabler. Je suis désolé, vraiment désolé, je ne peux rien de mieux.

— Mais enfin, c'est de l'ordre du délire ! Si j'ai caché les preuves, c'était pour le bien de l'enquête, vous le savez. Vous n'avez qu'à dire que vous étiez au courant.

— Dans ce cas, nous serons deux en prison !

— Qui sont ces puissants dont vous parlez ? Jusqu'où leur pouvoir grimpe-t-il dans la hiérarchie ?

— La marche la plus haute, Dumoire ! De là où ils sont, ils nous voient comme des crottes de mouche.

— Pourquoi tiennent-ils tant à protéger un assassin ? Pour l'argent, je comprends, mais l'Allemand et la prostituée, je ne vois aucun rapport. Où est

l'intérêt ?

— Inutile de vous prendre la tête, c'est fini, terminé. Votre enquête n'a abouti sur rien de concret et le criminel court toujours.

— Pourquoi protège-t-il Jean-Mathieu de Brizan du Puy ?

— Connaître la raison peut se révéler extrêmement dangereux. Laissez tomber, il vaut mieux.

— C'est lui qui est à la tête des faux en écritures ? Il a contribué à enrichir de hauts magistrats ? Des notables ? Ils ont peur qu'il ne parle ?

— C'est une affaire complexe, autour de laquelle gravite du beau monde. En effet, de Brizan du Puy avait de quoi faire tomber beaucoup de personnes. À présent, il va endosser la responsabilité des faux en écritures. Quant à sa mère, elle en subira les conséquences sans être inquiétée. Par contre, il est impensable de condamner le comte pour meurtre, cela mettrait en lumière les défaillances judiciaires. De là à remonter jusqu'aux acteurs du trafic de bons de caisse... Quand je vous parlais de boubier !

— Je ne peux me résoudre à laisser courir un criminel dans la nature sans révéler la vérité ! Comment voulez-vous que je me taise ?

Le commissaire ouvrit le tiroir de son bureau, il en sortit un morceau de papier à moitié déchiré. En l'observant de plus près, Dumoire s'aperçut qu'il s'agissait de la page d'un livre, arrachée maladroitement.

— Vos découvertes n'ont plus aucune importance à présent. Le procès n'aura jamais lieu.

— Comment pouvez-vous dire ça sans vous rebeller ! C'est scandaleux, il est coupable et vous le savez.

— Tenez, lisez ceci.

Il lui tendit la page extraite d'un roman d'Alexandre Dumas. Dumoire en parcourut rapidement les premières lignes, il reconnut *Les trois mousquetaires* aux prénoms des personnages. Incrédule, il la retourna. Au verso, le papier vélin avait été noirci par une écriture manuscrite. Les majuscules et la signature démesurées s'étaient pompeusement :

J'ai jamais ma femme plus que tout. Je suis innocent.

Jean-Mathieu de Brizan du Puy

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est on ne peut plus clair, Dumoire. Ce matin, on a retrouvé Jean-Mathieu de Brizan du Puy mort dans sa cellule. Il s'est pendu.

Le 22 mars 1974, vingt-huit ans, dix mois et quatorze jours après le début des événements.

Ma vie touche à sa fin, je le sens. Le docteur dit qu'il faut garder espoir, cependant le docteur le sait, l'espoir ne peut rien contre un cancer. Mes forces m'abandonnent, mon esprit s'allège de sa vivacité. Les anesthésies, les rayons, les antalgiques me brouillent le cerveau. Je rejoins le bout du parcours, exténuée

comme après un marathon. Ni gagnante ni perdante, la vie est une compétition entre soi et soi, nous franchissons seuls la ligne d'arrivée.

Depuis six mois, quand le docteur a mis un nom sur la fatigue intense et la toux persistante, beaucoup de souvenirs ont refait surface. J'ai été surprise d'en retrouver certains, ils me revenaient de si loin, du fond de l'oubli. J'avais enfoui une partie de ma jeunesse dans le cimetière de la mémoire, là où s'ensevelissent les mauvais rêves. Pierre-Louis me frappait le cœur, il insistait avec acharnement, le jour, la nuit, à chaque instant, il cognait à la porte de mon passé, pressé de franchir le seuil de mon présent. Son obstination m'obligeait à saisir l'urgence de l'accueillir ou celle de le renier jusqu'au bout.

Personne ici ne connaissait son existence. Personne ici ne connaissait ce pan de mon histoire. Tyler est un homme merveilleux, un modèle de tolérance et de respect, pourtant, je ne lui avais encore jamais parlé de mon fils, le courage me manquait. Il savait peu finalement sur les années en Belgique, si peu en comparaison de l'ampleur de ce que j'y avais vécu. Il m'a accueillie telle que je me suis présentée à lui, dépouillée du passé, apeurée, abîmée. Sans s'en rendre compte, il a réparé ce que Jean-Mathieu avait si ardemment brisé. Il suffisait d'une parole tendre, d'une marque d'affection, d'un regard émerveillé et je redevais Adèle Gentil, la fille d'un père courageux, d'une mère dévouée, la blanchisseuse qui rêvait d'amour.

Quand je suis arrivée à Corning, Tyler avait reconnu cette femme-là à travers le rideau de ma mélancolie. Tyler sonde mon âme d'un seul battement de cils. Nous avons construit de belles choses tous les deux, nous formons une équipe soudée, en parfaite symbiose. Après quelque vingt-huit ans de vie commune, nos gestes sont toujours aussi attentionnés, nous prenons soin des goûts ou envies de l'autre, nous ressemblons encore à de jeunes amants.

Nous n'avons pas eu d'enfant, c'était ma volonté. Mary et John sont des torrents d'affection. Je les aime avec tout ce que mon cœur de femme peut contenir d'amour. Grâce à eux, je me suis sentie nécessaire, ils m'ont rendue tributaire de leur bonheur. À présent, ils ont des enfants. Mary, deux et John, trois. Ils m'appellent *Granny*. Je les appelle tous par des mots en français, ceux dont ma mère usait lorsqu'elle s'adressait à Pierre-Louis : « mon petit. » Les plus jeunes, Marco et Lucy, ne savent pas encore qui est leur véritable grand-mère. Ils l'apprendront quand ils auront l'âge de comprendre, d'entendre parler de la mort, des absents et de ceux qui les remplacent. Nous formons une famille unie, la joie se faufile dans chacune des pièces de la maison. John et Mary travaillent avec nous. John gère la communication et les exportations des vins. Mary a étudié l'œnologie à la prestigieuse Université de Cornell. Elle s'implique totalement dans l'entreprise Evans. Le chardonnay Sweet Adele connaît une renommée mondiale, nous sommes parvenus à le rendre exceptionnel. Mary, lorsqu'elle en parle, me donne à chaque fois des frissons. Je n'ai pas peur pour eux, ils sont forts, ils sont ensemble et ils sauront continuer à magnifier la vie sans moi. John et Mary veilleront sur leur père, ils le consoleront comme lui a su les consoler lorsqu'ils ont perdu leur mère.

Je m'en veux de partir si vite, d'infliger à Tyler un deuxième deuil, une seconde déchirure. Si je le pouvais, j'accepterais de vivre privée de poumons, je respirerais le sourire de Tyler. Son amour est mon oxygène. Mais la fin est inéluctable, j'ai offert mes seins au cancer, cela ne lui a pas suffi. Je vais mourir et laisser ma famille dans la peine, c'est terrible l'impuissance à contrer la fatalité.

Il y a deux mois, le 18 janvier, j'ai parlé à Tyler de ma vie avant lui. Nous étions confortablement installés au salon, allongés sur le canapé devant la grande baie vitrée. Un fin voile de neige recouvrait les vignes et Tyler avait remis une bûche dans l'âtre. J'ai senti que le moment était venu. C'était un jour particulier pour moi, un jour où les souvenirs surgissaient en s'accrochant à la date. Je lui ai dit : « Il faut que je te parle de Pierre-Louis. » Sur le coup, il a sursauté en fronçant les sourcils. J'ai vu se dessiner un éclair de panique sur son visage. Ce prénom masculin lui laissait supposer une rencontre. Alors je l'ai rassuré :

— Pierre-Louis est mon fils, il est né au château le 18 janvier 1946. Aujourd'hui, il fête son vingt-huitième anniversaire.

Tyler m'a serrée dans ses bras en oubliant les cicatrices et les os à fleur de peau. Il tremblait. Nous sommes restés un long moment, collés l'un à l'autre, soudés autour de l'enfant. Je lui ai raconté les trois jours de séquestration dans ma chambre, ma liberté retrouvée quand la comtesse a ouvert la porte, ma fuite dans les vignes, la grange où je suis allée chercher les arrosoirs, Helmut, sa violence, la passivité de la comtesse et l'après. L'horreur de l'après avec laquelle il fallait affronter une autre série de drames. Les mots fusaient simplement, sans agressivité, sans ressentiment, presque en douceur. Il n'en manquait aucun, le récit se voulait complet.

— Je me suis attachée à Pierre-Louis, mais l'amour faisait défaut à cet attachement. Pourtant, j'ai essayé, de toutes mes forces, j'ai essayé, c'est la vérité. Cela n'a pas suffi. Peut-être à cause de la séparation, il n'y a jamais eu plus fort que ce faible amour. C'est pourquoi nous n'avons pas eu d'enfant, j'avais peur de ne pas savoir être une mère.

J'ai montré à Tyler les lettres de Betty. Elle y détaillait comment l'enfant devenait un Brizan du Puy. Avec quel soin la comtesse veillait sur lui, sur son avenir.

Depuis 1946, Betty m'envoie deux courriers par an et je lui réponds à la même fréquence. J'avais posté une lettre une semaine auparavant. Dès les premières lignes, j'annonçais à Betty qu'il s'agissait de la dernière. Je lui ai demandé de ne rien dire à Pierre-Louis au sujet de la maladie et du silence qui allait suivre. « S'il pose des questions, vous lui répliquerez que j'ai cessé de vous écrire sans vous donner de motif, ai-je supplié. Nous n'avons jamais cherché à nous revoir, je ne supporte pas l'idée qu'il puisse se recueillir sur ma tombe. »

Tyler a lu chaque missive, il m'interrogeait et je lui répondais la vérité, la stricte vérité même peu reluisante, quand elle me montrait sous un jour blâmable. Nous avons parlé durant d'interminables heures. La nuit a fini par arriver, déversant la pénombre autour de nous. Tyler a allumé les lumières, remit une bûche dans l'âtre, réchauffé le dîner, nous l'avons grignoté au salon. Son regard neuf sur les

événements engendrait d'autres possibles, des pistes inexplorées et des centaines de nouvelles questions. De l'extérieur, au bout d'un aussi long recul, il était difficile de comprendre mes choix de vie. Ma soumission le stupéfiait. Il me connaît tellement bien, il sait combien je suis une femme empreinte de liberté et d'indépendance. Il n'arrivait pas à concevoir une telle allégeance.

Expliquer l'emprise revient à justifier des actes honteux. La proie du manipulateur se culpabilise d'être une proie. Le terme même « proie » est un aveu de faiblesse. Se trouver sous le joug d'un prédateur effrite la confiance en soi. La terreur vous aspire dans une spirale d'asservissement, un tourbillon de folie où vous courbez l'échine sans savoir pourquoi ou pire, en acceptant l'iniquité. Plier ou mourir devient votre unique conviction. En me confrontant à mon passé, j'examinais l'état d'esprit de la jeune femme d'autrefois. Il y avait d'autres solutions, c'est vrai, j'aurais pu faire constater la violence de mon mari, partir, retourner chez mes parents avant qu'il ne soit trop tard. J'aurais pu me rebeller, dénoncer la comtesse. Il suffisait de révéler à l'inspecteur de police où se trouvait la dépouille d'Helmut et la comtesse aurait fini par avouer son crime. Car aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de croire que c'est elle qui l'a tué. J'aurais pu commencer moi-même une enquête au lieu de me focaliser sur les vignes. J'aurais pu raconter le sang sur la chemise de Jean-Mathieu le soir de l'incendie, quand on a retrouvé le corps de la fille de la Malogne. J'aurais pu détacher l'enfant des événements, le regarder sans l'associer au viol et aux Brizan du Puy. J'aurais pu, mais je n'ai rien fait de tous ces possibles. À l'époque, dans le contexte de peur où j'évoluais, je n'aurais pas pu poser les actes d'une femme libre. L'emprise est une entrave mentale, un étau d'acier qui se resserre sournoisement sur la personnalité. De l'eau de Javel versée goutte à goutte sur le cerveau jusqu'à le rendre blanc comme le vide.

— Pourquoi n'es-tu pas allée chercher Pierre-Louis lorsque tu as appris la mort de Jean-Mathieu ? Il ne pouvait plus rien te faire. Tu aurais dû m'en parler, j'y serais allé avec toi. J'aurai adopté ton fils, je l'aurais aimé. Oh ! oui, Adèle, je te le jure, je l'aurais aimé comme si c'était le mien.

— Je sais, Tyler. Je n'en ai jamais douté, tu aurais été un vrai père pour cet enfant. J'avais confiance en toi, mais pas en moi...

— Tu regrettes ?

— Non, j'ai fait exactement ce que je devais faire à ce moment-là. Ensuite, il était trop tard pour revenir en arrière. Pierre-Louis est heureux auprès de la comtesse, Betty veille sur lui et moi, je suis devenue « nous », la femme la plus libre et la plus aimante qui soit.

Ce soir-là, après le dîner, Tyler a allumé une bougie. Avant de nous coucher, nous l'avons soufflée ensemble en l'honneur de l'anniversaire de Pierre-Louis et pour éteindre le feu des souvenirs.

— Je t'aime encore plus, m'a dit Tyler.

— Est-il possible d'élargir son cœur au-delà du grand amour ?

— Je t'aime au-delà de mon corps et je continuerai à t'aimer au-delà de cette vie.

Non, je n'ai aucun regret. Sur le quai où j'attends le dernier embarquement, mon bagage est en ordre, il ne manque rien. J'ai semé le meilleur de moi-même sur les terres fertiles de la vie et dilué ma part sombre dans le vin. L'ivresse apaise la douleur. Je me suis tant jugée, si souvent condamnée, tellement méprisée que je pars nantie d'une vision lucide sur la valeur de l'amour. Tyler m'a appris à aimer. Ses enfants ont façonné mon âme, grâce à eux, j'ai accédé au pardon. La rancœur n'alourdit pas mes valises, je suis légère d'avoir compris qu'en chaque être sommeille une part d'ombre sous la couche de lumière.

Ce matin, Tyler m'a portée jusqu'aux vignobles. Nous avons contemplé l'horizon, le village au loin, celui qui ressemble tant à Cuesmes avec ses maisons de mineurs. Le printemps fait perler des larmes sur les tailles. Le débourrement montre le réveil de la nature, la sève pulsée dans les fibres des sarments. Cette année, les pleurs de la vigne m'émeuvent particulièrement. Le gonflement des bourgeons cache de nouvelles feuilles sur les pieds nouveaux. Le cycle de la vie est un émerveillement renouvelé chaque saison. C'est la dernière fois que je frôle les vignes, l'ultime adieu à tant d'années de travail et de passion. Je le sais, je ne reviendrai plus sur les coteaux, mes forces m'ont abandonnée, mes jambes ne me portent plus, chaque mouvement me demande un effort surhumain. Avant de quitter cette terre d'accueil dans laquelle, il y a vingt-huit ans, j'ai planté de nouvelles racines, j'ai formulé un souhait.

— Tyler, lorsque je serai partie, j'aimerais que tu disperses mes cendres ici.

Il a tressailli. Je le confrontais à l'avenir proche auquel il refusait de penser. Il a avalé de grandes bouffées d'air, a dégluti l'angoisse, a contenu, par je ne sais quel miracle, le flot sur le point de cascader derrière ses paupières.

— Je le ferai, Adèle. Je te le promets.

Notre courte escapade s'est achevée sur ce serment. J'étais épuisée, à court de souffle, mais heureuse. Le médecin est passé dans l'après-midi, mon état s'est dégradé en quelques heures, il suggérait de m'hospitaliser. Je respire péniblement, le moindre mouvement me demande une énergie que je n'ai plus. Mes os se décomposent. J'ai refusé d'aller l'hôpital, je veux mourir chez moi, auprès des miens. Qu'importe la souffrance ou les quelques jours de perdus, lorsqu'on a trouvé sa place sur cette terre, il est essentiel d'en faire un point de départ. Je m'en irai d'ici, de ce nid rempli d'oisillons prêts à prendre leur envol. Les brindilles que j'ai tressées auprès de Tyler forment un cocon où abriter leurs rêves. Mes ailes se figent, mais ils se souviendront de la couleur de leur plumage, de la chaleur qu'elles diffusaient lorsqu'ils se blottissaient sous elles. Ils se souviendront et je m'en vais sereine.

Le 12 avril 1974, vingt-huit ans, onze mois et quatre jours après le début des *événements*.

Adèle s'est éteinte dans les bras de Tyler. Il était six heures. Dans le silence du matin, les oiseaux ont chanté plus fort qu'à l'ordinaire.

Épilogue

Le 26 juillet 2020, soixante-quinze ans, deux mois et dix-huit jours après le début des *événements*.

Quel âge avait Adèle le jour des événements ? Ce fut la première de mes interrogations en découvrant, par le plus incroyable des hasards, la photographie de vous descendant les escaliers du village. Le vieux garde-manger, resté en place malgré plusieurs propriétaires, avait conservé le trésor sous sa couche de linoléum. À présent je peux répondre à cette question, vous aviez vingt-sept ans.

Lorsque j'ai acheté le château de Mesvin, en 2014, je connaissais votre existence, principalement au détour des rumeurs qui circulaient à votre égard. Dans la région, les ragots survivaient à votre absence. D'ailleurs, cela m'avait permis d'acquérir la demeure et une partie de ses terres. Sa réputation de lieu frappé d'une terrible malédiction, pour certains, de lieu hanté pour d'autres, a influencé le prix de vente. Devenir châtelain sans être fortuné est une aubaine à moins que cela ne soit un signe du destin. Allez savoir ?

Deux familles ont succédé aux Brizan du Puy. La dernière s'en est allée après à peine un an d'occupation. L'épouse du propriétaire prétendait entendre, la nuit, des pleurs en provenance du grenier. Personne ne souriait de ses allégations. Ici, on ne plaisante pas avec votre souvenir.

J'ai signé le compromis de vente en janvier 2014, à cette époque, la demeure était à l'abandon depuis deux ans. Le froid de l'hiver, la pénombre dans les pièces, certains carreaux cassés, la marque des meubles sur les planchers, tous ces signes de désertion formaient un ensemble lugubre digne d'un film d'épouvante. J'ai tenu compte des rumeurs, j'ai entendu les mises en garde et je dois l'avouer, cela m'a plu. Ma curiosité a toujours été mon vilain défaut.

Je vous ai rencontrée en cet endroit sinistre. Notre premier rendez-vous a eu lieu dans la cuisine, vous m'attendiez sur l'étagère du garde-manger. En vous apercevant, j'ai compris que c'était vous. Je me suis souvenu du journal local et de ce portrait qui avait fait la une. Un villageois me l'avait montré peu de temps avant que j'emménage. Comment les autres propriétaires ne vous ont-ils jamais découverte ? Ceci restera une énigme. Les gens du coin ont peut-être vu juste en affirmant que vous hantiez la bâtisse. Peut-être avez-vous glissé cette photographie par le truchement d'un fantôme le jour où vous avez su que je viendrai vivre ici ? Ou peut-être s'agit-il là d'une simple coïncidence à laquelle l'imagination prête trop d'attention ? Qu'importe, nous nous sommes rencontrés.

Notre histoire a véritablement commencé lorsque j'ai trouvé ce portrait de vous descendant les escaliers du village. Votre visage dissimulé derrière votre main m'a intrigué au point d'envahir mes nuits, mes jours, ma vie. Avant d'emménager, j'avais interrogé les survivants, derniers témoins de votre passage en ces lieux. Ce fut une entreprise jalonnée d'embûches, car longtemps après les événements qui ont marqué les esprits, la peur accomplissait encore son œuvre de malveillance. J'ai expliqué que je comptais écrire votre histoire sous la forme

d'une fiction. Il s'agissait là d'un loisir, l'envie d'oublier un peu mon travail et ses turpitudes. On me parlait de vous sans citer votre nom et en baissant la voix comme si vous risquiez d'entendre les calomnies. On vous tenait pour responsable des incidents tragiques qui ont anéanti la famille de Brizan du Puy. Vous étiez tantôt voleuse, tantôt meurtrière, tantôt femme adultère, souvent les trois. Votre disparition soudaine confortait les ragots. *Disparition*, car personne ne vous croyait morte. Mais si vous l'aviez été, personne n'aurait entrepris de rechercher votre dépouille. Avec le temps, vous êtes devenue « la mante », un mauvais jeu de mots attribué à l'épouse volage qui a tué son mari.

On me parlait de lui, de son calvaire à vos côtés. Son suicide prouvait combien il avait souffert, combien il vous aimait. Ceux qui l'avaient connu décrivaient un homme généreux et charitable ; les nouvelles générations perpétuaient la légende du comte fou d'amour. J'ai vite compris que je n'apprendrais pas la vérité en fouillant la mémoire des villageois. Ils oubliaient que si le comte s'était certes pendu, cela avait eu lieu en prison. Personne n'évoquait la probable culpabilité de Jean-Mathieu de Brizan du Puy, or il avait été accusé de deux effroyables meurtres et de fraude.

En achetant le château, j'achetais son histoire, elle commençait par cet immense mystère qui l'entourait. Je me suis pris au jeu de remonter le temps, de changer les suppositions en évidences, de vous rendre votre honneur. De vous raconter. Plus je vous cherchais, plus je me confrontais à des montagnes d'injustices et de mensonges. Plus j'accumulais de médisances, plus l'envie de vous ressusciter me brûlait l'âme. L'affabulation populaire m'ouvrait des portes. L'impatience me poussait à les franchir, à m'éloigner des commérages. Il existait un autre moyen de remonter le fil des événements, je le sentais. Ma conviction enflait de jour en jour au point de m'insuffler le besoin irrésistible de remuer ciel et terre.

J'ai su, dès le jour où j'ai tenu entre mes doigts cette vieille photo de vous, que je devais vous réhabiliter. Cette jeune femme en noir et blanc n'était pas une criminelle, une infidèle, une mauvaise mère. Il m'a semblé entendre votre cri de détresse, votre souffrance. À ce moment-là, je traversais moi-même une période tumultueuse de mon existence et je découvrais à quel point la partialité formate un cerveau. Je me cherchais dans les méandres des mensonges, des non-dits et des complots. La désillusion bousculait l'ordre établi, je ne me situais plus sur la carte du monde. Je naviguais dans la vie comme un migrant sur une embarcation précaire, perdu au centre d'un océan hostile. J'étais vulnérable et cabossé. En me concentrant sur vous, j'évitais de cohabiter avec moi-même. Le soir, j'attendais votre fantôme dans le grand salon ou dans ma chambre ou au grenier. Vous n'êtes jamais venue. Évidemment, puisque vous étiez déjà là...

Ma profession d'avocat m'a beaucoup aidé au cours de l'enquête. J'ai la chance d'avoir acquis une certaine notoriété. Il suffisait de décliner mon identité pour délier les langues ou ouvrir certaines portes. J'ai appris à prendre le parti des accusés, c'est sans conteste cette vocation qui m'a conduit à me positionner face

à vous. Personne ne vous a défendue. Vous vous êtes trouvée seule dans l'adversité, écrasée par la machination d'un cercle familial et celle de l'obsession de l'argent. Vous avez servi de bouc émissaire et sans le vouloir, tenu le rôle à la perfection. Propulsée dans un piège infernal, vous êtes tombée dans les bas-fonds d'une conspiration implacable.

Vous étiez si jeune et, j'imagine aisément, si confiante.

Ils étaient tellement agrippés à leur particule, si matérialistes.

Un seul homme a tenté de vous aider, c'est l'inspecteur Dumoire. J'ai mis des mois avant de découvrir son existence. Mais quand son nom est sorti, un peu par inadvertance, de la bouche d'un villageois, j'ai perçu la possibilité d'atteindre au plus près la réalité des événements. Les fonctionnaires en place ne m'ont été d'aucune utilité. Il a fallu user de stratagème, car ils me refusaient l'accès aux archives. Après moult tergiversations, j'ai eu entre les mains les dossiers de Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Un premier, concernant le meurtre de Lucette Pierron, était frappé du sceau INNOCENTÉ. Un second, concernant le meurtre d'Helmut Van Staffen, était frappé du sceau NON ÉLUCIDÉ. Un troisième, établi suite à l'affaire de faux en écriture et fraude était estampillé CLASSÉ SANS SUITE. Sur le vôtre, un employé avait cacheté DISPARUE.

Un examen rapide a suffi. Dans les pages à votre charge, rien ne tenait debout, ni les preuves, ni les mobiles, ni les témoignages. À aucun moment, on ne faisait allusion à la violence de votre époux. Or j'ai su plus tard que le médecin hospitalier, qui vous avait prise en charge après votre *chute dans les escaliers*, avait signé un certificat attestant de coups et blessures volontaires. Bizarrement, ce document majeur n'apparaissait nulle part. En revanche, dans les feuillets à la décharge de votre époux, les alibis n'avaient pas été vérifiés et il manquait des éléments cruciaux. Par exemple, il était question des bijoux de famille offerts à des prostituées : un bracelet remis à l'inspecteur Dumoire par Camille Ledoux et un collier retrouvé autour du cou de Lucette Pierron. Étrangement, ils avaient tous deux disparu. Vingt-deux paragraphes plus loin, une phrase stipulait : en l'absence de pièces à conviction, à savoir un bracelet composé de cinq rangs de perles et un collier agrémenté d'une opale en forme de fleur appartenant à la famille de Brizan du Puy depuis plusieurs générations, le comte Jean-Mathieu de Brizan du Puy est reconnu innocent du meurtre de Lucette Pierron. Cet ajout rédigé manuellement et glissé entre des pages dactylographiées avait de quoi interpeller. Si j'avais été en charge de cette affaire, ma première réaction aurait été de démonter l'enquête de toutes pièces. Quand j'ai compris que la véritable enquête avait été savamment démantelée, que le commissaire divisionnaire avait été muté au sud du pays et l'inspecteur Dumoire démis de ses fonctions, mon objectif premier fut de retrouver la trace de cet homme. Mes recherches m'ont conduit en France, près de Lille. André Dumoire y avait ouvert une agence de détective privé. Malheureusement, sa mort remontait à 1990. Il n'avait eu ni femme ni enfant. Son collègue, jeune collaborateur à l'époque, avait repris l'agence à son compte. Lorsque je lui ai expliqué la raison de mes recherches, il s'est montré très coopératif.

— André m’a raconté cent mille fois cette histoire, un sale truc. Il était désespéré quand il pensait à la tournure qu’avait pris son enquête. D’ailleurs, il a gardé des copies des dossiers.

— Accepteriez-vous de me les laisser consulter ? Comme je vous l’ai dit, je suis avocat et j’aimerais éclaircir les faits. Adèle de Brizan du Puy a été accusée à tort.

— Je sais, mon collègue l’a très mal vécu d’ailleurs. Il avait découvert une vérité sacrément dérangeante, alors il a dû démissionner. Le pauvre, c’est le plus gros échec de sa carrière. André Dumoire était un maniaque de la vérité, quand je dis maniaque, c’est un euphémisme. C’était un obsédé ! Pour lui, le plus important dans une affaire, c’était d’arriver à extraire la plus stricte vérité de chaque élément. La justice passait après la justesse. Attendez, je vais remettre la main sur les dossiers, ils sont encore dans son ancien bureau. Je lui avais promis de les garder.

J’ai pris connaissance des faits tels que Dumoire les avait consignés. La culpabilité de Jean-Mathieu de Brizan du Puy dans le meurtre de Lucette Pierron ne faisait aucun doute. Dumoire avait accumulé une somme impressionnante de preuves. Je me demandais comment il était possible que ce crime soit resté impuni. Et comment par de simples calomnies, la responsabilité de ce meurtre odieux avait été imputée à Adèle. Cela tenait de la folie !

Quant au trafic des bons de caisse, vu les personnes impliquées, je comprenais parfaitement que le comte se soit retrouvé dans une situation bancale. Les Brizan du Puy étaient ruinés, ils survivaient grâce à l’escroquerie rendue possible par la complaisance de haut placés. Évidemment, ceux-ci se graissaient la patte au passage. Le château avait été hypothéqué et les parcelles de terrains attachées frauduleusement au domaine généraient des revenus locatifs de la part de la Société minière du Levant de Flénu. Malgré ces rouages illicites bien rodés, la famille marchait sur un fil. Dumoire, en mettant en lumière le fruit de ses recherches (il avait même réussi à identifier l’employé du cadastre qui aidait à redessiner les plans), compromettait certains ministres en place à l’époque. Pourtant l’effondrement ne vint pas de là, mais de la mort de Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Elle signait la fin d’une enquête et celle d’une famille. Le château avait été mis en vente deux mois après le drame. La comtesse fut contrainte de déménager chez sa sœur à Bruxelles, les domestiques mis au service des nouveaux propriétaires.

Dumoire savait à quel point le comte était acculé, seul le suicide pouvait lui offrir une porte de sortie honorable. Sa lettre d’adieu, griffonnée sur la page d’un roman, représentait un ultime acte de manipulation : *J’aimais ma femme plus que tout. Je suis innocent. Jean-Mathieu de Brizan du Puy*. En prétendant mourir par amour, il laissait sous-entendre qu’il protégeait sa femme. En clamant son innocence, il affirmait qu’elle était coupable. Adèle ne pouvait en aucun cas revenir à Mesvin, elle aurait été immédiatement emprisonnée et condamnée pour les meurtres d’Helmut Von Staffen et Lucette Pierron. À elle, on n’aurait pas fait de cadeau.

Votre douleur, Adèle, je l’ai éprouvée en refermant les dossiers d’André Dumoire. Quelle injustice, quelle insoutenable conspiration. Légalement, je ne

pouvais plus rien pour vous, les faits étaient prescrits. Quant aux preuves accumulées par Dumoire (un fonctionnaire ayant signé un ordre de démission), elles auraient été irrecevables devant un tribunal. Cet épisode a amplifié mon envie de poursuivre mes investigations et de les consigner par écrit. Vous êtes devenue ma priorité. Mon héroïne. Transcrire les événements dans leur plus juste authenticité m'apportait l'illusion d'être un créateur. Vous et vous seule guidiez mes doigts sur le clavier. Il m'est arrivé de me prendre pour un écrivain, votre histoire est un roman, une tragédie peuplée de personnages immondes. Certaines nuits, ils me hantent. Hélas, ma prose manque de subtilité. Je sais où s'achève mon talent de conteur, par contre, je sais où commence celui de l'avocat. Vous pouvez compter sur moi, Adèle, je vous défendrai jusqu'au bout, envers et contre tous.

Chère Adèle, nous arrivons doucement à la fin de votre histoire. Je prends le temps entre chaque ligne rédigée, j'aime vous raconter. J'aime vous donner la parole, écrire votre vie avec des « je ». Cela s'est imposé à moi dès le début. Il fallait que ce soit vous qui expliquiez comment un arbuste arrosé à l'acide peut encore refleurir.

Depuis plus de six ans, vous m'accompagnez au gré des pages, dans les remous des découvertes, des rencontres, parfois des voyages. Vous étiez à mes côtés dans l'avion qui m'emmenait à New York. Je vous ai sentie si proche de moi à Corning, sur les rives des Fingers Lakes, au domaine Evans, dans les vignes. Était-ce le fruit de mon imagination, il m'a semblé entendre votre rire dans le bruissement des frondaisons, un gazouillis délicat empreint de joie de vivre. J'ai essayé de percevoir le son de votre voix, les intonations de vos phrases, l'accent anglais que vous avez acquis à force d'oublier votre langue maternelle. Je me suis senti tellement proche de vous en Amérique. Si proche.

Les enfants de Tyler Evans m'ont accueilli à bras ouverts. Ils m'ont appris la mort de leur père survenue en 1981, sept ans après la vôtre. C'était beau de voir comme ils acceptaient le deuil en vous sachant l'un auprès de l'autre. Ils ignoraient le calvaire de votre mariage avec Jean-Mathieu de Brizan du Puy. Quand je leur ai dévoilé vos supplices, ils étaient effondrés. Rien dans votre attitude ne laissait supposer autant de douleur. Ils s'en voulaient de ne pas l'avoir perçue. Et puis, Mary s'est souvenue que vous écriviez souvent dans des carnets de croquis quand vous êtes arrivée à Corning. Elle se le rappelait, car disait-elle, vous dessiniez admirablement bien. Elle était déçue lorsque les pages se remplissaient d'écriture en français tracée à l'encre noire. Soudainement, elle a songé au contenu de vos écrits, aux confidences couchées sur le papier. Nous étions enthousiastes à l'idée de mettre la main sur la partie secrète de votre histoire. Mary et John ont cherché partout après ces fameux carnets. Ils ont rouvert de nombreux cartons endormis au grenier, exploré le passé au détour de vos objets, certains de vos vêtements. Ils se sont investis entièrement dans la tâche, sans succès. Jusqu'au moment où Kenneth, le fils aîné de John nous a interpellés :

— Si Granny a caché ses carnets avec l'espoir qu'on ne les trouve pas, alors je sais où ils sont !

Nous étions sidérés. L'adolescent nous a emmenés dans le chai.

— Je l'ai surprise ici un jour, quand j'étais petit. Elle avait fait un truc bizarre. J'ai compris, sans pouvoir m'expliquer son attitude, que je la dérangeais. Elle m'avait fait jurer de ne rien dire à personne. Vu les circonstances, elle ne m'en voudra pas si je la trahis un peu, hein ?

Kenneth, sans hésiter, s'est dirigé vers le fond du bâtiment. Il s'est immobilisé devant un fût mis à l'écart.

— Celui-là, c'est le premier tonneau qui a contenu du Sweet Adele. Il est vide depuis longtemps, mais on n'a pas le droit d'y toucher ! C'est la relique de la maison, a-t-il déclaré, triomphant.

Il a consciencieusement relevé ses manches avant de le faire rouler sur la gauche.

Les carnets se trouvaient méticuleusement empilés dessous. Cette découverte a tout bouleversé. Je tenais entre mes mains votre version des faits, votre témoignage, la vérité. Vous avez consigné en détail votre martyre, vos pensées, vos espoirs. Quand les mots vous manquaient, vous dessiniez. Vous aviez du talent, un immense talent. J'étais auprès de vous, mes doigts caressaient un morceau de vous. Je pleurais.

Votre histoire m'a mille fois brûlé les yeux.

Après cette découverte extraordinaire, Mary et John, eux aussi, ont souhaité vous rendre justice. Ils m'ont supplié d'aller au bout de mes recherches, de terminer la rédaction du récit de votre existence. D'en faire un livre et de le publier afin que plus jamais votre mémoire ne soit salie. Ils vous aiment tant. Ils m'ont confirmé ce que je savais déjà : vous étiez une femme d'exception, aimante et animée par l'envie de rendre les gens heureux.

J'ai vu défiler votre vie dans des albums photo. Votre sourire me fendait le cœur, votre regard enfin m'apparaissait. Le bonheur se lisait sur votre visage, il ne restait rien de la jeune femme éteinte descendant les escaliers de Cuesmes. Vous aviez trouvé votre place ici-bas. Vous avez fondé une vraie famille, un nid où même un oisillon aux ailes brisées se sentirait le plus fort.

Je retournerai à Corning, c'est certain. J'ai découvert là-bas ce que vous étiez partie chercher. Le véritable amour.

Nos chemins se croisent, Adèle, inexorablement. Vous et moi sommes une même souche pourvue de racines profondes. Je suis le rameau de celui que vous appeliez l'enfant. Mon nom est Guillaume de Brizan du Puy, mais c'est à vous, Adèle Gentil, que je ressemble, je le sais maintenant. Vous êtes la grand-mère la plus honorable dont j'aurais pu rêver. La force qui vous a animée, vous me l'avez transmise. Votre adoration de la vie aussi. Nous n'avons pas eu le privilège d'exister en même temps, au même endroit, quel dommage. J'aurais aimé vous entendre m'appeler par mon prénom, m'asseoir sur vos genoux, vous écouter me raconter des histoires. Vous êtes morte le jour de ma naissance, ne trouvez-vous

pas cela étrange ? Ne croyez-vous pas que cela veuille nous montrer à quel point vous et moi sommes un ? Je suis arrivé au moment où vous partiez, je pense avoir reçu un morceau de votre âme, un infime fragment de vous qui a fait de moi l'homme évoqué plus haut.

J'ai grandi à Bruxelles, dans les quartiers chics non loin de l'avenue Louise. Mon père a épousé une femme sans titre de noblesse, mais de descendance respectable et aisée. Elle le rend heureux. Il exerce le métier d'architecte. Je suis leur unique enfant. J'ai été couvé, choyé plus que de raison et éduqué selon des principes rigoureux. Chez nous, les conversations autour du passé se limitent à la Guerre, aux bonnes actions menées par mon arrière-grand-mère, parfois, un peu par accident, au château de Mesvin dans lequel sont nés nos ancêtres. C'est au décès de mon arrière-grand-mère, en 1980, que j'ai appris que mon grand-père était mort en prison. Ce secret de famille avait refait surface lors des obsèques. J'avais surpris des échanges entre mes parents, saisi des bribes de phrases au vol.

Elles m'interpellaient : « ruinés depuis des années », « son suicide », « couvert de dettes ». À l'époque, du haut de mes six ans, je comprenais mal ce que cela voulait dire. Mon père refusait de m'expliquer, il se retranchait derrière mon statut de petit garçon et lorsque je fus assez grand, il se retrancha derrière les morts qu'il ne faut pas réveiller.

Mon père a toujours évité de me parler de vous. Son mépris outrancier à votre égard me troublait. Il vous détestait d'avoir trahi notre famille. À cause de vous, disait-il, la demeure ancestrale est passée dans les mains de roturiers, les honneurs liés à notre nom ont été bafoués. À cause de vous, son père était mort de chagrin. Il vous tenait responsable de la déchéance de notre lignée. Mais au fond, je crois qu'il vous détestait surtout d'avoir manqué à son enfance.

Je sais aujourd'hui que c'était le mépris d'un enfant orphelin d'une mère vivante. J'espère qu'il vous aimera un jour autant que je vous aime.

Dans mon jeune âge, j'ai cru ce qui m'a été rapporté sur votre compte et je vous ai jugée. Les arguments de ma sentence étaient ceux d'un père malheureux. Plus tard, les secrets autour du passé familial, le ressentiment de votre fils privé de vous, cette branche arrachée à mon arbre généalogique m'ont poussé à vous rechercher. Une décision que mon père n'a jamais envisagée. Arrivé à l'âge de raison, j'ai eu envie de me faire ma propre idée sur vous. Je disposais de peu d'indices, cependant j'avais une certitude : vous ne pouviez porter en vous autant de malveillance et à la fois être une si grande artiste. Cela, je ne pouvais le concevoir. Aujourd'hui, en prenant de la hauteur par rapport au passé, le choix de ma profession d'avocat m'apparaît manifeste. À l'époque, je parlais de passion.

Passion, ce mot vous va si bien. Si mon nom à particule m'a permis de me constituer une belle clientèle, la passion demeure mon unique ambition.

Nous sommes si proches, Adèle, si proches !

À l'insu de ma famille, mes pieds ont frôlé votre chemin, je me suis arrêté au carrefour de votre véritable personnalité et j'ai découvert votre vin. Il transpire votre sensibilité. Cela est arrivé au début de mes recherches, lorsque je me suis

rendu chez votre sœur. Elle conservait trois bouteilles de *La dame de Mesvin*. Vous les aviez offertes à vos parents en 1945, peu de temps après la fin de la Guerre, ils ont toujours refusé de les ouvrir, m'a-t-elle confié. Quand elle a su qui j'étais, elle me les a remises en affirmant qu'elles me revenaient de droit. J'ai essayé d'expliquer à votre sœur pourquoi j'entreprenais de vous réhabiliter, ce fut compliqué, elle ne voulait rien entendre. Son opinion s'était fondée sur les commérages, elle s'était ancrée profondément en mêlant sa peine à la vindicte populaire. La rancœur a fini par tuer votre père, m'a-t-elle répété à plusieurs reprises. Je croyais entendre mon propre père.

Un jour peut-être souhaitera-t-elle lire ces lignes et accepter l'idée que vous étiez une femme bafouée. Une femme contrainte. Une femme sous emprise. Peut-être comprendra-t-elle l'injuste sort auquel vous avez dû vous soumettre, la cruauté dont vous avez été victime, l'abjection de votre sort. Peut-être découvrira-t-elle la capacité d'amour battue dans votre cœur. Si vous n'étiez pas ma grand-mère, si je vous rencontrais maintenant, jeune, belle, douce, pétillante, intelligente tel que mon grand-père vous a connue, je ferais de vous la femme la plus heureuse du monde. Oh ! je sais, ma déclaration est prétentieuse et mes pensées ont un parfum d'interdit, mais, voyez-vous, Adèle, souvent, lorsque je pense à vous, je n'arrive pas à vous imaginer vieillie. Je vois la jeune femme sur la photo, celle qui descend les escaliers du village en cachant son visage. Une femme forte qui se relève des coups.

Cette fois, le voyage en votre compagnie arrive à son terme. Une escale auprès d'une autre femme incroyable. La chronologie de mes recherches est quelque peu bousculée puisque mon déplacement en Amérique a eu lieu en 2018, soit seize ans après ma rencontre avec Betty Verstraete, mais je voulais lui donner la parole en dernier, c'est la moindre des reconnaissances que je puisse lui adresser. Si une seule personne à Mesvin vous a aimée telle que vous êtes, c'est Betty Verstraete. Quand j'y songe, même vos parents vous ont tourné le dos lorsque les rumeurs ont fait de vous une exclue. Aucun de vos proches n'avait remarqué votre beauté d'âme, mise à part Betty. Elle lisait en vous.

J'avais quinze ans lorsque, pour la première fois, je me suis interrogé au sujet de Betty. Je n'avais jusque-là jamais prêté attention au nom des personnes ayant habité le château. Je n'ai pas connu cette période fastueuse de la famille et l'attachement à un quelconque titre de noblesse me passe bien au-dessus de la tête. Néanmoins, je me posais déjà des questions à votre sujet. Le mensonge rôdait auprès de votre histoire, je le sentais. Un soir, lors d'un dîner, mon père et ma mère discutaient sans se soucier de ma présence, la conversation tournait autour de Betty. Mon père en parlait comme s'il évoquait un membre de la famille, une personne qui avait compté dans son enfance. Il arrivait souvent que le prénom Betty vienne égayer certains repas, selon la date ou l'état d'esprit de mon père. Je l'ai interrogé à de nombreuses reprises au sujet de cette inconnue. Il est toujours resté évasif, éludant l'importance du rôle qu'elle avait tenu au château. Cependant, au détour de ses réponses évasives, j'entendais beaucoup de

reconnaissance. Il retenait maladroitement des sourires nostalgiques.

Ma rencontre avec Betty a marqué le début de ma rencontre avec vous.

C'est à la suite de ce rendez-vous crucial avec le destin que je me suis mis en tête de racheter le château familial, de percer le mystère de votre passage à Mesvin et de rétablir l'équilibre fragile entre les souvenirs et la réalité. Entre les mensonges et votre vérité.

Betty Verstraete m'a parlé de vous avec tant de fierté, tant de chaleur ! Cette femme vous aimait, Adèle. Pour vous, elle a pris de gros risques.

La première fois où je lui ai rendu visite à la maison de retraite, c'était en janvier 2002. J'avais vingt-huit ans à l'époque, elle, elle en avait quatre-vingt-seize. Lorsque je me suis présenté en déclinant mon identité, elle a directement saisi ma main. Son corps était très affaibli, elle entendait assez mal et voyait peu, mais sa tête n'avait rien perdu de sa vivacité. Les souvenirs y tenaient encore bonne place ; mon père occupait la majorité de ceux qu'elle appelait « les beaux hier ». Nous avons échangé longuement. Elle soutenait la conversation avec une énergie impressionnante. Nos propos se concentraient sur la carrière de mon père, les débuts de la mienne, une foule d'informations à la fois banales et personnelles. Nous avons convenu de nous revoir. L'envie de la questionner me brûlait les lèvres, mais je ne voulais en aucun cas la perturber ou l'affaiblir en l'obligeant à fouiller un passé douloureux. Peu à peu, au gré de mes visites, notre conversation a gagné en confidences. C'est elle qui m'a appris votre décès. Un couperet est tombé sur mes espoirs de vous serrer un jour dans mes bras, de me blottir dans les vôtres. Betty m'a également expliqué que vous étiez partie en Amérique. Elle m'a remis votre adresse et parlé des lettres perdues lors du déménagement en maison de retraite. Elle vous donnait des nouvelles de l'enfant deux fois par an. Parfois, elle brodait, un peu, autour de la vérité. Je ne lui mentais pas, je trichais sur la source des informations, m'a-t-elle confié. Par sa position de domestique, elle ne pouvait rendre visite à ses anciens patrons qu'une ou deux fois l'année, alors elle se contentait de vous relater les détails glanés auprès des mères d'enfants de l'âge de Pierre-Louis. Elle voulait tellement vous rassurer.

Et puis un jour, elle m'a accueilli différemment. Ses yeux contenaient une sorte d'impatience.

— Dans le frigo, vous trouverez une bouteille de *La Dame de Mesvin*. Vous la connaissez sans doute ou du moins, vous pensez la connaître. Nous allons déguster ce chardonnay ensemble. Si vous voulez rencontrer votre grand-mère, commencez par découvrir la force de son vin. De mon côté, j'ai besoin de m'embraser un peu la gorge avant de vous parler. J'ai à vous dire des choses très graves.

J'ai trouvé un tire-bouchon sur la commode et deux gobelets en plastique.

Betty m'a invité à m'asseoir à côté de son fauteuil. Près de la fenêtre, à la lumière du jour.

C'était étrange de boire du vin dans la maison de retraite en compagnie de cette vieille dame. Après trois gorgées, cela nous a paru naturel. Nous nous sommes resservi un deuxième gobelet, rempli à ras bord celui-là. Betty l'a

entamé, puis elle a à nouveau posé sur moi les mêmes yeux qu'à mon arrivée.

— Vous voulez toujours savoir ?

— Oui, ai-je répondu déconcerté par la gravité de la question.

— C'est normal. Je redoute ce moment depuis le jour où vous avez franchi la porte de cette chambre. Mais Madame Adèle mérite que je vous relate toute la vérité. Avant de commencer, dans le tiroir de la commode face à vous, sous la pile de mouchoirs, il y a un coffret. Ouvrez-le. Dedans vous trouverez un morceau de papier, mal en point... comme moi, se força-t-elle à plaisanter.

— Ceci ? questionnai-je en lui montrant un feuillet mince et jauni.

— Il s'agit d'une lettre de votre grand-mère. Rodolf l'a déterrée au pied d'une vigne il y a bien longtemps. C'était après la mort du comte. Folle de rage, sa mère avait fait déraciner tous les vignobles avant de mettre le château en vente. Rodolf la lui a remise, il ne savait pas lire. Le soir il m'en a parlé. J'ai toujours été loyale, toujours, mais ce soir-là, je n'ai pas pu. J'ai fouillé les appartements de la comtesse, je voulais trouver cette lettre, car je savais, au plus profond de moi, que son contenu était important. Dépliez-la et lisez.

Une exclue ne revient pas, une exclue ne revient jamais.

J'étais ému aux larmes. Vous étiez si proche de moi.

— Je me souviens du jour où Madame Adèle est partie. Je veux dire, partie définitivement de Mesvin. Je l'ai vue écrire puis courir sur le coteau. Il ne reste rien des autres mots, leur séjour en terre les a effacés, je me plais à penser qu'ils étaient destinés à votre père. Peut-être Madame Adèle a-t-elle voulu se justifier ?

Betty a baissé les paupières. Ses doigts nouveaux s'entrelaçaient. Je la voyais tenter de contenir le tremblement de ses mains.

— Poursuivez, Betty, je vous en prie.

Elle a soulevé son gobelet puis s'est ravisée. Le vin colorait son visage. Elle a commencé par me raconter ce qui s'était passé près des carrières de la Malogne, à l'entrée du sous-bois. Aucun détail ne lui échappait, comme si mille fois elle avait visionné la scène.

— Ce jour-là, j'ai parlé à la comtesse. Votre grand-mère était enfermée dans sa chambre à double tour depuis trois jours. J'aurais voulu lui apporter un peu de nourriture, mais seule la comtesse avait la clé. Je voulais qu'elle libère Madame Adèle. J'ai insisté lourdement. J'ai protesté. Je n'en pouvais plus d'assister, sans rien dire, à leur barbarie. J'étais énervée. Furieuse contre moi d'être restée passive. J'ai menacé de défoncer la porte. La comtesse a fini par céder. Aussitôt libérée, Madame Adèle s'est enfuie dans ses vignobles. J'étais tellement heureuse, je voulais tellement lui redonner du courage que lorsque la comtesse m'a demandé d'aller lui cueillir des fraises, je suis partie sans hésiter à Cuesmes, dans le sous-bois, là pendant la saison, il y en a des kilos. Elle adorait les fraises sauvages, votre grand-mère. J'étais en train de remplir mon panier quand j'ai entendu un bruit étrange. Je me suis retournée. Et j'ai vu votre grand-père, il creusait un trou près d'un arbre. La végétation me barrait un peu la vue, alors, je me suis glissée entre les feuillages. Je ne comprenais pas pourquoi Monsieur le Comte s'infligeait un tel travail. En m'approchant, j'ai aperçu la fille ligotée au

tronc d'arbre, elle était pleine de sang. Elle pleurait. Et lui, il lui criait dessus. Je me suis cachée, puis j'ai attendu qu'il aille à sa voiture pour prendre la fuite. Je suis arrivée au château en panique. Je venais d'assister à une scène effroyable. J'ai lavé les fraises, les ai mises dans une coupelle, j'essayais de me ressaisir en m'occupant les mains. C'était terrible. Je tentais d'évaluer la situation, devais-je aller avertir la police ? La comtesse ? L'idée de me taire me répugnait. Cependant, parler me faisait courir un grand danger. Le comte risquait de me réduire au silence. Au bout d'un moment, je pris la décision d'aller trouver la comtesse. Quand j'ai entendu hurler votre grand-mère. Un cri poignant. Je suis vieille, très vieille même, et ce cri, je l'ai entendu il y a bien des années, mais il me perce encore les tympans. J'ai vu Madame Adèle sortir de la grange, elle a couru vers le château. Sa robe était déchirée, elle saignait. En moins de deux heures le hasard avait fait que je me trouve témoin de deux ignominies. Ensuite, la comtesse est arrivée, elle a foncé vers la grange. Instinctivement, je l'ai suivie en gardant mes distances. Je les ai observés, cachée derrière les buissons. Elle a remis une enveloppe à l'Allemand, elle a dit : *Hier ist das Geld. Hier sind die Papiere*. Je ne parle pas cette langue, mais j'ai traduit aisément : « Voici l'argent. Voici les papiers. » Quel échange avait-elle conclu avec lui ? Je l'ai compris très vite et je ne sais si je dois tout vous dire.

— Il le faut, c'est la mémoire d'Adèle que vous réhabilitez en me racontant la vérité. C'est également ma propre histoire... Je vous en prie, expliquez-moi ce qui s'est passé ce jour-là, dans la grange. Dites-moi pourquoi mon arrière-grand-mère a donné de l'argent et des papiers à l'Allemand.

— Elle a acheté un petit-fils.

— Je ne comprends pas.

— Votre grand-père, enfin le comte Jean-Mathieu de Brizan du Puy était stérile. Personne ne le savait, sauf sa mère, le médecin de famille et moi.

— Et lui ?

— Non. Il a eu une maladie dans sa petite enfance. Ma mère m'a appris à soigner à l'aide de plantes. Quand j'ai pris mon service au château, la comtesse m'a suppliée de trouver un remède. La descendance dans votre famille était une question cruciale. J'étais très jeune à l'époque, il n'empêche, j'en connaissais déjà beaucoup sur les décoctions et les herbes médicinales, malheureusement aucune potion n'a pu résoudre le problème du comte.

J'étais abasourdi. Un long film se déroulait dans ma tête. Un scénario nouveau, totalement différent, porté par un acteur sorti des coulisses.

— Mon père est donc le fils de cet Allemand ?

— Oui, Monsieur Guillaume.

— Qu'est-il devenu ?

— Je suis si vieille, Monsieur Guillaume et vous avez une longue vie devant vous. Pourquoi remuer le passé ? Vous savez maintenant. N'est-ce pas suffisant ?

— Il manque encore des pages. Je suis prêt à tout entendre. Mon avenir, je ne peux le construire sur du mensonge, sur des non-dits. Moi aussi un jour, j'aurai des enfants, je veux pouvoir leur expliquer d'où ils viennent, quelles personnes

sont à la source de leurs gènes, de la couleur de leurs yeux, de leurs cheveux, de la douceur de leur caractère. Je cherche Adèle parce que j'ai besoin de sentir qu'elle est en moi, de me reconnaître à travers ses défauts, ses qualités, son sourire, le timbre de sa voix peut-être. Nous sommes des morceaux de ceux qui nous précèdent, un réceptacle rempli de leurs émotions. Vous êtes la seule personne à pouvoir me dire qui je suis. Je vous en prie, ne me laissez pas dans l'ignorance. Aidez-moi, Betty.

— Si je vous raconte toute l'histoire, vous allez souffrir. Je ne sais si je pourrai encore respirer l'air que vous respirez après. Je ne vous veux aucun mal, au contraire, si vous saviez, j'ai tant aimé votre grand-mère. Elle était un peu ma fille. Même si je n'avais pas l'âge d'être sa mère, mon attachement ressemblait à cette affection-là. C'est pourquoi j'ai aussi aimé votre père comme s'il était mon petit-fils. Alors, imaginez ce que vous représentez à mes yeux.

— Mon père parle souvent de vous.

— Il n'est jamais venu me rendre visite.

— Moi, je suis là. Racontez-moi, Betty. Ne partez pas avec un secret si lourd dans vos bagages. Ne me laissez pas sur le quai à attendre un improbable train de mémoire. S'il vous plaît, dites-moi ce qu'est devenu l'Allemand.

Elle fit mine de se lever, puis se ravisa. Elle cherchait comment stabiliser ses membres fragiles. Finalement, elle appuya son dos sur un coussin et prit une longue inspiration.

— Il s'appelait Helmut Von Staffen, il avait vingt ans. Tout le monde l'appelait l'Allemand, mais il était Autrichien. Ils avaient fui lorsque l'Allemagne a annexé l'Autriche. Il appartenait à une branche éloignée de la famille de votre arrière-grand-mère. Un petit-cousin, je crois. Il était le seul survivant des Von Staffen de Retz. Il n'aurait jamais fait de mal à Madame Adèle, jamais, ça, je peux vous le jurer. Malheureusement la comtesse avait tout arrangé. Elle savait manipuler son monde. Si la guerre était finie, Helmut n'en restait pas moins un fugitif du camp allemand, un damné. Le prisonnier de la comtesse, mais un prisonnier au sang bleu. Une couleur idéale pour assurer la descendance. J'imagine que la somme promise couvrirait largement son retour au pays. La comtesse a profité de l'absence du comte, de celle de Rodolf, de la mienne. Je la soupçonne de m'avoir envoyée cueillir des fraises pour se débarrasser de moi. Elle voulait se trouver seule au château, sans témoin. Après lui avoir remis l'enveloppe, elle lui a demandé de partir vite. Il a ramassé ses affaires sans se faire prier. Elle est retournée s'enfermer dans ses appartements. J'étais en colère, j'étais hors de moi, hors de la brave Betty, corvéable et silencieuse. J'ai pensé à Madame Adèle, à tout le mal qu'on lui faisait subir, à ce qu'Helmut venait de lui faire. Personne n'était là pour aider Madame Adèle, personne ne compatissait à sa douleur, personne ne se souciait de la protéger. J'étais en furie et cette rage dévorait mes scrupules. Jamais, Monsieur Guillaume, je ne me suis sentie autant en accord avec moi-même que ce jour-là. J'ai foncé dans la grange, j'ai attrapé la fourche, Helmut n'a pas eu le temps de réagir. Les dents ont transpercé son corps d'un seul coup. J'avais la force du désespoir. Quelques heures plus tard, je suis

retournée dans la grange, j'ai versé un bidon d'essence avant d'y mettre le feu. Voilà la vérité, Monsieur Guillaume, j'ai tué Helmut Von Staffen parce que je ne pouvais pas tuer la comtesse !

Je suis resté sans voix. J'observais la vieille dame, minuscule dans le fauteuil, calée entre les coussins. Je n'arrivais pas à l'imaginer le cœur inondé de haine, les mains serrant la fourche. Le silence s'est installé. Dehors, le printemps commençait à sortir de terre. De sa chambre, je voyais le parc d'où pointaient les premières jonquilles, fleurs courageuses défiant les vestiges de l'hiver. Betty a posé les nœuds de ses doigts sur ma cuisse.

— Dieu m'attend, il doit s'impatienter, car je tarde ici-bas. Peut-être m'a-t-il accordé un long délai parce que c'était à moi de vous révéler ce pan de votre histoire ?

Un torrent de larmes a surgi. Je sanglotais tel un gamin en proie à une peine insurmontable. Cela a duré une éternité. Une minute. Une seconde. Un fragment de temps fondateur.

Quand le calme est revenu, elle me serrait toujours la cuisse, les yeux plantés dans les miens.

— Vous avez vengé ma grand-mère, Betty.

— J'ai tué un homme. Je n'ai pas peur du jugement de Dieu, je suis prête à payer mon crime. D'ailleurs, je me suis déjà acquittée d'une grosse partie de la dette, les remords, voyez-vous, sont une monnaie bien pénible à gagner.

— Vous serez pardonnée, Betty. Quel Dieu serait assez injuste pour avoir envie de vous condamner ?

— Le vrai pardon ne vient pas de Dieu, Monsieur Guillaume, il vient de soi. Je n'ai pas peur. Vous aviez raison, c'est mieux de s'en aller en ayant terminé son travail sur terre.

Une semaine plus tard, je m'inclinai devant le cercueil de Betty. Elle est partie dans son sommeil, m'a dit une infirmière, à son âge, c'est normal, la mort est souvent douce.

C'était le 12 avril 2002, l'aube du printemps. J'avais vingt-huit ans, l'aube d'un homme. Ce jour-là, je pris la décision la plus folle et la plus nécessaire de ma vie. Je me suis juré de racheter le château de Mesvin.

Remerciements

Merci à Danielle Nees de m'avoir accordé sa confiance, mais aussi pour sa bienveillance, son enthousiasme et son professionnalisme. C'est un bonheur de travailler à ses côtés.

Merci à l'historien Alain Colignon pour sa disponibilité, ses conseils et ses précieux renseignements. Avec lui, l'Histoire est aussi passionnante qu'un bon roman.

Merci à mes Fantastiques, Rosalie Lowie, Émilie Riger et Frank Leduc, des auteurs remarquables, des amis formidables.

Merci à Christine Doyen, Christine Henz, Bernadette Cornélis, Emilio Sanchez-Chico, Marie-Christine Delhayé, Élodie Lebeau, Sandra Lanza, Sylvia Boscolo. Leur soutien est inestimable.

Merci aux libraires qui m'accompagnent depuis le début : Patrick Chimera, Gabrielle, Jennifer, Nathalie, Lorena, Corinne, Aline, Alexia, Delphine, Marjorie, Didier Meurens, Valène Mewissen, Constance, Christelle Daquin, Tiziana Bruno, Laurence Blampain, Valérie, Laurie, Sandrine, Aline Marelli... Sans eux, la vie des livres serait trop courte.

Merci aux Lectipotes, un groupe de lecteurs incroyable où le partage et l'amitié sont les maîtres-mots. Leur enthousiasme est un cadeau.

Merci à vous, chers lecteurs, qui avez choisi de parcourir un bout de chemin en compagnie de mes personnages. Le partage de votre ressenti est à chaque fois un jaillissement d'émotions. Il contribue à la réalisation d'un rêve, recevez toute ma gratitude...

© Genèse Édition 2022

D/2022/12.107/102

Dépôt légal : janvier 2022

ISBN : 978-2-3820108-84

www.genese-edition.eu

72, rue Vaneau – 75007 Paris

92, rue Saint-Bernard – 1060 Bruxelles

« De plusieurs (peuples), un seul. »

« En Dieu nous croyons. » (Devise nationale officielle adoptée par le Congrès en 1956.)

Gouvernement ultra-catholique dirigé par Kurt Schuschnigg, le chancelier autrichien de 1934-1938. Connue pour son autorité dictatoriale, il annonce un plébiscite sur la question de l'indépendance de l'Autriche le 9 mars 1938. Le 11 mars, Hitler exige sa démission et le 12 mars, c'est l'*Anschluss* (annexion de l'Autriche par l'Allemagne).

Embrasse-moi.

Tu es à moi maintenant.